



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

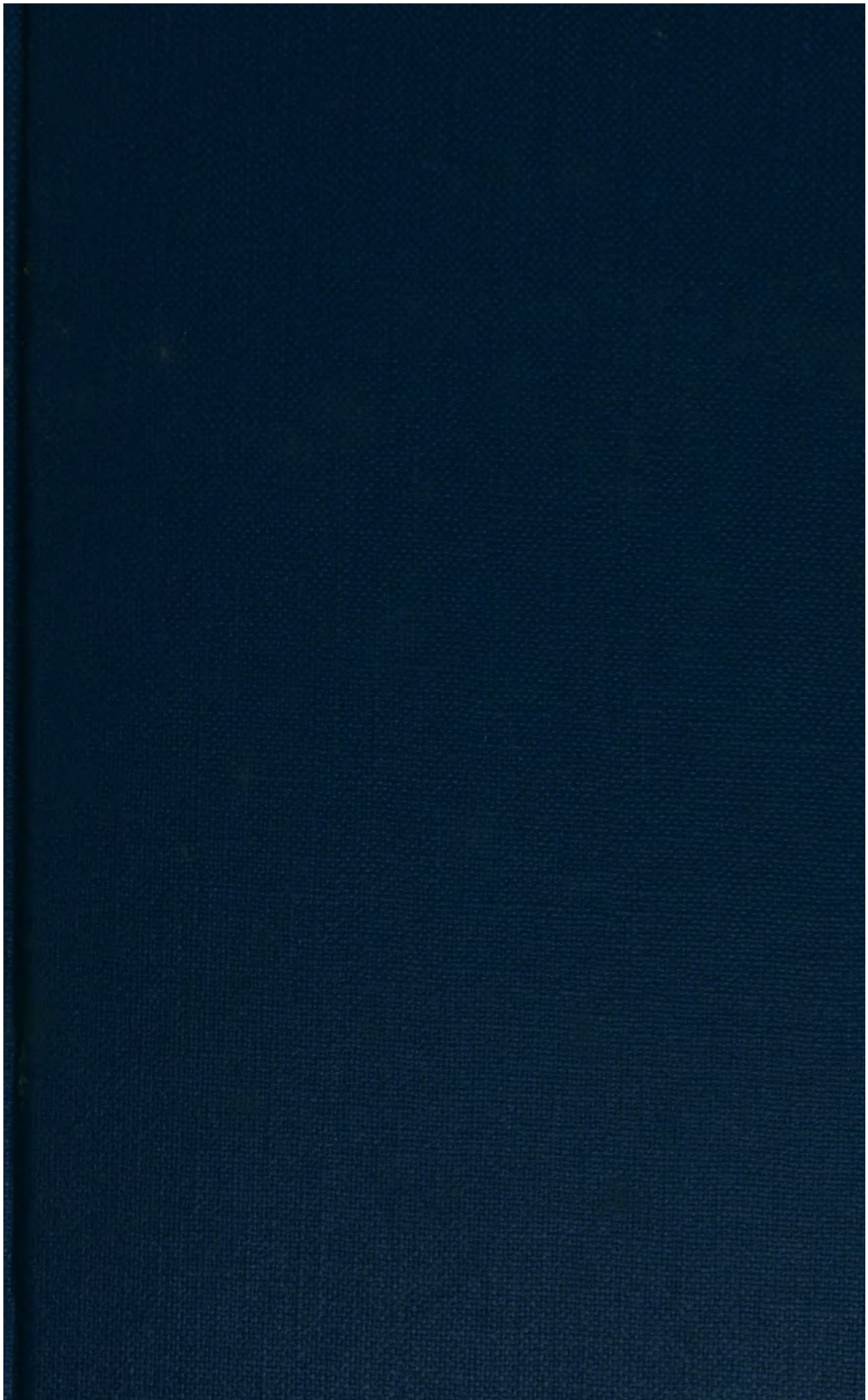
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

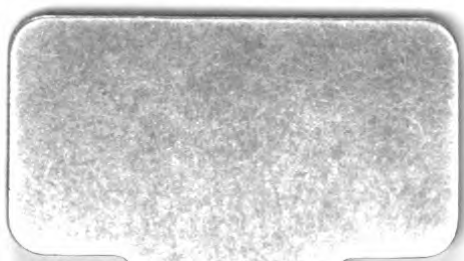


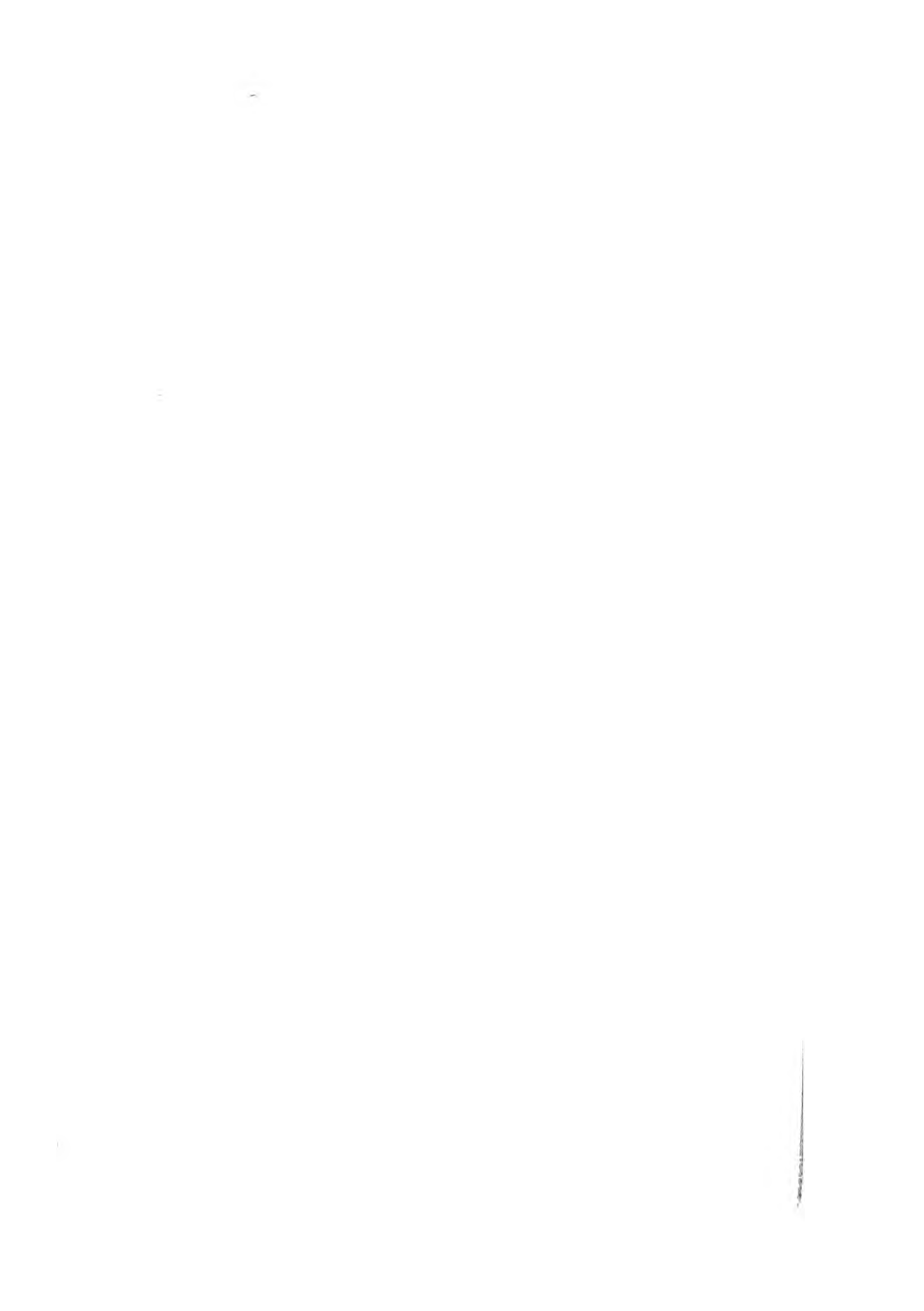
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. Fr. III B. 1656





LES 365

ANNUAIRE DE LA LITTÉRATURE ET DES AUTEURS CONTEMPORAINS

PAR LE DERNIER D'ENTRE EUX.

LES 365

ANNUAIRE DE LA LITTÉRATURE

ET

DES AUTEURS CONTEMPORAINS

PAR LE DERNIER D'ENTRE EUX.



PARIS

LIBRAIRIE MODERNE

BOULEVARD SÉBASTOPOL ET RUE DE LA HARPE

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

—
1858



PETIT AVANT-PROPOS.

Sous la première République, on avait doté la France d'un almanach dans lequel figuraient des noms de légumes au lieu de noms de saints ; sous le premier Empire, on confectionnait des calendriers où chaque jour du mois était signalé par le souvenir d'une victoire de nos armées : cela s'appelait naturellement l'*Almanach des Braves*.

Pourquoi n'aurions-nous pas le calendrier de la littérature et des auteurs ?

Certes, la matière ne manque pas. Nous avons plus d'auteurs dans la république des lettres qu'il n'y a de saints dans le paradis et de jours dans l'année, et quant aux livres, ils sont si nombreux qu'ils pourraient défrayer tout un siècle.

Je prends donc l'initiative d'une réforme d'autant plus opportune que le besoin ne s'en fait pas généralement sentir, et grâce à cette réforme, nos auteurs vont tous devenir de petits saints.

Les ouvrages des auteurs contemporains seront

seuls inscrits dans ce calendrier, les bons et les mauvais, au hasard, pêle-mêle, sans distinction hiérarchique de plus ou moins de célébrité.

Dieu me garde de la pensée d'écrire une nouvelle vie des saints, c'est-à-dire de faire la biographie des littérateurs. Leur vie privée ne me regarde aucunement, mais j'ai le droit de dire mon opinion sur leurs productions, et c'est ce que je vais faire avec une franchise et une liberté de jugement que l'on ne connaît plus guère par ce temps de camaraderie et de jalousie de métier.

Je me trouve, pour faire ce travail, dans des conditions excellentes : mêlé depuis plus de vingt ans à l'évolution littéraire de mon époque, j'ai lu énormément et je lis encore la plupart des publications, mais je me suis toujours tenu en dehors des relations personnelles avec mes confrères. Je n'en connais pas *dix* parmi les 365 inscrits dans les pages qui vont suivre, et je suis assez heureux pour ne pas savoir ce que c'est que l'envie.

Dis ce que tu penses, voilà quelle devise j'inscrirais sur mon blason si j'avais un blason.

LES 365

ANNUAIRE DE LA LITTÉRATURE ET DES AUTEURS CONTEMPORAINS

PAR LE DERNIER D'ENTRE EUX.

1^{er} janvier. — Circoncision

La Recherche de l'absolu, par H. DE BALZAC.

Je rends hommage à ce grand écrivain en plaçant le *Calendrier de la littérature contemporaine* sous l'invocation de ce nom glorieux.

On pense bien que je ne m'aviserais pas de recommencer une appréciation de Balzac après celle qu'en a faite M. Louis Lurine. Le docteur Véron se croirait peut-être obligé de délier encore une fois les cordons

de sa bourse et de m'octroyer, dans sa munificence, un prix de deux mille francs. Je n'exposerai pas le Mécène français à ce surcroît de dépenses.

La *Comédie humaine* contient plus d'un chef-d'œuvre : si je désigne entre tous la *Recherche de l'absolu*, c'est qu'il me semble que, dans cet ouvrage, Balzac donne la mesure de son génie sous les divers aspects qui lui ont conquis l'admiration.

La description de l'hôtel Claës est traitée avec une supériorité que l'on ne retrouve que lorsqu'il nous fait pénétrer dans la maison du père Grandet. Il y a de minutieux détails dans cette description ; aucun n'est de trop, car il importe de connaître intimement l'intérieur dans lequel va se développer un des drames les plus émouvants que l'imagination ait jamais rêvés.

Il faut voir l'écrivain aux prises avec cette passion étrange qu'il développe petit à petit dans le cerveau de Balthazar Claës, jusqu'à ce qu'elle l'envahisse tout entier, le dévore, et ne laisse plus la moindre place aux sentiments humains.

Mais que fais-je ? Je me laisse aller à écrire l'éloge de Balzac, absolument comme si je courais après une gratification.

2 janvier. — Saint Basile.

Marie d'Anjou, par MOLE-GENTILHOMME.

Voici le titre d'un ouvrage parfaitement inconnu, et le nom d'un auteur qui, en mourant, est mort tout entier.

Ce n'est pas sans motif que je l'ai choisi.

Il y a tant de pacotille dans notre littérature, qu'il est bon de montrer ce que deviennent ces productions qu'on voit affichées pendant un mois aux vitrines des cabinets de lecture, et qui restent ensuite sur les rayons d'où elles ne sortent que pour être envoyées à l'étalage des bouquinistes.

Marie d'Anjou est un de ces fades romans soi-disant historiques qui vous désapprendraient l'histoire si vous l'aviez jamais sue, et vous font prendre les romans en aversion. C'est écrit d'un style flasque, filandreux. Rien de saillant ; des événements bêtes, des péripéties maladroites. On ne saurait dire en quoi cela déplaît particulièrement, parce que c'est d'une médiocrité écœurante.

J'ai beaucoup connu Molé-Gentilhomme, et je faisais grand cas de lui, littérature à part.

Avant d'avoir fait l'héritage qui l'a enrichi, il vivait

de sa plume plus aisément que beaucoup de ses confrères qui avaient dix fois plus de talent que lui.

Cette apparence de succès des écrivains d'occasion est une des plaies de la profession ; elle y attire une foule de jeunes gens qui viennent augmenter le nombre des médiocrités, et rend la misère endémique dans la masse des gens de lettres.

Ce pauvre Molé-Gentilhomme avait les meilleures intentions ; il regardait la littérature comme un sacerdoce et s'y pavanait comme s'il eût été chargé de reliques. Je lui disais un jour que j'estimais plus un cordonnier confectionnant de bonnes chaussures, qu'un écrivain produisant des livres médiocres et ennuyeux, et cette opinion le révoltait.

Je n'ai pas eu le temps d'user les bottes que je portais, en tenant ce discours à l'auteur de *Marie d'Anjou*. Ces bottes sont susceptibles d'être ressemelées, remontées, retapées... Elles dureront beaucoup plus que les livres de Molé-Gentilhomme et de bien d'autres auteurs.

3 janvier. — Sainte Geneviève.

Evenor et Leucippe, par GEORGE SAND.

Pour remplacer la sainte Geneviève du calendrier de l'ancien régime, il fallait un nom de femme : la litté-

rature moderne ne pouvait m'en présenter un plus illustre que celui de madame George Sand.

Le temps n'est pas encore venu de porter un jugement définitif sur son œuvre encore inachevée ; ce que l'on peut affirmer, toutefois, c'est que, par ses éminentes qualités de style, par l'intérêt qu'elle a répandu dans le plus grand nombre de ses fabulations, elle s'est placée aux premiers rangs dans la littérature française.

J'aime fort à trouver dans un roman autre chose que de l'intérêt et des phrases bien faites : quand il y a, en outre, une idée morale, un enseignement utile, tout est pour le mieux. Mais si l'auteur écrit sous l'influence d'un système faux ou inintelligible, il serait préférable qu'il n'obéît qu'à sa fantaisie ou à son caprice.

Madame George Sand cherche trop souvent à utiliser ses acquisitions philosophiques. Femme artiste et non de jugement, elle est devenue communiste dans ses entretiens avec Platon : les doctrines de Pierre Leroux n'ont pas été sans influence sur divers romans de l'auteur d'*Indiana* ; enfin, il est évident que nous devons *Evenor et Leucippe* à l'apparition du livre de Jean Reynaud, intitulé : *Terre et ciel*.

Ah ! maudites soient les divagations philosophiques si elles entraînent des intelligences supérieures à de tels dévergondages !

Penser que si elle n'eût pas perdu un temps précieux à écrire *Evenor et Leucippe*, que personne n'a pu lire jusqu'au bout, madame George Sand aurait pu

nous faire de charmants récits, comme *André*, *Tévérino*, la *Petite Fadette*, la *Mare au Diable*. Avouez que c'est à vous faire prendre en grippe tous les philosophes présents, passés et futurs.

4 janvier. — Saint Rigobert.

Histoires émouvantes, par CHARLES BARBARA.

Je me mets volontiers en quête des nouveaux venus dans les lettres.

J'ai acheté les *Histoires émouvantes*, non quoique, mais parce que je ne connaissais pas le nom de l'auteur.

Je m'aperçois que *quoique* veut le subjonctif, tandis que *parce que* n'a pas les mêmes exigences. Ma foi, tant pis! je laisse la phrase telle qu'elle est, à mes risques et périls.

Ce solécisme me sera compté si je me consacre un article à moi-même.

Donc je ne regrette pas d'avoir fait connaissance avec M. Charles Barbara. Une de ses histoires surtout, intitulée les *Deux Jumeaux*, m'a touché profondément.

Il y a de la vie, du sentiment, de l'originalité, dans ces nouvelles qui ont peut-être un défaut, c'est qu'elles

se passent dans le même monde, et que dans chacune d'elles, on croit voir figurer les mêmes personnages auxquels on aurait donné d'autres noms.

Merci à M. Barbara du plaisir qu'il m'a donné.

Je sais son nom, à présent ; je ne l'oublierai pas.

5 janvier. — Sainte Amélie.

Isabelle de Melval, par M^{me} ANCELOT.

En principe, je n'aime pas que les femmes publient des livres.

Tout le charme de la femme est dans l'intimité ; le foyer domestique est son domaine ; c'est là qu'elle doit exercer ses vertus et c'est pour son intérieur qu'elle doit précieusement garder le parfum de ses pensées.

Une femme qui livre au public ses idées, ses émotions, qui appelle sur elle-même l'attention et veut conquérir une notoriété quelconque, cette femme-là méconnaît son rôle.

Je sais tous les paradoxes à l'aide desquels certains gens, qui se croient les prôneurs de la femme, et qui lui font le plus grand tort, cherchent à combattre cette doctrine : mais tout ce que l'on pourra dire à cet égard ne parviendra pas à changer l'ordre naturel des

êtres, et la conscience universelle s'élevera toujours contre l'opinion qui tendrait à associer la femme à la vie extérieure de l'homme, à l'assimiler complètement à l'homme.

Cette réserve faite, je n'en admire pas moins un bon livre quand il est écrit par une femme, et je reconnais volontiers que mesdames Georges Sand, Émile de Girardin, Anaïs Ségalas et quelques autres, ont manié la prose ou les vers avec une supériorité qui se rencontre rarement chez les écrivains du sexe mâle. Par bonheur, ces exceptions-là sont rares, et ce n'est pas madame Ancelot qui viendra en augmenter le nombre.

Les réclames et les compliments n'ont pas manqué à cette femme de lettres qui a même obtenu, grâce aux acteurs, quelques succès de théâtre ; mais à quoi tout cela aura-t-il servi ? Que restera-t-il de madame Ancelot ? Quel besoin avait-elle de faire des pièces et des romans ?... Des romans, surtout !

Le feuilleton du *Constitutionnel* a donné l'hospitalité à la dernière production de cet auteur : cela s'appelle *Isabelle de Melval, simple récit*. Or, depuis madame Cottin, on n'avait rien imaginé de plus romanesque, de plus invraisemblable, de plus faux, de plus ennuyeux. C'est une nouvelle qui date du siècle dernier et qui se présente avec un air vieillot, avec des rides que le rouge végétal ne parvient pas à dissimuler.

Prière au *Constitutionnel* de faire connaître combien d'abonnés lui a valu la collaboration de madame An-

celot. Ce vénérable journal y tient... Il vient de publier le *Noeud de ruban*, autre production du même auteur.

6 Janvier. — Épiphanie.

Les Grottesques, par Théophile GAUTIER.

M. Théophile Gautier tient parfaitement sa place à cette date du calendrier.

Sa belle chevelure ressemble à celle d'un roi mage, et il est un des princes de la littérature contemporaine. Donc, accordons-lui la fève, et quand il porte le verre à ses lèvres, écrivons-nous : *le roi boit !*

Il était beau, monsieur Gautier, quand il servait en volontaire dans la littérature militante, et prouvait par ses œuvres que le chef de la nouvelle école était secondé par des lieutenants capables et dignes de s'illustrer à leur tour. Mais parce qu'il a fait ses preuves comme poète, comme romancier et comme critique, était-ce une raison pour se laisser amollir par les délices de Capoue, pour vivre de sa renommée sans plus rien produire d'étudié, de travaillé ?

Ce livre des *Grottesques*, dont je viens de rappeler le titre, est un ouvrage qui fait grand honneur à M. Gautier : il est allé chercher sous une poussière épaisse de

vieux auteurs dont les noms et les livres avaient fait autrefois un certain bruit, mais qui étaient complètement oubliés, et il en a extrait des citations qui démontrent qu'il y avait du bon, beaucoup de bon dans ces bouquins que n'ont pas dédaignés des écrivains venus plus tard et qui en ont su faire leur profit.

M. Gautier, de son métier de critique, n'a plus conservé que son style toujours admirablement sculpté et eiselé... quant à ses jugements, ils sont ceux d'un bon homme qui trouve tout bien pour ne pas se donner la peine de manier la fêrule.

J'ai un reproche presque personnel à adresser à M. Gautier, et je ne laisserai pas échapper cette occasion de lui dire son fait tout crûment.

A l'époque où il trônait encore souverainement au feuilleton de la *Presse*, j'eus l'honneur de lui adresser un tout petit livre, modestement cartonné, et qui portait ce titre, plus modeste encore que son cartonnage :

LA PETITE JEANNE

OU LE DEVOIR,

LIVRE DE LECTURE COURANTE,

A l'usage des écoles primaires de filles.

PAR MADAME Z. CARRAUD.

Je priais le célèbre écrivain de prendre la peine de lire cet ouvrage... pas autre chose, et j'étais persuadé

que s'il le lisait, il tiendrait à grand honneur d'en rendre compte et de le vulgariser par sa critique.

M. Gautier avait là une belle occasion de faire une chose utile et un article remarquable, parce qu'il s'agissait d'un chef-d'œuvre unique, je ne crains pas de le dire, dans les lettres françaises... Eh bien ! sa paresse l'a emporté. Il n'a pas lu le livre... ce livre dont Jules Sandeau me disait que le gouvernement devrait en acheter cent mille exemplaires pour les répandre dans toutes les communes de France.

J'en veux beaucoup à M. Gautier. Je lui rendais un vrai service en lui signalant la *Petite Jeanne*, et il n'a pas compris cela. Avoir tant de talent et une si grande influence, et ne pas vouloir en faire usage... c'est triste !

7 janvier. — Noces.

Le Cöcu, par PAUL DE KOCK.

Les personnages mis en scène dans ses romans, par M. Paul de Kock, font si souvent la *noce*, qu'il est tout à fait de circonstance de placer ici le nom de cet écrivain égrillard.

Chose singulière ! M. Paul de Kock n'a guère fait qu'un seul livre où il y ait de la réserve et le respect des convenances, et c'est à ce livre-là qu'il a été donné

un titre qui fait frissonner d'indignation les lecteurs pudibonds.

On ne parle plus de M. Paul de Kock aujourd'hui, et cependant, à une certaine époque, quand paraissaient simultanément un*de ses romans et un volume de Châteaubriand, le roman se vendait par milliers d'exemplaires, tandis que le Châteaubriand ne trouvait place que dans quelques centaines de bibliothèques d'élite.

Après avoir été prôné à grand bruit, M. Paul de Kock a été bafoué, mais l'exagération de l'éloge ne justifie pas l'injustice du mépris.

Comme écrivain, il n'a absolument aucune valeur, je l'accorde : comme observateur, il est superficiel : sa gaieté n'est pas souvent de bon aloi, ses *grivoiseries* sont cyniques. Tout cela n'empêche pas le romancier populaire d'avoir mérité dans son temps la grande vogue dont il a joui, et sous ce rapport je lui reconnais un mérite supérieur dont personne, que je sache, ne s'est encore rendu compte, parce qu'il faut un travail d'esprit pour le constater.

Bien que pendant la période de ses grands succès, M. Paul de Kock ait été lu par tout le monde, sa vraie clientèle se composait principalement de petits bourgeois et d'ouvriers qui, jusqu'alors, ne lisaient que de mauvais livres de colportage, des historiettes bêtes et malpropres, des almanachs, des publications qui n'appartenaient à aucun genre, quelque chose de bâtard et d'inqualifiable. Avant Paul de Kock, il y avait bien eu

Pigault-Lebrun, mais Pigault-Lebrun était un esprit fort, un matérialiste, un athée, un romancier ayant des prétentions à la philosophie, pas assez fort, comme style, pour être accepté par les classes lettrées, mais aussi trop raisonneur pour être compris par les boutiquiers, les ouvriers et les grisettes.

M. Paul de Kock sut parfaitement s'accommoder au tempérament de cette sorte de lecteurs ; il leur composa des romans qui les intéressèrent et les firent éclater de rire, et leur communiqua ainsi le goût de la littérature. Et comme les livres de cet auteur ne suffisaient pas à défrayer l'appétit de lecture qui s'était tout à coup développé dans ces masses semi-ignorantes, il leur fallut bien dévorer les autres productions contemporaines.

Sans M. Paul de Kock, qui prépara les masses pour une littérature meilleure, M. Eugène Sue n'eût pas été possible. Après Eugène Sue vint le tour de madame Sand ; aujourd'hui, grâce aux publications bon marché, Balzac, le plus grand romancier des temps modernes, l'observateur le plus subtil des événements de la vie privée, Balzac, lui-même, devient familier aux classes populaires. Encore un peu, et les ouvriers se complairont à la lecture des ouvrages solides d'Augustin Thierry, de Henri Martin, et non-seulement des historiens, mais des économistes.

Etre le premier anneau d'une chaîne qui se compose de si grands noms, croyez-vous que ce soit une petite gloire pour M. Paul de Kock ?

3 janvier. — Saint Lucien.

La Famille Aubry, par PAUL MEURICE.

M. Paul Meurice est un des jeunes écrivains pour lesquels j'éprouve la plus franche sympathie. Cette sympathie, née en moi au moment où je lisais les feuillets de critique dramatique qu'il rédigeait dans le journal *l'Événement*, n'a fait que s'accroître depuis. La grande pièce qu'il a fait représenter au théâtre de la Porte-Saint-Martin, sous le titre de *Paris*, a popularisé son nom, que le public aimait déjà depuis le drame de *Benvenuto Cellini*.

M. Paul Meurice ne met pas seulement du talent dans ses productions, il y met de la conscience, une conscience droite et honnête.

La Famille Aubry, scènes du foyer, est un ouvrage de haut intérêt dans lequel on retrouve toutes les qualités de l'auteur. On est ému profondément en le lisant, on se sent meilleur après l'avoir lu. Tant pis pour ceux qui ne seraient pas disposés à connaître ce livre après ce que je viens d'en dire.

M. Paul Meurice n'a pas dit son dernier mot, je vois s'ouvrir devant lui une belle carrière littéraire.

9 janvier. — Saint Pierre, évêque.

Coups de plume sincères, par PAULIN LIMAYRAC.

Quand M. Paulin Limayrac faisait paraître dans la *Presse* ses articles de critique littéraire, il m'est arrivé, en maintes circonstances, de le défendre contre les attaques que lui suscitait sa façon acerbe et tranchante de juger les ouvrages. J'aurais désiré lui voir plus de naturel dans la manière d'écrire, mais je lui savais un gré infini de son indépendance dans ses jugements, de la netteté de la plupart de ses déductions, de sa tolérance en matière d'opinion.

C'est à la collection de ses feuilletons d'alors, réunis en volume, qu'il a donné ce titre peu harmonieux de *Coups de plume sincères*.

Hélas! trois fois hélas! qu'est-il advenu de la sincérité de M. Paulin Limayrac?

Le voilà qui *feuilletonne*, à présent, dans le *Constitutionnel*. Comparez ce qu'il écrivait jadis dans la *Presse* avec ce qu'il écrit aujourd'hui dans l'autre feuille, et dites-moi si je ne dois pas regretter amèrement d'avoir cru à la probité du critique?

La conversion de M. Paulin Limayrac est-elle consciencieuse? J'y consens, mais alors qu'il ait la pudeur

de briser la plume *sincère* qui lui sert aujourd'hui à constater son apostasie.

Triste ! Triste !

10 janvier. — Saint Paul, ermite.

La Thébàïde des Grèves, par HIPPOLYTE MORVONNAIS.

Il se fera un jour une séparation des bons poètes de notre époque et des faiseurs de vers qui, sous prétexte de poésie, ont fait circuler une multitude de livres médiocres, et alors, le nom d'Hippolyte Morvonnais, qui n'est encore connu que dans la famille des poètes, sera entouré d'une auréole lumineuse.

L'auteur inspiré de la *Thébàïde des Grèves*, des *Larmes de Magdeleine*, du *Vieux Pêcheur de l'Arguenon*, composait ses poèmes dans la solitude, en promenant sa rêverie sur les caps déserts ; il les faisait imprimer, les adressait à quelques amis, et ne s'occupait pas plus que cela de publicité et de réputation. Une ou deux fois, seulement, dans le cours de sa vie, il a quitté son vieux manoir breton pour venir passer quelques jours à Paris et serrer la main de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny, de Châteaubriand, son ami et son compatriote.

Par le cœur, par l'esprit, par l'intelligence, il ap-

partenait à la famille des hommes de génie, mais c'était un génie pudique, que le bruit effarouchait, et qui ne vivait de sa vie propre que dans les landes de sa chère Bretagne.

11 janvier. — Saint Théodore.

Jérôme Pâturot, par LOUIS REYBAUD.

S'il fallait juger du mérite du livre par le nombre d'éditions qui en ont été faites, M. Louis Reybaud se trouverait être un observateur supérieur à Balzac, un écrivain plus fort que Mérimée : il faudrait lui donner un des quarante fauteuils de l'Académie française.

Faire se pourrait bien que quelque jour M. Reybaud fût nommé académicien, mais j'affirme que cette distinction n'ajoutera rien à la valeur réelle de *Jérôme Pâturot*, que je considère comme une pauvreté littéraire, malgré le succès qu'il a eu jadis, succès de mode, rien de plus.

Voir de parti pris le mauvais côté de toutes choses, réunir en chapitres tous les lieux communs de la petite presse, et donner cela comme du nouveau et du piquant ; supposer gratuitement des ridicules et des abus pour les fronder impitoyablement, voilà, en résumé, le livre de *Jérôme Pâturot*.

Cet ouvrage devait faire les délices du bourgeois et du boutiquier, et il a atteint ce but à l'époque où il a paru. C'est écrit avec clarté, mais d'un style bariolé et qui n'a rien d'individuel. Le romantique et le classique contribuent, à tour de rôle, à grossir le bagage de l'écrivain chez lequel on sent à chaque ligne l'absence de conviction et d'enthousiasme. Il fait litière de la poésie, des arts, de la science, de l'administration, de la politique, et l'on peut croire qu'il réserve au moins son estime pour le commerce et l'industrie. Pas du tout : bonnetiers, poètes, industriels, journalistes, médecins, avocats, sont toisés au même mètre, enfermés dans le même sac et voués au même anathème.

A l'heure qu'il est, *Jérôme Pâturot* est un livre fossile : il ne grimace plus qu'un sourire qui ressemble à celui d'une tête de mort.

Comme réputation littéraire, M. Louis Reybaud est à peine à la hauteur des romanciers de troisième ordre.

12 janvier. — Saint Arcade, martyr.

Fa dièze, par ALPHONSE KARR.

Dire que M. Alphonse Karr est un homme d'infiniment d'esprit, c'est dire une chose que tout le monde sait, M. Karr mieux que personne.

Cet auteur a écrit nombre de romans, entre autres *Fa dièze*, celle de ses productions que je préfère.

Je me suis souvent demandé si l'intérêt qu'il a répandu dans ses livres compense la fatigue qu'on éprouve à les lire. M. Alphonse Karr est de l'école du *moi* : il met à tout propos sa personnalité au premier plan, et vous brûle la politesse au beau milieu d'un chapitre émouvant pour vous parler de son jardin, de son chien ou de son ami Gatayes.

M. Karr a inventé un aphorisme dont il doit être fier, puisqu'il le reproduit dans tous ses livres : je le sais par cœur :

« La première moitié de la vie se passe à désirer la
» seconde ; la seconde à regretter la première. »

Je tiens la maxime pour vraie, mais j'ai fini par la prendre en grippe depuis que je vois l'inventeur en faire abus et qu'il me la fait avaler à toutes sauces.

M. Alphonse Karr, qui a aiguillonné son prochain dans maintes circonstances, me trouvera bien osé peut-être de découvrir une petite paille dans son métal : cet écrivain a été le véritable enfant gâté de la critique. Qu'il veuille bien considérer, cependant, que dans le calendrier des lettres son nom est substitué à celui d'un saint martyr, et qu'il devenait nécessaire de le martyriser un peu.

C'est là mon excuse.

13 janvier. — Baptême de Jésus-Christ.

Les Anglais chez eux, par FRANCIS WEY.

Il y a dans la république des lettres des citoyens nés coiffés. Tout leur réussit; ils ont la croix de la Légion-d'honneur, ils passent pour avoir du talent, ils représentent leurs confrères dans les grandes circonstances, on écrit leur biographie pour les encenser, le gouvernement leur donne des emplois bien rétribués et très-honorifiques..... et quand on se demande le pourquoi de toutes ces faveurs, on ne trouve rien à se répondre à soi-même.

Moi, je sais que M. Francis Wey a fait représenter au Théâtre-Français une pièce quelconque qui a obtenu, disaient les feuilletons, un grand succès littéraire; j'ai entendu dire qu'il avait publié dans les revues quelques articles de genre et quelques nouvelles; j'ai même en ma possession un livre de lui intitulé *les Anglais chez eux*, livre que je n'ai pas fini de lire parce qu'il faut du temps pour digérer ces sortes de consommations que l'hygiène recommande de prendre à très-petites doses. Mais si je sais cela, moi, j'affirme que, sur cent personnes que vous rencontrerez, il ne s'en trouvera pas deux qui, connaissant d'ailleurs

parfaitement le nom de cet écrivain, se trouvent dans le cas de vous dire sur quoi et à quel propos il a écrit, ni qui soient bien soucieuses de s'en assurer.

M. Francis Wey est décoré... c'est-à-dire qu'on lui a accordé une distinction que n'ont pas encore beaucoup de littérateurs, dont les ouvrages sont lus et appréciés par tout le monde. J'en conclus que M. Francis Wey a beaucoup de talent... mais c'est de ma part une déduction purement logique, puisque je n'ai pas fini de lire les *Anglais chez eux*.

14 janvier. — Saint-Hilaire, évêque.

Profs et Grimaces, par AUGUSTE VACQUERIE.

On peut ne pas partager toutes les opinions littéraires de M. Auguste Vacquerie ; il est impossible de ne pas estimer la loyauté de son caractère, l'indépendance de ses opinions, la franchise de ses jugements. Pour mon compte, j'aime la critique acerbe du jeune écrivain, même dans ses écarts. Il apporte dans sa polémique une verdeur de style, une opiniâtreté de conviction qu'on ne saurait assez admirer, si bien qu'il **fait** encore de l'art en faisant de la critique.

La plupart des articles réunis en volume, sous le titre

Profils et Grimaces, ont paru dans le journal, il y a des années déjà, et néanmoins, vous leur trouverez encore tout l'attrait de la nouveauté, tout le charme de la jeunesse.

Heureux privilège des hommes d'un vrai talent ! Ils n'écrivent pas pour une époque, mais pour tous les temps. Seulement, M. Auguste Vacquerie écrit trop peu, et si c'est son exil volontaire qui enchaîne sa plume, je déplore doublement les cruelles dissensions qui rendent la patrie veuve de quelques-uns de ses enfants les plus chers, les uns déjà illustres, les autres ayant tout ce qu'il faut pour le devenir.

15 janvier. — Saint Maur, abbé.

Michel Columb, le tailleur d'images, par PITRE-CHEVALIER.

Une série de romans plus ou moins historiques, pseudo-manière Walter-Scott, ont été publiés sur la Bretagne, par M. Pitre-Chevalier, qui a révélé un sentiment artistique assez élevé dans le roman de *Michel Columb*.

Cet auteur a confectionné une *Histoire de la Bretagne ancienne et moderne*, avec de belles illustrations du capitaine d'artillerie Penguilly l'Haridon. C'est une

magnifique édition, dont il se fait un débit énorme au moment des étrennes. Des publications de ce genre, celle de M. Pître-Chevalier est sans contredit la meilleure.

M. Pître-Chevalier est aujourd'hui propriétaire, rédacteur en chef et directeur du *Musée des Familles*, et aussi du journal des *Modes vraies*. Il s'est enfermé là comme le rat de Lafontaine dans son fromage de Hollande.

Ce sont de ces positions où l'on fait plutôt des affaires que de la littérature.

M. Pître-Chevalier l'est de la Légion d'honneur, Chevalier.

16 janvier. — Saint Guillaume.

Tolla, par EDMOND ABOUT.

Il y a peu de temps que M. Edmond About a pris élection de domicile dans la république des lettres, et déjà il est un des notables de la confrérie. Les attaques ne lui ont pas manqué... les rangs ne se sont pas ouverts devant lui pour l'accueillir, tant s'en faut. Il lui a fallu disputer le terrain pied à pied, faire des trouées dans les masses profondes de ses détracteurs... se faire craindre pour être respecté.

On a voulu susciter du scandale à propos de *Tolla* : il paraît que quelques lettres de ce récit sont une simple traduction, et l'on a reproché à M. About de n'en avoir pas fait un aveu assez catégorique. Le fait est que M. About a mis assez du sien dans cet ouvrage pour n'avoir pas besoin de cacher qu'il s'est inspiré, pour l'écrire, de lettres italiennes authentiques. Quoiqu'il en soit, en faisant disparaître de ce livre quelques taches légères, on mettrait *Tolla* en pendant à *Paul et Virginie*.

Naturellement sarcastique, M. About, obligé de soutenir des luttes ardentes, est devenu agressif, mordant, et il a excellé dans ces tournois où tous les rieurs se sont mis de son côté.

Plus solidement instruit que les trois quarts de ses confrères, M. About écrit avec facilité et correction. Son imagination est peu féconde peut-être, mais quelle habileté dans l'arrangement, que d'esprit dans le dialogue, quel intérêt dans des situations dont tout autre écrivain ne saurait tirer aucun parti !

Lisez cette série de nouvelles charmantes qui ont paru sous le titre : *Les Mariages de Paris*, lisez surtout *le Roi des Montagnes*, cette philippique sanglante à l'adresse de la Grèce moderne, et vous verrez si je n'ai pas cent fois raison de priser bien haut le talent de M. Edmond About.

17 janvier. — Saint Antoine.

Formes et Couleurs, par ARTHUR PONROY.

Il est des hommes sur lesquels pèse une sorte de fatalité : ils font preuve de mérite et ne peuvent cependant atteindre à la notoriété... le public ne les adopte pas, la critique les dédaigne. Ils enfantent manuscrits sur manuscrits, les colportent partout et ne parviennent pas à les produire.

Les *Formes et Couleurs*, de M. Arthur Ponroy, dénotaient un poète, et non un faiseur de vers ; c'était débiter brillamment dans la carrière, et pourtant, quoi qu'il ait publié quelques feuilletons dans divers journaux, fait représenter le *Vieux Consul* à l'Odéon, fait paraître le *Monde Romain* à la librairie Michel Lévy, les difficultés matérielles de la profession littéraire ne sont pas moindres pour lui que pour un jeune échappé du lycée.

Cela tient peut-être à ce que cet écrivain, se défiant de la critique, craignant de n'être pas apprécié comme il le méritait, a fait précéder *Formes et Couleurs* d'une préface dans laquelle il se décerne tout bonnement à lui-même la couronne du génie.

Toujours est-il que M. Arthur Ponroy est loin d'être

un homme ordinaire. Il a quelque chose dans la tête qui se traduira, je l'espère, en une œuvre remarquable, et lui donnera de la réputation.

18 janvier. — Ch. S. P. & R.

Le Pauvre de Montlhéry, par CHARLES RABOU.

S'il n'existait un recueil des causes célèbres, M. Charles Rabou n'aurait pas d'état civil en littérature. Personne ne sait mieux que lui mettre en chapitres et en feuilletons les actes d'accusation, les interrogatoires, les plaidoiries, les réquisitoires et les arrêts de condamnation.

Son style vous a une odeur de salle des Pas-Perdus, une tournure bazochienne, et porte sur l'oreille le bonnet carré du palais. M. Rabou aurait été greffier s'il n'eût été homme de lettres.

Il a joui longtemps des préférences du *Constitutionnel* qui a publié ses œuvres dans la *Bibliothèque choisie*... ou moisie, comme disait le *Charivari*.

La postérité voudra-t-elle croire que M. Charles Rabou a mis en ordre et terminé un roman posthume du grand Balzac? Il est cependant avéré que le *Député d'Arcis*, qui a paru dans le *Constitutionnel*, a été remanié, coordonné par M. Rabou.

Il y a des gens qui ne doutent de rien.

19 janvier. — Saint Sulpice, évêque.

Articles de genre, par LEO LESPÈS.

Il est possible que M. Léo Lespès ait publié quelques volumes, mais je ne les ai jamais eu entre les mains. Je ne connais de lui que des articles qui ont paru dans ce qu'on appelle la petite Presse, laquelle contient plus d'esprit que la grande, et je me souviens d'*histoires à faire peur* dont il émaillait jadis le journal l'*Audience*, et qu'il signait ainsi : le *Commandeur Léo Lespès*. Il avait alors le don des titres baroques et fascinateurs.

Le *Figaro* donne de temps à autre des élucubrations de ce personnage excentrique.

M. Léo Lespès n'est pas un littérateur, mais il a pourtant le mérite de n'être pas vulgaire. Ses articles ne ressemblent à rien de ce qu'on lit d'ordinaire, et si vous l'avez jamais rencontré dans la rue, vous avez dû le prendre pour un arracheur de dents, à cause de son costume charlatanesque.

20 janvier. — Saint Sébastien.

Le Médecin du Pecq, par LEON GOZLAN.

Il y a des auteurs qu'il m'est impossible de ne pas faire figurer dans cet almanach, et dont j'aimerais mieux ne pas parler. De ce nombre est M. Léon Gozlan. J'ai lu de lui quelques nouvelles assez piquantes et qui, cependant, m'ont toujours laissé froid, parce que sa manière est recherchée, prétentieuse, et qu'il vise toujours à l'effet. Quant à ses romans de longue haleine, je n'ai jamais pu les achever, si j'en excepte le *Médecin du Pecq*, qui m'a pour jamais ôté l'envie de recommencer l'épreuve avec ses autres livres.

Heureusement que M. Léon Gozlan ne produit pas le même effet sur tous les lecteurs. J'ai souvent entendu vanter son talent par des personnes dont le jugement mérite confiance. Je n'empêche donc pas les autres de lire le *Notaire de Chantilly*, les *Nuits du Père Lachaise*, et toutes les productions de ce romancier ; mes appréciations sont le résultat de mon opinion personnelle, et je ne prétends les imposer à qui que ce soit.

Du reste, il semble qu'au théâtre M. Léon Gozlan a plus de chances de succès que dans le livre.

21 janvier. — Sainte Agnès, vierge et martyre.

Le Capitaine Mandrin, par M^{lle} CLÉMENCE ROBERT.

Mademoiselle Clémence Robert est d'une fécondité prodigieuse. Les catalogues des cabinets de lecture ont une interminable colonne consacrée à l'énumération des titres de ses romans. La plupart ont d'abord occupé le rez-de-chaussée du *Siècle*, de la *Patrie* et des autres journaux. Je me souviens d'avoir vu la canonisation de Mandrin par la plume de cette femme de lettres.

Singulier sujet!

Mademoiselle Clémence Robert est remplie d'idées généreuses et ne craint pas de se mettre au-dessus des sots préjugés. Elle a acquis assez d'expérience en littérature pour écrire un roman aussi supportable que tant d'autres qu'on oublie au plus vite, mais je déplore que sa prose ait envahi si longtemps les journaux qui laissaient s'étioler dans la misère une foule de jeunes gens qui, pleins de belles illusions, de sève et de talent, trouvaient le feuilleton occupé par cette infatigable pondeuse de romans.

22 janvier. — Saint Vincent.

Le Pays latin, par HENRI MURGER.

Je reprochais tout à l'heure à Mademoiselle Clémence Robert de produire beaucoup trop; je serai plus sévère à l'égard de M. Henri Murger, qui ne produit pas assez.

Qui peut donc retenir la plume de M. Henri Murger? Aurait-il à se plaindre du public, par hasard? A-t-on le droit d'être paresseux quand on voit ses productions accueillies avec une faveur si marquée?

C'est à la *Vie de Bohême* que cet écrivain doit sa réputation, mais je donne la préférence au *Pays latin*. Quelle ravissante création que cette Mariette! Que de charme dans le style!

Comme ces histoires du cœur humain sont dites naturellement! On ne sent pas le travail, on lit; on lit sans s'arrêter. On est ému, intéressé, attendri, et quand le livre est fini, on le recommence.

En est-il beaucoup de qui on en pourrait dire autant parmi les romanciers à chevrons?

23 janvier. — Saint Ildefonse.

La Vallée des pervenches, par ÉTIENNE ÉNAULT.

M. Étienne Énault n'écrit pas ses nouvelles avec de l'encre de la petite vertu ; il trempe sa plume dans le miel et vous raconte des églogues où règnent la grâce et la douceur. Il ne faut pas les lire au coin du feu, les pieds sur les chenets, mais bien à la campagne, à l'ombre des saules, près d'un ruisseau. On reçoit de cette lecture une impression bienfaisante, et l'on garde bon souvenir de l'auteur qui vous a fait passer de douces heures, quoique l'on oublie parfois son nom.

M. Étienne Énault n'a pas, comme écrivain, une physionomie originale et tranchée, seulement, il plaît à toutes les personnes qui aiment la fraîcheur des idées, la simplicité du récit.

24 janvier. — Saint Babylas.

Salons et Souterrains, par MÉRY.

Si Babylas vient de babillard, M. Méry est le Provençal le plus spirituel de la Provence ; d'autres pré-

tendent que c'est un *Gandillot littéraire*, à cause de ses improvisations dans les fêtes officielles. Ce que je sais, c'est que nul n'aura de l'esprit que M. Méry partout où se trouvera M. Méry, parce que, lorsque M. Méry a pris une fois la parole, il ne la lâche plus. Tudieu ! quelle langue et quelle poitrine !

J'ai vraiment du malheur avec M. Méry : on m'a vanté la *Guerre du Nizam*, et j'ai lu *Salons et Souterrains*, un des plus détestables romans qui aient jamais été écrits, de sorte que je ne puis me décider à lire la *Guerre de Nizam*.

J'ai grand'peur que M. Méry ne soit pas l'homme le plus spirituel de la Provence.

25 janvier. — Conversion de Saint Paul.

Le Lord bohémien, par ALFRED DES ESSARTS.

Certains individus naissent avec des aptitudes élastiques qui les rendent propres à exercer n'importe quelle profession. Cela ne veut pas dire qu'ils soient des hommes supérieurs, au contraire, ils seront toujours et partout médiocres, mais d'une médiocrité consciencieuse qui les rend estimables.

M. Alfred des Essarts me paraît être le type de ces organisations flexibles, également propres à tous les

rôles : il aurait pu être un musicien agréable, un peintre comme tant d'autres, un médecin, un avocat, un horloger. Il a été poussé par hasard vers la littérature, et il est venu à bout, sans arriver à la célébrité, d'en faire une profession suffisamment lucrative.

Un de ses romans, le *Lord bohémien*, a été inspiré par *Notre-Dame de Paris*, de Hugo, dont il est la contre-partie. A deux ou trois concours de l'Académie française, il a obtenu le prix de poésie, et a failli faire mourir de dépit M. Bignan, qui était autorisé à croire qu'il était voué au couronnement perpétuel. Les vers de M. des Essarts sortent d'un bon moule et doivent plaire aux académiciens, bien qu'ils soient assez goûtés des gens du monde. Cet écrivain s'est encore essayé dans la comédie, et il y a réussi tout aussi bien que dans le roman ou dans le poème.

M. des Essarts est de toutes les publications plus ou moins illustrées, faites par madame Janet, pour la plus grande joie des enfants qui reçoivent des livres aux étrennes et distributions de prix : enfin, il est journaliste et bibliothécaire à Sainte-Geneviève.

C'est une existence consacrée à des labeurs incessants et honorables.

26 janvier. — Sainte Paule.

La Petite Jeanne ou le Devoir, par M^{me} Z. CARRAUD.

Ce livre de vingt sous, écrit pour les pauvres filles de la campagne qui suivent les écoles primaires, est tout bonnement un chef-d'œuvre qui a obtenu le prix de l'Académie française, quoiqu'il l'ait mérité.

L'auteur, madame Z. Carraud, n'est pas un *bas-bleu*, et vous chercheriez en vain son nom sur la liste de la société des gens de lettres : c'est une femme douée d'une haute intelligence, possédant d'éminentes qualités de style, mais qui n'aurait jamais songé à tirer parti de ses prodigieuses facultés si, dans la campagne où elle passe sa vie, elle n'eût voulu enseigner la lecture aux filles des paysans de la contrée.

Mais, dans quel ouvrage faire lire ces pauvres enfants à l'esprit rebelle et qui, dans leur milieu, ne peuvent acquérir que des idées rudimentaires ?

Compulsez les bibliothèques, interrogez ces livres nombreux soi-disant écrits pour l'enfance, cherchez partout, et vous ne trouverez rien, absolument rien, qui remplisse le but qu'on doit se proposer.

Madame Carraud a donc composé la *Petite Jeanne* et créé un genre nouveau, et il se trouve que ce livre où

sont racontées avec une extrême simplicité les choses les plus simples, et qui est si bien en rapport avec les intelligences les moins développées, a un charme infini pour les esprits cultivés.

La fortune de cet ouvrage est toute faite : il s'en est vendu plus de trente mille exemplaires, et il s'en vendra bien davantage encore.

C'est ce petit livre-là que j'avais envoyé à l'examen de M. Théophile Gautier et que je ne lui pardonne pas de n'avoir pas lu.

27 janvier. — Saint Julien.

Histoire des Prisonniers français en Afrique, par ERNEST ALBY.

N'allez pas vous imaginer que cette histoire a été écrite par un officier de l'armée d'Afrique ; M. Ernest Alby est tout ce qu'il y a de plus civil, quoi qu'il porte moustache et soit décoré de la Légion d'honneur. Il doit avoir publié plusieurs romans dont je ne vous dirai pas les titres. Je n'ai pas lu davantage l'histoire en question, mais je la connais particulièrement pour en avoir vu des centaines d'exemplaires à l'étalage des bouquinistes.

28 janvier. — Saint Charlemagne.

Le Dernier jour d'un condamné, par VICTOR HUGO.

On ne me fera pas l'injure de croire que je veuille essayer, dans ces pages légères, une appréciation de l'œuvre de M. Victor Hugo. La postérité seule, pourra rendre justice complète à ce grand nom qui a exercé une influence si salutaire sur la littérature du dix-neuvième siècle. Aujourd'hui, malgré l'auréole glorieuse qui l'entoure, il a ses détracteurs acharnés, et, par contre, ses admirateurs passionnés, ce qui, du reste, ne manque jamais de se produire à l'occasion des génies qui marchent à l'avant-garde de leur époque et devancent leurs contemporains.

Certes, le poète à qui nous devons les *Orientales*, les *Feuilles d'automne*, les *Chants du crépuscule*, est un poète sans rival dans les temps modernes, mais le penseur qui a écrit le *Dernier jour d'un condamné* est un psychologue profond, un philosophe qui a scruté les arcanes du cœur humain et qui sait faire jaillir le drame, non-seulement de l'enchaînement des faits, mais encore des entrailles de l'humanité.

Plaignons ceux qui sont restés trop en arrière pour comprendre M. Victor Hugo !

Je lui envoie dans son exil l'expression de mon admiration sans bornes.

29 janvier. — Saint François de Sales.

La Tour de Montlhéry, par VIENNET.

A côté de M. Victor Hugo, M. Viennet.

Pourquoi non ?

Tous les deux ne sont-ils pas de l'Académie française ? Tous les deux ne sont-ils pas d'anciens pairs de France ? Tous les deux enfin, n'ont-ils pas été présidents de la société des gens de lettres ?

M. Victor Hugo a écrit *Notre-Dame de Paris* ; M. Viennet a enfanté la *Tour de Montlhéry*.

M. Victor Hugo a fait représenter *Hernani*, *Marion de Lorme*, le *Roi s'amuse* ; M. Viennet, de son côté, a livré *Clovis* et *Arbogaste*.

N'y a-t-il pas similitude complète ?

Un dernier trait de ressemblance.

M. Viennet était déjà officier de la Légion d'honneur. Le gouvernement s'avise de vouloir en faire autant de M. Victor Hugo qui n'était encore que simple chevalier. Quand cette nouvelle arrive à ses oreilles, M. Viennet, frémissant d'une tragique indignation, arrache sa rosette de sa boutonnière et la foule aux pieds.

Quoi ! le gouvernement osait mettre M. Victor Hugo sur le même rang que M. Viennet !!

Malgré tout, M. Viennet est homme d'esprit, et ses boutades lui sont pardonnées. S'il pouvait ressusciter dans deux siècles, il serait certainement un admirateur fanatique du grand Victor Hugo.

50 janvier. — Sainte Bathilde.

Les Enfantines, par M^{me} ANAÏS SÉGALAS.

Ma profession de foi, à l'endroit des femmes auteurs, ne m'empêchera pas de reconnaître que madame Anaïs Ségalas est un poète rempli de grâce, et que nul n'a su mieux qu'elle chanter ces vers harmonieux qui émeuvent les mères et captivent l'attention des enfants.

La réputation méritée qu'elle a conquise par un talent incontestable, n'a rien fait perdre à madame Ségalas de la réserve, de la modestie de son sexe. Ses livres ne sont point annoncés avec fracas, ils font leur chemin dans les cœurs, dans les familles. Ce sont les inspirations d'une mère qui veut inimiter sa fille aux jouissances d'une poésie chaste et mélodieuse.

31 janvier. — Sainte Marcelle.

N'importe quoi, par M^{me} CAUCHOIS-LEMAIRE.

Il y a des maris connus comme journalistes, romanciers, poètes, qui sont doublés d'une épouse qui se croit obligée d'entrer dans la carrière des lettres, parce que l'accès leur en est facilité par le nom qu'elles portent.

Madame Judith Cauchois-Lemaire est sans doute la femme de l'ancien rédacteur en chef du *Courrier Français*. Elle a écrit *n'importe quoi*... des nouvelles... des romans. Je ne connais rien d'elle... ni vous non plus.
— Passons.

1^{er} février. — Saint Ignace.

Histoire des Jésuites, par CRÉTINEAU-JOLY.

Il y a plusieurs années déjà que j'ai lu cet ouvrage et il m'a laissé une bonne opinion de la manière de M. Crétineau-Joly.

Je n'aime pas les Jésuites, mais je ne suis pas de

ceux qui condamnent les gens sans les entendre, même quand je suis prévenu contre eux. La lecture de ce livre m'a donc convaincu que l'on attribue aux Jésuites beaucoup de méfaits dont ils ne sont pas coupables et que l'on oublie trop aisément le bien qu'ils ont fait. Sous ce rapport, le livre de M. Crétineau-Joly rempli, d'ailleurs, de documents très-curieux, est excellent à consulter et mérite d'être mentionné honorablement : mais il faut le lire avec une certaine défiance, attendu que l'auteur est aussi par trop disposé à innocenter les Jésuites, et qu'il en use à leur égard absolument de la même manière qu'un avocat chargé d'une cause véreuse, et qui croirait compromettre son talent s'il ne démontrait pas que son client est le plus honnête homme de la terre.

2 février. — Purification.

Essais sur la littérature anglaise, par PHILARÈTE CHASLES.

Je déclare tout de suite que je fais profession d'estimer très-haut le talent de M. Philarète Chasles. Quelques érudits, dont le public ne saura jamais les noms, m'ont bien averti que ce professeur n'est pas profond, qu'il est même très-superficiel, et que ses travaux fourmillent d'erreurs ; c'est possible. Comme je suis obligé

de m'en rapporter aux maîtres sur beaucoup de points et que je n'ai ni le temps ni la mission de contrôler toutes leurs assertions, je m'expose volontiers à admettre comme sérieuses celles de M. Philarète Chasles.

Ne suis-je pas amplement dédommagé du léger inconvénient de ne pas voir certains hommes et certains faits sous leur véritable jour, par le plaisir que me procure ce causeur charmant et spirituel qui s'élève quelquefois jusqu'à l'éloquence quand le sujet l'inspire, et qui se range toujours du côté de la liberté?

Lisez les pages consacrées à Daniel de Foé, l'auteur du *Robinson*, et dites-moi s'il est possible de rien trouver de plus charmant et de plus émouvant? Ici, l'histoire et la littérature s'enchevêtrent avec tant d'art, qu'on est heureux de s'instruire d'une manière qui vous donne de si pures jouissances.

3 février. — Saint Blaise.

Études et portraits politiques, par A. DE LA GUÉRONIÈRE.

J'attendrai, pour porter un jugement sur M. A de la Guéronière, qu'il ait fait une étude sur lui-même et dessiné son propre portrait, car je suppose bien qu'il ne s'oubliera pas dans cette galerie. Tout ce que je

puis dire de cet écrivain, c'est qu'il appartient, sous le rapport du style et de la manière, à une école déplorable. De grandes phrases pompeuses et jamais une idée, des lieux communs habillés avec une élégance prétentieuse. La vieille tartine politique ayant des prétentions mal justifiées à la littérature.

Je ne parle pas de la conscience de l'homme : ceci n'est pas de mon domaine.

4 février. — Saint Gilbert.

Le Prétendant, par JULES DAVID.

Qu'est donc devenu M. Jules David? Il publiait autrefois des romans qui ne manquaient pas d'intérêt et qui se recommandaient par quelques qualités littéraires. Entre autres, le *Prétendant*, aurait pu être donné pour du Walter-Scott, tant le romancier français avait bien imité le modèle. C'est un *trompe l'œil* admirablement réussi.

Depuis des années, M. Jules David ne publie rien et on l'oublie pour d'autres qui ne le valent certainement pas.

Il y a des gens qui pensent que l'auteur du *Prétendant* a renoncé à la littérature pour cultiver l'art du dessin et que le Jules David, dessinateur, est le même

Jules David jadis homme de lettres. Ce sont pourtant deux individualités distinctes. — *Ne pas confondre*, comme disent les prospectus.

5 février. — Sainte Agathe.

Marthe, par M^{me} la comtesse DASH.

Voici encore une intrépide pondeuse de volumes à l'usage des cabinets de lecture : madame Clémence Robert et madame la comtesse Dash semblent se faire concurrence. La première arrive plus aisément à se faire publier en feuilletons ; la seconde est mieux accueillie par les éditeurs.

Madame Robert a des prétentions à la littérature à idées ; madame Dash, femme du monde, se contente d'arranger des événements plus ou moins vraisemblables, en style facile et qui se ressent de la lecture des auteurs contemporains. Il n'y a rien de bien neuf dans les romans de cette dame, mais quelques-uns peuvent être lus avec plaisir.

D'où vient donc cette rage de ces dames à faire des livres ?

6 février. — Saint Vaast.

La Conquête de l'Angleterre par les Normands,

par AUGUSTIN THIERRY.

Augustin Thierry a fait entrer la science historique dans une voie féconde qui nécessite une refonte générale de notre histoire nationale. Que de mensonges on nous a fait digérer dans le cours de nos études classiques, et que nous avons de peine à ne pas les admettre, quoique l'erreur nous ait été démontrée jusqu'à la dernière évidence !

Jamais bénédictin n'a fait des recherches plus laborieuses pour conserver les monuments des littératures mortes, que M. Augustin Thierry pour découvrir nos véritables origines. Et non-seulement ce grand homme était doué du don de patience, mais il avait, par surcroît, les facultés les plus éminentes comme penseur et comme écrivain.

Aussi, quand on a lu les livres d'Augustin Thierry, on devient bien difficile pour les autres historiens contemporains.

Comment l'éditeur du *Tacite français* ne met-il pas ses œuvres à la portée du peuple, qui y puiserait de si forts enseignements ? On publie, en livraisons à quatre

sous, une foule de mauvais ouvrages, et l'on ne songe pas à mettre entre les mains des classes pauvres ou peu aisées, des histoires qui leur inspireraient le goût des lectures sérieuses et les élèveraient à leurs propres yeux?

Ce serait pourtant une bonne affaire pour les éditeurs, en même temps qu'ils rendraient à leur pays un très-grand service.

Augustin Thierry a consacré sa vie à venger le peuple des affronts dont l'ont couvert les historiens des rois de France, et le peuple ne sait pas seulement le nom d'Augustin Thierry!

Il est temps de faire cesser cette criante injustice dont le peuple n'est pas coupable, et de tirer à cent mille exemplaires les œuvres du plus grand historien des temps modernes.

7 février. — Saint Romuald.

Voyages et Voyageurs, par CUVILLIER-FLEURY.

M. Cuvillier-Fleury me paraît être du bois dont on fait les académiciens. Il n'entrera pas de vive force dans le *sanctum-sanctorum*, poussé par le flot irrésistible de l'opinion, mais il trouvera vingt-cinq immortels qui l'iront prendre par la main pour le conduire

au fauteuil. J'ajoute que l'Académie aura fait de plus mauvais choix que celui-là.

Quand il se livre à des études littéraires, M. Cuvillier-Fleury prononce des jugements que je n'adopte pas toujours, et je lui trouve dans le style quelque chose de crû et de pédant qui sent son universitaire et qui plaît singulièrement aux habitués du *Journal des Débats*. Toutefois, j'aime beaucoup son livre intitulé *Voyages et Voyageurs*. C'est écrit au courant de la plume, en phrases quelquefois très-longues, mais il y a du naturel, de la couleur, un certain *humour*, peu habituel aux écrivains français, et surtout des observations pleines de bon sens.

Il n'a pas craint de dire avec une verve courageuse, que les voyages en chemin de fer et les locomotives prêtaient plus aux idées poétiques que les routes départementales et les lourdes diligences : ici, le prosaïte a eu raison contre les poètes de notre époque, qui n'ont pas encore eu le temps de mettre la prosodie en rapport avec le progrès industriel.

8 février. — Saint Jean de M.

Belle-Rose, par AMÉDÉE ACHARD.

Tant qu'il s'est borné à écrire des romans, M. Amédée Achard n'a pu parvenir à faire parler de lui, et

son éditeur avait bien du mal à faire prendre aux cabinets de lecture une centaine d'exemplaires de ses livres. D'où cela venait-il? Les romans de M. Achard ne brillent pas par l'invention, je l'accorde; l'intérêt y est fort ménagé, c'est vrai; quant au style, on n'en peut dire ni bien ni mal; c'est écrit comme tout le monde peut écrire; talent médiocre, prétention excessive.

Dégoûté de son insuccès dans le livre, M. Amédée Achard a trouvé le moyen de se faufiler dans le journalisme, et l'*Assemblée Nationale* a consenti à publier ses causeries hebdomadaires.

Dès ce jour-là, M. Achard est devenu un personnage. Dispensateur du blâme et de l'éloge, il pouvait parler souverainement de tout et de beaucoup d'autres choses encore, si bien qu'on a dû, pour mériter ses bonnes grâces, lui accorder cette grande considération qui est l'apanage de tous les rédacteurs de causeries.

Je ne dis pas que M. Achard s'acquitte de sa besogne plus mal qu'un autre, mais j'ai peine à croire que le romancier médiocre soit devenu, du jour au lendemain, un écrivain de première force en rédigeant ses tartines de chaque semaine.

Aller dans le monde, récolter des cancans à droite et à gauche, commettre de petites indiscretions, rajeunir les vieilles nouvelles à la main, voilà ce que c'est que la littérature des causeries.

Avec cela, on est le bien venu partout, on gagne de l'argent, on est chevalier de la Légion d'honneur.

9 février. — Sainte Apolline.

Prose et vers, par M^{me} HERMANCE LESGUILLON.

Serai-je obligé de mettre le nom d'une femme de lettres chaque fois que le calendrier m'indiquera une sainte? C'est que je ne lis guère ce qu'écrivent ces dames, à moins que des gens qui m'inspirent confiance ne m'aient garanti leur talent, et cela se présente rarement.

Madame Hermance Lesguillon est femme auteur et femme d'auteur; mère d'auteur, peut-être?

Pourquoi n'y aurait-il pas dans la république des lettres une dynastie de Lesguillon qui foulerait aux pieds la loi salique? Le génie n'a pas de sexe.

Je dois avoir lu quelque chose de madame Lesguillon, des vers et de la prose. Les journaux écrits pour les femmes et les jeunes filles insèrent assez volontiers les imaginations de cette dame et de son époux, car ils ne vont guère l'un sans l'autre. C'est Daphnis et Chloé ressuscités sous la forme où vous les voyez aujourd'hui.

10 février. — Sainte Scholastique.

Articles divers, par M^{me} NOÉMIE CONSTANT.

Encore une sainte... encore une femme de lettres.

Je suis plus à l'aise avec madame Constant. Celle-là, du moins, ne veut pas trahir son sexe, et elle a pris sans cérémonie le nom de Claude Vignon, que vous voyez quelquefois dans les revues, dans quelques journaux.

Claude Vignon est un des personnages de la *Comédie humaine*, un écrivain que Balzac a rendu célèbre. En prenant ce nom-là, on a déjà une réputation sans s'être donné la peine de la conquérir, et l'on obtient plus aisément ses entrées dans le domaine de la publicité. C'est ainsi qu'on a eu recours au même procédé en s'emparant du nom de Lucien de Rubempré.

J'y vois un grand hommage rendu à Balzac; mais je ne sais jusqu'à quel point il est permis à un écrivain, en chair et en os, de s'introduire subrepticement dans la peau d'un personnage de pure invention. J'ai entendu parler souvent de l'exploitation de l'homme par l'homme; voilà que madame Constant change tout cela, et nous montre l'exploitation du héros de roman par la femme.

11 février. — Saint Séverin.

Picciola, par X. SAINTINE.

S'il ne se fût pas engraisé par le vaudeville . M. Saintine, qui est un littérateur estimable, aurait conquis la place très-honorable que ses débuts dans la carrière semblaient lui promettre. Je me souviens encore de la grande vogue du *Mutilé* et de quelques autres publications accueillies avec grande faveur.

Picciola lui fit obtenir un prix de vertu à l'Académie française.

Cependant je mets l'*Ours* et le *Pacha* au-dessus de *Picciola*.

Comme romancier, M. Saintine est passé de mode, et pourtant, combien il est supérieur encore à la plupart des écrivains dont vous voyez les noms à la suite des feuilletons.

Ce que j'admire en lui, c'est la souplesse merveilleuse avec laquelle il cultive à la fois les lettres et le vaudeville. Qui croirait que le Xavier qui a produit à divers théâtres tant de joyeusetés, est le même qui a écrit le *Mutilé*?

12 février. — Sainte Eulalie.

? — par M^{me} DE FORGAME.

Ah ! mon Dieu ! si j'avais su rencontrer autant de saintes, je vous jure que je n'aurais pas entrepris ces éphémérides. Ce n'est pas que je fasse un reproche aux dames de ce qu'un grand nombre d'entre elles ont été incorporées dans la phalange des bienheureuses, mais cela prouve que les femmes sont mieux organisées pour la canonisation que pour la littérature.

Sur la liste des membres de la Société des gens de lettres, je trouve madame de Forgame.

Elle rédige sans doute des articles de musique.

Quant à moi, je n'ai jamais vu ce nom que sur ladite liste. Je serais donc fort embarrassé de vous dire mon opinion touchant le talent littéraire de madame de Forgame.

Je suis trop galant pour ne pas admettre *a priori* qu'elle en a beaucoup.

13 février. — Saint Lésin.

La Semaine financière, par LIREUX.

M. Lireux financier!.. — Oui. — Le même Lireux qui a été directeur de l'Odéon? qui a inventé Ponsard? — Oui, c'est bien le même. — Que voulez-vous? on n'est pas pour rien de l'École du bon sens. Le bon sens a dit à M. Lireux : ce n'est pas tout de végéter dans le feuilleton dramatique et d'avoir crédit ouvert chez le marchand de vins fins; il faut devenir financier, avoir la main et l'oreille dans les grandes affaires industrielles, et M. Lireux, de médiocre feuilletoniste, est devenu financier de premier ordre.

— Savez-vous quelle différence il y a entre M. Lireux et Napoléon I^{er}?

— C'est que M. Lireux porte des lunettes, et que Napoléon n'en portait pas.

— A présent, pourriez-vous me dire quelle ressemblance il y a entre M. Lireux et Napoléon I^{er}?

— C'est que l'un et l'autre ont signé le concordat.

Quel dommage que M. Lireux ait abandonné le terrain dramatique! Il savait soutenir si gaillardement l'École du bon sens.

14 février. — Saint Valentin.

Le Virgile de Taillebourg, par M. JULIEN LEMER.

Aimez-vous la couleur jaune ?

Une jolie femme brune, quand elle porte une belle robe *couleur oiseau de paradis*, gagne vingt-cinq pour cent de beauté, j'en conviens ; mais en dehors de ces conditions, le jaune m'est odieux.

C'est cette méchante couleur qui est cause que je ne puis plus rien lire de M. Julien Lemer.

Imaginez-vous que le journal la *Sylphide* avait, dans le temps, une couverture jaune sur laquelle on eut la malheureuse idée de publier ou de reproduire le roman de M. Julien Lemer.

Était-ce l'effet de la couverture ? était-ce une propriété bizarre du genre de littérature de l'auteur ? Il me sembla que les phrases étaient jaunes, les idées jaunes, les événements jaunes : je ne lisais plus un roman, je lisais du jaune.

Depuis lors, toutes les fois que le hasard m'a fait rencontrer le nom de M. Julien Lemer au bas d'un article, le jaune m'a sauté aux yeux et a donné à mon humeur la couleur jaune, qui est celle de la bile.

Je n'ai pas, vis-à-vis de M. Julien Lemer, l'impar-

tialité et la liberté d'esprit indispensables pour le juger : je suis en proie au jaune.

Pour moi, M. Julien Lemer n'est pas un littérateur, c'est un citron.

15 février. — Saint Faustin.

Le Coup de pistolet, par Charles SCHILLER.

Je recevais, il y a plusieurs années de cela, le *Pays*, avant qu'il n'eût passé à la dignité de *Journal de l'Empire*. Pour se faire une clientèle, ce journal offrit des primes, si bien que j'y fus *pincé* et me laissai entraîner à la débauche d'un abonnement de trois mois.

Le malheur voulut qu'on publiât, pendant ce trimestre, un roman de M. Schiller, ayant le titre ci-dessus indiqué. Ce nom de Schiller sonnait bien à mon oreille; selon moi, il obligeait à du talent l'homme qui le portait, puisqu'il se faisait littérateur; d'un autre côté, le titre du feuilleton était assez heureux. Je commençai donc la lecture avec les dispositions on ne peut plus bienveillantes.

De fait, quand on voit apparaître dans la publicité un jeune débutant, il est impossible de ne pas lui supposer de l'étoffe; car pourquoi un journal publierait-il une rapsodie d'écolier quand il est sollicité chaque

jour par des centaines d'auteurs ayant déjà donné des preuves?

Eh bien! de ma vie je n'ai été aussi complètement attrapé que dans cette occasion. Quelle pauvreté, grand Dieu! — Rien! ni style, ni intérêt, ni situation, ni esprit! Rien! rien!

Ah! si le gouvernement eût lu le *Coup de pistolet*, il n'aurait jamais consenti à voir le *Pays* arborer le sous-titre de *Journal de l'Empire*.

16 février. — Sainte Julienne.

Poésies de M^{me} MÉLANIE VALDOR.

Sainte Julienne! Voici un nom printannier qui vous fait rêver poésie, et, tout naturellement, je sens venir au bout de ma plume le nom d'une femme poète, de madame Mélanie Valdor.

Je connais madame Valdor pour avoir eu l'honneur de valser avec elle, jadis, et pour avoir lu ses poésies dont quelques-unes sont remarquables. Madame Valdor valsait aussi bien qu'elle faisait les vers : elle ne doit plus valser aujourd'hui, mais lamuse lui a tenu sans doute fidèle compagnie.

Vous voyez que je ne suis pas toujours méchant pour ces dames : quand elles ont du mérite, il faut bien le confesser, coûte que coûte.

17 février. — Saint Théodule.

Madame de Montarcy, drame, par L. BOUILHET.

On a vanté beaucoup trop M. Bouilhet. Il est vrai qu'en l'opposant aux chefs de l'École du bon sens, on s'est peu préoccupé de M. Bouilhet personnellement, et qu'on s'est servi de lui comme d'un marteau pour donner sur la tête de ceux qu'on voulait malmener; je répète qu'on a rendu là un très-mauvais service à cet auteur.

Il y a certainement de belles choses dans ce drame de madame de Montarcy, mais que cette pièce est maladroitement arrangée! L'intérêt, se portant sur deux situations parallèles et qui n'ont pas de lien, se fatigue vite et meurt languissamment comme le héros du drame.

Quant à la versification, elle renferme de belles gerbes poétiques; mais M. Bouilhet ne s'est pas gêné pour porter la faucille dans les champs de ses voisins. Il est plein de réminiscences, et pastiche plutôt qu'il ne crée. Je dis qu'il est fâcheux de débiter de cette manière. Si, dès votre premier ouvrage, vous ne vous abandonnez pas à votre inspiration propre, si vous imitez servilement vos contemporains, c'est que vous n'a-

vez pas l'exubérance de la jeunesse, la sève du génie dans sa fleur, le feu sacré.

M. Louis Bouilhet ne sera jamais qu'un auteur estimable : on a fait trop de bruit autour de son nom. Il n'éclipsera pas M. Ponsard qui est plus fort que lui.

18 février. — Saint Siméon, évêque.

Considérations économiques, par ALFRED DARIMON.

Il y a quelques années seulement, on n'aurait pas osé faire figurer dans une galerie de littérateurs le nom d'un écrivain économiste. Il n'en va plus de même aujourd'hui. Depuis que le goût de l'étude des questions sociales s'est propagé de proche en proche, grâce aux romanciers qui ont cru devoir en faire un des éléments de leurs récits, on a voulu remonter à la source de ces questions, et l'on s'est aperçu que les économistes, eux aussi, faisaient de bonne littérature.

Il est certain, en effet, que J.-B. Say, Sismondi, Léon Faucher, Dunoyer, Fix, Bastiat et d'autres, sont d'excellents écrivains, et que si on les lit avec fruit pour les idées qu'ils expriment, on les lit aussi avec grand plaisir pour le talent avec lequel il les expriment. Croyez-vous que M. Proudhon, s'il n'eût pas été le plus grand prosateur de notre époque, jouirait de l'immense considération qui l'entoure, après avoir été regardé si

longtemps, c'est-à-dire tant qu'on n'a pas compris le sens des réformes qu'il poursuivait, comme un révolutionnaire de la plus dangereuse espèce, un ennemi personnel de Dieu, le détracteur de la morale, le fléau de la famille ? On s'est dit, d'instinct, qu'il était peu vraisemblable qu'un homme de ce style et de cette supériorité, qui se consacre à un travail opiniâtre, dont la vie privée est digne et pure, fût un scélérat : on l'a relu avec plus d'attention et on lui a rendu justice.

La preuve que la littérature des économistes est appréciée, c'est que les articles publiés dans la *Presse* par M. Alfred Darimon sont extrêmement recherchés, même après qu'on a lu dans le même journal un feuilleton signé George Sand.

M. Alfred Darimon a un très-grand mérite, la clarté, qualité essentielle quand on traite de matières avec lesquelles la plupart des lecteurs ne sont pas encore très-familiarisés. Il appartient à cette école, trop peu nombreuse encore, qui veut faire sortir l'économie politique de la routine pour en faire une science, et qui, dès qu'elle a démontré la nécessité d'un principe, en déduit rigoureusement toutes les conséquences et ne transige jamais avec la justice.

Pour appartenir à cette phalange d'élite, il faut savoir tenir la plume, avoir étudié profondément et étudié encore chaque jour ; enfin ne jamais manquer de cœur, ne pas aliéner son indépendance. M. Alfred Darimon est amplement pourvu de ces nobles qualités. La fabrication des romans n'en exige pas autant.

19 février. — Saint Gabin.

Cinq cent mille francs de rente, par le docteur VÉRON.

Il faut toujours que la critique et les petits journaux aient un souffre-douleur, et ce rôle est échu pour le moment au docteur Véron. Ni sa grande situation financière, ni sa qualité de député au Corps législatif n'ont pu le préserver des piqûres de la petite presse et des coups d'assommoir de la grande, depuis qu'il lui a pris la fantaisie d'écrire ses mémoires et de publier un roman de mœurs.

Quant à moi, je pardonne très-volontiers à M. Véron, ou plutôt, pour parler plus exactement, je ne trouve pas que M. Véron ait besoin d'être pardonné pour avoir commis des livres. Il use d'une liberté qui lui appartient à lui comme à tout le monde, et je trouve même qu'on la lui fait payer très-cher, puisqu'on l'accuse de faire faire par d'autres les pages qui sont convenablement écrites,

Je n'ai donc aucun reproche à adresser au célèbre docteur pour la publication de son roman; seulement, j'ai parfaitement le droit de trouver que son roman est d'une médiocrité désespérante. Pourquoi M. Véron a-t-il attendu si longtemps avant de se révéler homme de lettres? S'il s'y fût pris plus tôt, il se serait fait la

main à la chose, et ses livres auraient fait leur petit bonhomme de chemin quelques années durant, puisqu'à tout prendre ce n'est pas une intelligence vulgaire que celle du docteur.

Savez-vous à qui je ne pardonne pas dans tout ceci ? c'est au public.

Le public savait parfaitement à quoi s'en tenir sur la capacité littéraire du docteur, et malgré cela, il s'est précipité avec voracité sur le roman de mœurs de M. Véron, qui a déjà eu les honneurs de plusieurs éditions. Cette drogue fadasse s'est débitée mille fois mieux que nombre de bons livres de jeunes écrivains, si bien que les éditeurs sont plus disposés à payer mille francs un volume de M. Véron qu'à prendre pour rien un manuscrit de n'importe quel jeune auteur de talent.

Cette observation est encore de mise malgré tous les quolibets qui ont accueilli la publication des livres du docteur. Qu'il se hâte pourtant de profiter de la veine, car elle sera de courte durée.

N'importe, le public est bien coupable de donner ainsi, par sa curiosité, une sorte d'importance littéraire à des gens qui n'en ont pas besoin.

20 février, — Saint Euchèr.

Les Catacombes de Paris, par ÉLIE BERTHET.

Le roman feuilleton fut en quelque sorte inauguré par M. Élie Berthet, qui conquist une assez belle notoriété par ce genre d'exercice. Il fut l'inventeur de l'intérêt suspendu à la sixième colonne et causa bien des impatiences par ce mot fatidique : *la suite à demain*.

La suite à demain! Méchant auteur, cœur impitoyable! Tu ne songes donc pas à ces milliers de lecteurs que tu viens d'intéresser si puissamment, juste au moment de les laisser en plan? *La suite à demain!* Cela t'est bien facile à dire, à toi qui sais ce que devient cette jeune fille que son père vient de surprendre dans une situation des plus critiques; mais nous qui ne savons rien de rien, comment veux-tu que nous attendions à demain? Nous allons rêver de cette jeune fille, nous livrer aux conjectures les plus extravagantes, continuer ton roman, nous dont ce n'est pas le métier, et qui ne sommes pas payés pour le faire.

Voilà par quelles douloureuses péripéties passait le lecteur tant qu'a duré le règne de l'intérêt suspendu.

Le système n'est pas le même aujourd'hui : les auteurs écrivent leurs romans sans toiser leur prose, et l'intérêt, si intérêt il y a, marche droit son chemin et

ne fait pas, au bout de la sixième colonne du feuilleton, une halte obligée. Cette modification a été fatale à M. Elie Berthet : on ne lui tient plus aucun compte de son *intérêt suspendu*, et rien ne le met plus en relief.

Généralement, les récits de M. Berthet sont attachants, mais vulgaires, et le style n'a pas assez de couleur pour faire pardonner la vulgarité.

Les *Catacombes de Paris* valent les productions qui ont fait la réputation de cet écrivain, et pourtant celle-ci n'a produit aucune sensation.

21 février. — Saint Pépin.

Histoire de M^{me} de Maintenon, par M. LE DUC DE NOAILLES.

Chapeau bas ! Voici venir un grand seigneur qui daigne descendre à la modeste condition d'homme de lettres, et qui a bien voulu faire à l'Académie française l'honneur d'accepter un de ses fauteuils.

Il y a eu des grands seigneurs qui savaient manier la langue française, ne fût-ce que le duc de Saint-Simon, quoiqu'il l'ait mise à de rudes épreuves, et M. de Buffon, qui attachait ses manchettes de dentelle avant de lui accorder audience ; cependant, il faut bien reconnaître que la littérature est essentiellement rotu-

rière, et qu'elle ne doit pas son illustration aux gentilshommes.

La France n'éprouvait pas précisément le besoin d'avoir une *Histoire de Madame de Maintenon* : cette reine de la main gauche est assez connue ; mais sur quel sujet un grand seigneur comme M. le duc de Noailles pouvait-il s'exercer ? Il est, je crois, de la famille de cette illustre intrigante, et il a cru remplir un devoir filial en faisant des volumes avec tout ce qui a été écrit à son avantage.

On s'est aperçu que M. le duc avait emprunté sans cérémonie à l'*Histoire de la maison de Saint-Cyr*, par M. Théophile Lavallée, des pages entières sans y changer une virgule, et sans indiquer qu'il copiait. Ah ! il en a coûté plus cher à M. Edmond About pour avoir traduit de l'italien quelques lettres qui figurent dans son beau livre de *Tolla*. Comme ses confrères l'ont échiné avec amour ! Qu'ils auraient été heureux de le faire passer en *correctionnelle* pour délit d'escroquerie !

La critique a montré des égards pour M. le duc de Noailles, et elle a bien fait : à quoi aurait-il servi de malmener ce grand seigneur ? L'*Histoire de madame de Maintenon*, faite à coups de ciseaux, vaut encore mieux que si elle était du crû du grand seigneur qui l'a signée.

Au contraire, quand un roturier comme M. About se sent injustement attaqué, il redouble ses efforts et dompte la critique.

22 février. — Quinquagésime.

Traduction d'Edgar Poë, par CHARLES BAUDELAIRE.

J'ai lu de M. Charles Baudelaire, sur des feuilles volantes et dans quelques journaux, des vers qui énotaient un poète original, et j'avais espéré qu'il ne tarderait pas à se faire une place distinguée dans le petit nombre de ceux qui méritent d'être cités. Il faut croire que M. Baudelaire a renoncé à la poésie, et qu'il aime mieux cultiver la prose. C'est à lui que nous devons la traduction des *Histoires extraordinaires de Poë*, livre extrêmement remarquable, et qui est aujourd'hui dans les mains de tout le monde.

Ce n'est pas du livre lui-même que je veux parler, mais de la préface qu'y a mise M. Baudelaire. Cette préface est écrite d'une façon qui prouve que M. Baudelaire, quand il le voudra, produira pour son propre compte et se fera lire avec grand intérêt; mais si je loue le talent de l'écrivain, je blâme de toutes mes forces la singulière idée qu'il a eue de réhabiliter l'ivrognerie.

Dieu me pardonne, je crois que le traducteur éprouve une plus grande admiration pour les habitudes de cabaret du malheureux Poë que pour ses œuvres littéraires.

Je ne déteste pas le paradoxe dans l'occasion, et je crois que M. Baudelaire n'y est pas manchot, mais il en est qui inspirent du dégoût, et pour ceux-là je suis impitoyable.

23 février. — Saint Mérault.

Les Coureurs d'aventures, par G. DE LA LANDELLE.

Mille sabords! Triple caronnade! Nous voici en pleine mer! Vent arrière, nous allons filer quinze nœuds à l'heure! Cargue la voile de misaine! Veille au perroquet!... ouvre l'œil au beaupré!

C'est avec des mots comme ceux-là, ou à peu près, que l'on fait dans le roman maritime.

Ah! il a eu son beau temps, le roman maritime, et c'est à un simple officier de santé de la marine qu'il a dû sa vogue. M. de La Landelle a été tout de bon un officier de vaisseau et non pas un médecin de la marine, et il a pensé qu'il lui appartenait de reprendre en sous-œuvre un genre de littérature un peu négligé par le public. Il a donc introduit dans le roman le vrai vocabulaire du matelot et les expressions techniques de l'art nautique. C'est quelque chose.

Eh bien, voyez comme le public est ingrat! On n'a pas tenu compte à M. de La Landelle de son brevet de

perfectionnement, et le roman maritime, emporté par son propre poids, est allé se reposer au fond du gouffre. M. de La Landelle songe à inventer un appareil de sauvetage pour remettre à flot le roman maritime. En attendant, il s'adonne au roman terrestre, et il a souvent maille à partir avec les journaux et les éditeurs qui se plaignent de sa trop grande fécondité.

24 février. — Saint Mathias.

Brin d'amour, par HENRI DE KOCK.

Dès le moment où le fils de Paul de Kock entrerait dans la confrérie des gens de lettres, il devait nécessairement suivre la même voie que son père, et débiter des romans grivois sous prétexte de romans de mœurs.

Quel bonheur pour ce jeune garçon de n'être pas venu au monde avec du génie! Voyez-vous le nom du fils de Paul de Kock signant un traité de mathématiques transcendantes, ou une œuvre sérieuse quelconque?

Rien que son nom aurait fait éclater de rire, et le préjugé n'aurait pas permis de considérer autrement que comme des farces les élucubrations de M. Henri de Kock. Les philosophes ont beau dire que le mérite et le démerite sont tout personnels... bien longtemps encore l'opinion universelle rendra les fils responsables...

N'est-ce pas ce qui explique l'hérédité de la noblesse ?

Après avoir débuté dans le roman, manière Paul de Kock, M. Henri de Kock a fait du théâtre, toujours comme son père. Si le papa arrive à la postérité, le fils lui marchera sur les talons.

25 février. — Saint Césaire.

Histoires corses, par GERMOND DE LAVIGNE.

Dans ses œuvres encore peu nombreuses, M. Germond de Lavigne ne s'est pas ruiné en frais d'imagination. Il a traduit quelques ouvrages espagnols et publié des impressions de voyage. Il s'est montré peintre assez habile dans ses descriptions de quelques parties des Pyrénées.

Les *Histoires corses* qui ont paru dans la *Presse* sont présentées sous forme de conversation entre l'auteur et un colonel de gendarmerie qui a été longtemps à la tête de la légion de Corse, et qui possède tout un arsenal de poignards, de pistolets et de carabines ayant appartenu aux plus célèbres bandits de cette terre des vengeances de famille. Les hauts faits de ces brigands ne manquent pas d'une certaine grandeur, et c'est vraiment une chose regrettable de penser que l'intervention des gendarmes rend de jour en jour plus impossibles les exploits de ces héros de la montagne et du **Maquis**.

M. Germond de Lavigne n'invente rien, mais il écrit bien et consciencieusement.

26 février. — Saint Nestor.

Les Philosophes français au XIX^e siècle, par H. TAINÉ.

Je voudrais connaître, pour le vouer à l'admiration de l'histoire, le nom de l'homme qui a donné le premier coup de pioche dans l'édifice bariolé, construit par l'éclectisme. M. Taine n'est pas le premier en date, mais il a si vigoureusement mis la main à l'œuvre de destruction, si bien remué le sol, que l'on ne saura plus bientôt où retrouver les matériaux épars de la philosophie éclectique.

Les idées fécondes du dix-huitième siècle, arrêtées dans leur expansion par le barrage de l'école doctrinaire, étaient obligées de se replier sur elles-mêmes; M. Taine, en publiant son travail, a déblayé le terrain, et les idées de progrès et de liberté retrouvent leur pente naturelle. A ce titre, le vaillant écrivain a droit à toutes mes sympathies, et ce qui ajoute encore à mon estime pour lui, c'est qu'il apporte au service d'une cause excellente des qualités littéraires de premier ordre.

Mon grand père vous a connu dans le temps, M. Taine; vous vous appeliez alors Diderot.

27 février. — Saint Romain.

Les Amours de Chiffonnette, par LOUIS ENAULT.

On pourrait aussi bien placer l'intitulé d'un voyage, d'un article critique ou d'une fantaisie, que celui d'une nouvelle, en tête du paragraphe consacré à M. Louis Enault. Cet écrivain est doué, en effet, d'une flexibilité qui lui permet de traiter n'importe quel sujet avec distinction. Il porte avec une aisance parfaite un bagage d'instruction solide ; et quoique ses jugements soient peu médités, il est rare, néanmoins, qu'ils fassent fausse route.

Les hommes qui ont beaucoup d'esprit de saillie réussissent rarement dans le roman, surtout quand le sentiment doit y tenir une grande place, parce qu'ils sacrifieront toujours le sentiment à une observation piquante, à un tour de phrase original. M. Enault, quand il aborde ce genre de littérature, se contente d'écrire de courtes nouvelles, et n'étant point obligé de donner de grands développements à la passion, il traite ses sujets dans un genre sans façon qui lui convient à merveille.

M. Louis Enault appartient essentiellement à la cavalerie légère de la littérature : il n'est pas ancien de ser-

vice, et pourtant il a déjà conquis des grades qui le feront arriver promptement au sommet de la hiérarchie.

28 février. — Saint Arille.

La Propriété, par THIERS.

Comme historien de la Révolution, du Consulat et de l'Empire, M. Thiers, ancien journaliste, ancien ministre, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, est en possession d'un tel crédit, d'une telle célébrité, que je serais peut-être assez mal venu si j'essayais de démontrer que, malgré sa valeur réelle, il est bien loin d'être complet, et que nombre d'historiens de nos jours lui sont bien supérieurs, quoiqu'ils n'aient pas la même vogue.

Je laisserai donc l'historien au milieu de son triomphe pour dire un mot de l'économiste.

Au moment où l'on cherchait à effrayer la France en lui montrant le communisme prêt à la dévorer, M. Thiers publia, pour la défense du pays, son livre de la *Propriété*, que le cénacle de la rue de Poitiers fit circuler par milliers d'exemplaires, à l'effet de préserver les citoyens de la contagion socialiste.

Faut-il le dire, jamais pareille pauvreté ne sortit de

la tête et de la plume d'un soi-disant homme d'État. M. Thiers fit voir clairement qu'il n'avait pas la moindre notion d'économie politique, qu'il n'entendait rien à la question de propriété, et qu'il compromettait sa cause en voulant la servir. Son petit livre lui fit le plus grand tort, même aux yeux de ceux qui l'avaient fort admiré dans les tournois oratoires où il brillait de tant d'éclat.

Or, nous le demandons, est-il possible qu'un homme que le courant des affaires a toujours détourné de l'étude des questions économiques, ait été en mesure de traiter convenablement l'histoire comprise dans la période de 1789 à 1845? Sans doute, s'il ne s'agit que de l'exposé des faits, M. Thiers a pu puiser aux sources, et le talent de metteur en scène ne lui manque pas; mais les problèmes sociaux posés par la révolution, mais les phénomènes économiques à vérifier, c'est-à-dire la révolution dans son principe, dans son essence : je dis que l'homme qui a écrit ce méchant petit livre de la *Propriété* n'était pas à la hauteur d'une tâche aussi grande.

Ah! si M. Thiers n'avait pas voulu être un homme d'État, peut-être eût-il été un très-grand historien.

1^{er} mars. — Saint Aubin.

Barnave, par JULES JANIN.

M. Jules Janin, qui est aujourd'hui le patriarche de la critique, semble être devenu le point de mire de tous les critiques de bas étage, et je ne sache pas d'homme qu'on ait traité avec tant de rigueur et tant d'injustice. Il a eu la chance rare de se créer, par son talent, un bon poste au journal des *Débats*; il n'en a pas fallu davantage pour lui susciter mille tracasseries de la part des gens de lettres avortés. Ne devrait-on pas, au contraire, lui savoir un gré infini de n'avoir pas déserté sa profession pour se faire donner quelque bonne sinécure officielle? On lui a reproché d'avoir été républicain dans ses débuts et de s'être, plus tard, séparé des républicains. Eh mon Dieu! c'est là l'histoire de tout le monde. Il n'est pas si aisé qu'on le croit de rester républicain quand on ne l'a été que par l'impulsion des idées généreuses qui agitent la jeunesse. Une fois qu'on est arrivé à l'âge mûr, si l'on n'a pas étudié avec ardeur les questions sociales, on reconnaît que l'on poursuivait une utopie et l'on s'empresse de répudier ces théories qui ne peuvent que paraître décevantes. M. Jules Janin est un littérateur, rien qu'un

littérateur; pourquoi donc voulez-vous le transformer en homme politique ?

Vous me direz qu'il a une manière bizarre de faire la critique théâtrale, et qu'il lui est arrivé de distribuer tour à tour le blâme et l'éloge aux mêmes œuvres. C'est possible; mais M. Jules Janin est un homme de fantaisie, et la fantaisie est un kaléidoscope.

Et puis, que m'importent ces feuilles volantes livrées chaque semaine au journal des *Débats* ?

M. Jules Janin a fait des livres autrefois, et je ne puis oublier qu'il est un de ceux qui m'ont initié à la nouvelle littérature. Avec quel plaisir j'ai lu l'*Ane mort*, les *Contes*, *Barnave*, le *Piédestal* : quel style miroitant, chaud, coloré, ne ressemblant pas à un autre style !

Quand il écrivait *Barnave*, Jules Janin ne craignait pas d'y faire ajouter la *Préface* et le chapitre des *Filles de Séjan*, par Félix Pyat, qui était alors son ami, et qui aurait dû rester son ami, nonobstant les différends survenus dans les opinions politiques; car je ne crains pas de le dire, M. Jules Janin aurait été moins embarrassé d'expliquer pourquoi il avait cessé d'être républicain, que M. Pyat les raisons de sa persistance.

Je reviendrai là-dessus quand je parlerai de M. Pyat.

Balzac, qui s'y connaissait, faisait grand cas du talent de M. Jules Janin : voilà de quoi consoler M. Janin de toutes les mauvaises querelles qu'on lui a suscitées et qu'il n'eût certes pas encourues, s'il n'avait pas eu le vrai talent qui fait faire de beaux et bons livres, mais qui fait croître l'envie.

2 mars. — Saint Simplicie.

La Fiammina, par MARIO UCHARD.

La Fiammina est un très-grand succès pour MM. les agents de change, à l'honorable corporation desquels appartient, dit-on, M. Uchard, mais ce n'est pas un succès littéraire, et cette pièce ne prouve absolument rien pour ou contre l'avenir de l'auteur, en tant qu'écrivain dramatique.

Je m'explique : M. Uchard a tiré de ses propres entrailles un sujet qui n'est pas aussi neuf qu'on se l'imagine, mais qui sera éternellement vrai, pathétique, et qu'il a traité avec une habileté incontestable, par la raison qu'il a su rester sobre et naturel. C'est donc précisément parce qu'il n'était pas auteur de profession que M. Uchard a produit un chef-d'œuvre. Mais on n'a pas deux fois dans sa vie de ces bonnes fortunes. S'il écrit d'autres ouvrages, l'auteur de la *Fiammina* fera appel à son imagination, à ses réminiscences, et, à moins d'être un homme de génie, il ne sera pas aussi bien servi qu'il l'a été par son cœur.

J'ai analysé avec une attention extrême ce drame remarquable de la *Fiammina* : j'ai reconnu qu'il est irréprochable, là où se développe l'idée-mère de la pièce; mais quand il s'agit de remplissage, de ficelles, ce ne

sont plus que des incidents que l'on retrouve partout. Le personnage de Sylvain, par exemple, qui est d'un bon comique, est un rôle emprunté à la pièce des *Jeunes gens*, de M. Laya.

Quant au style, il est convenable, mais il n'a rien de saillant : seulement, on s'émerveille qu'un agent de change ait montré, même sous ce rapport, des qualités qui manquent à trop de littérateurs de profession, à savoir, le naturel, l'absence d'afféterie, la grâce quelquefois, et toujours le ton des convenances.

La *Fiammina* fait donc le plus grand honneur à M. Mario Uchard : à son début, le cœur lui a tenu lieu de génie, et il ne m'est pas absolument démontré que le génie lui manque.

5 mars. — Sainte Cunégonde.

Charlotte Corday, par M^{me} LOUISE COLLET.

Madame Louise Collet, née Revoil, (n'est-ce pas ainsi qu'elle s'intitule?) a été maintes fois couronnée par l'Académie française, à la barbe de ses concurrents, qui lui disputaient le prix de poésie. Donc madame Collet avait fait preuve de plus de mérite que nombre de poètes du sexe masculin. Ceci est constaté par un aréopage devant lequel je n'ai qu'à m'incliner.

Donc l'Académie condamne mes fâcheuses doctrines à l'endroit des femmes auteurs..., donc je devrais faire amende honorable..., donc..., je persiste, tout en reconnaissant à madame Collet une grande valeur poétique.

Oh! je suis têtù!

4 mars. — Saint Casimir.

L'Abbé galant, par CLAIRVILLE.

Encore un auteur à succès qui a fait bien des jaloux. On a reproché à M. Clairville de ne savoir pas l'orthographe et d'écrire le français à l'avenant. M. Clairville en sait tout autant, sur ce point, que les trois quarts de ses confrères, et il a plus d'esprit et d'entrain qu'eux. Il n'a pas la prétention d'être un littérateur, et ne se fait pas illusion sur la durée de ses œuvres. Il amuse ses contemporains et s'enrichit honnêtement à ce métier-là, voilà tout.

De très-médiocre acteur qu'il était à *Bobino*, M. Clairville est devenu l'un des plus féconds et des plus spirituels chansonniers de l'époque; ses vaudevilles ont attiré la foule et l'attireront encore : c'est quelque chose. Il y a tant d'auteurs sans littérature qui ont exposé leurs œuvres à la rampe du *Théâtre-Français*, qu'il est ridicule d'exiger plus d'un vaudevilliste qui ne vise qu'à amuser, et qui y réussit presque toujours.

5 mars. — Saint Adrien.

Le Médecin de son honneur, par HIPPOLYTE LUCAS.

Si la bienveillance pouvait tenir lieu de qualités littéraires, M. Hippolyte Lucas devrait être placé parmi les littérateurs de premier ordre. Il s'est exercé en divers genres, et c'est comme auteur dramatique qu'il me semble surtout estimable. Les essais tentés par lui pour transporter sur notre théâtre quelques ouvrages de la scène espagnole n'ont pas été accueillis sans faveur, et le *Médecin de son honneur* a tenu longtemps et honorablement l'affiche de l'Odéon.

M. Hippolyte Lucas fabrique des vers ou de la prose à la volonté du consommateur, et passe de la critique théâtrale à la critique bibliographique avec une aisance parfaite. Il a souvent d'excellents aperçus, mais il les indique timidement et ne les développe jamais, de peur de blesser des susceptibilités. Quand on est aussi bienveillant de parti pris, il ne faut pas se faire critique. Avec ce système-là on passe pour *bon enfant*, mais on n'exerce aucune influence.

M. Hippolyte Lucas aurait pu avoir un certain talent ; il s'est donné beaucoup de mal pour ne pas le laisser voir, et il y a réussi.

6 mars. — Sainte Colette.

L'Éducation maternelle, par M^{me} DESBORDES-VALMORE.

Cet ouvrage est un excellent manuel que les mères ne sauraient trop consulter, et qui jouit d'une estime parfaitement justifiée.

Madame Desbordes-Valmore, poète distingué, sait faire vibrer les cordes les plus sensibles dans le cœur des mères et dans celui des enfants.

7 mars. — Sainte Perpétue.

Blanche de Bourgogne, par M^{me} DUPIN.

On m'assure que si madame Dupin voulait courir le feuilleton comme plusieurs de ces dames, elle y serait goûtée à juste titre. C'est une femme qui entend rester femme ; elle se contente de faire paraître dans quelques recueils des articles qui lui sont demandés, et son éditeur reconnaît que les deux volumes qui ont paru sous le titre de *Blanche de Bourgogne* sont parfaitement accueillis par les cabinets de lecture.

8 mars. — Saint Ponce.

La Folle de la Grand'Lande, par OCTAVE FERRÉ.

Si M. Octave Ferré est jeune, comme je le crois, il écrira des romans qui ne manqueront pas d'intérêt et de mouvement. Aujourd'hui, je le trouve boursoufflé et mélodramatique.

Où donc M. Octave Ferré a-t-il appris l'histoire de la Révolution française? Je serais curieux qu'il me montrât, parmi les membres de la Convention, un scélérat de la trempe de son Bernard, dit Brutus.

9 mars. — Reminiscere.

Chronique du Palais, par FRÉDÉRIC THOMAS.

Je me reproche quelquefois d'être un peu sévère à l'égard des romanciers, quand je vois avec quelle indulgence on accepte généralement les faiseurs de chroniques parisiennes.

Ce que j'ai écrit à propos de M. Amédée Achard, je pourrais le redire à plus forte raison de M. Frédéric

Thomas. M. Frédéric Thomas est auteur de plusieurs romans dans lesquels on remarque de la verve, de l'entrain et beaucoup de qualités qui manquent complètement à M. Achard; il a même publié plusieurs livres en collaboration avec M. Michel Masson, un romancier à chevrons, un vieux de la vieille, et malgré tout cela, M. Frédéric Thomas n'est pas parvenu à égaler en notoriété M. Emmanuel Gonzalès ou M. de La Landelle.

Voyant cela, il s'est fait chroniqueur. La chronique devient décidément le *refugium peccatorum* des romanciers malheureux, et je vois qu'ils se trouvent bien de ce changement d'état.

A l'heure qu'il est, les *Chroniques du Palais*, de M. Frédéric Thomas, éclipsent les causeries de M. Amédée Achard, les courriers de M. Roqueplan, et disputent la vogue à la correspondance de M. Villemot.

Il est donc beaucoup plus facile d'arranger une chronique amusante que d'écrire un roman supportable?
— Sans contredit.

10 mars. — Saint Blanchard.

Les Dernières amours, par ÉDOUARD PLOUVIER.

Pourquoi donc a-t-il abandonné sa spécialité de *parolier* à l'usage des compositeurs de romances?

Vraiment, M. Plouvier, vous avez eu grand tort.

Quoi! des mélodrames! une comédie au Théâtre-Français! des romans!

Il est vrai que vous êtes assez soutenu par les journaux dans les diverses tentatives malheureuses que vous faites.

Ce que c'est que l'habitude!... quand je veux lire un roman de M. Plouvier, c'est comme s'il chantait!

11 mars. — Saint Euloge.

Critique bibliographique, par ISIDORE CAHEN.

M. Isidore Cahen, nommé professeur de philosophie au lycée de Napoléon-Vendée en sortant de l'École normale, a été vu de mauvais œil par Monseigneur l'évêque, qui ne comprenait pas que l'Université confiât l'enseignement philosophique à un israélite.

Force n'étant pas restée à la loi, qui promet une égale protection à tous les citoyens français, sans s'inquiéter de la religion qu'ils professent, M. Isidore Cahen a refusé de professer ailleurs.

Si c'est une perte pour l'Université, c'est, assurément un grand avantage pour les abonnés de la *Presse* qui lisent les articles bibliographiques de M. Cahen. M. Cahen joint à une érudition profonde un jugement droit et

d'une grande portée, et par-dessus tout, une indépendance d'opinion qui devient de plus en plus rare.

12 mars. — Saint Pol, évêque.

Le Faux monnayeur, par DINOCOURT.

Il n'y avait qu'un homme, chez nous, qui pût contrebalancer la gloire d'Anne Radcliffe dans le roman lugubre et fantasmagorique ; c'était M. Dinocourt, et il n'a rien épargné pour atteindre ce but. Vous avez le frisson rien qu'à lire les titres de ses livres :

Le Chasseur noir,
Le Duelliste,
Les Camisards,
L'Homme des ruines,
Hugues d'Enfer,
Le Faux monnayeur.

Il y a quelque vingt-cinq ans, les lecteurs en France, je parle de la masse, étaient divisés en deux camps ; ceux qui voulaient rire, et ceux qui voulaient avoir le cauchemar.

Les premiers se livraient au Paul de Kock, les seconds appartenaient, corps et âme, à M. Dinocourt.

15 mars. — Saint François.

Les Péchés mignons, par DE GONDRECOURT.

M. de Gondrecourt, lieutenant-colonel de cavalerie, a été créé et mis au monde, en tant que romancier, par l'éditeur Cadot, qui lui a pris, en bloc, soixante ou quatre-vingts volumes faits ou à faire, et qui a eu la chance de faire débiter son homme dans la *Presse*, par les *Péchés mignons*.

M. de Gondrecourt met trop de hâte à écrire ses livres : il les commence bien, généralement, et les finit mal. Il n'a pas un genre qui lui soit propre, et, sans qu'il s'en doute, peut-être, il est toujours l'imitateur d'un écrivain plus fort que lui.

Les grands journaux s'accommodent de la prose de M. de Gondrecourt, et les trois ou quatre cents cabinets de lecture qui existent en France sont assez friands de ses in-octavo.

En résumé : cavalerie légère, littérature *idem*.

14 mars. — Saint Lubin, évêque.

Le Comte de Horn, par MARIE AYCARD.

M. Marie Aycard au masculin, s'il vous plaît. L'observation n'est pas inutile, puisque nombre de lecteurs prennent M. Aycard pour une femme, non-seulement à cause de son prénom, mais encore à cause de certaine délicatesse féminine qui prête beaucoup de charme aux publications de cet auteur.

Il excelle dans la nouvelle et ne s'acquitte pas mal des ouvrages de longue haleine. *Le Comte de Horn* est un beau livre, bien mouvementé, bien coordonné, et qui décrit, avec talent, les mœurs étranges de la régence, durant la fièvre *spéculatrice* qui agitait la France, possédée par le système de Law.

15 mars. — Saint Zacharie.

La Robe et l'Épée, par ALEXANDRE DE LAVERGNE.

C'est une chose singulière comme tous ces anciens fournisseurs du roman-feuilleton, surtout ceux qui ont

fait la fortune du *Siècle*, se sont évanouis sans presque laisser de traces. On ne se souvient pas plus d'eux que s'ils n'eussent pas charmé les instants des boutiquiers de France et de Belgique.

Cet oubli n'est pas sans injustice : M. Alexandre de Lavergne, par exemple, a publié la *Robe et l'Épée*, roman plein d'intérêt, idée originale et bien rendue, de quoi fournir cinq actes d'une comédie charmante, et on ne lui en tient pas compte.

Après cela, M. de Lavergne semble avoir renoncé aux lettres, et la tentative malheureuse qu'il a faite au Théâtre-Français, doit bien lui faire regretter le temps où le *Siècle* le considérait comme un des plus fermes soutiens de son feuilleton.

16 mars. — Saint Cyriaque.

La Danse macabre, par PAUL LACROIX. (Bibliophile Jacob.)

Qu'est devenu le temps où l'éditeur Renduel illustre chacune de ses publications d'une vignette de Tony Johannot? C'était l'éditeur aristocratique, ce Renduel, et j'aurais bien donné, alors, deux ou trois doigts de ma main gauche pour qu'il prît sous son auguste patronage les détestables manuscrits que j'écrivais. Je me fusse trouvé ainsi dans la société de Victor Hugo, de

Charles Nodier, du bibliophile Jacob. Les romans moyen âge du bibliophile Jacob étaient fort goûtés, je les dévorais, pour mon propre compte, et depuis, quand j'ai voulu les relire, j'ai été tout étonné de n'y plus trouver le moindre plaisir.

Je pourrais bien dire pour quels motifs les livres de *ce membre de toutes les académies* n'ont pas survécu à la vogue qu'ils ont eue autrefois, mais il faudrait entrer dans des développements que ne comporte pas le cadre que j'ai choisi. Toutefois, je souhaite aux jeunes talents qui font en ce moment leur apparition dans les lettres, d'apporter autant de conscience, autant de zèle pour la littérature, qu'en montraient les écrivains d'une génération antérieure, et particulièrement M. Paul Lacroix, auquel il n'a manqué que ce que la volonté ne donne pas pour être un auteur de premier ordre.

17 mars. — Oculi.

Le Flagrant délit, par JULES LACROIX.

M. Jules Lacroix est le frère du bibliophile Jacob, et ce qui témoigne en faveur de l'un et de l'autre, c'est qu'ils sont unis de l'amitié la plus étroite, la plus dévouée. Certes, M. Paul Lacroix jouit mieux des succès littéraires de son cadet que des siens propres, et je l'ai

entendu vanter la traduction de la *Pharsale*, de Lucain, et le drame de *Valéria*, avec une ardeur digne de meilleures causes.

M. Jules Lacroix a publié un très-grand nombre de romans, mais les sujets qu'il aborde sont si audacieux, qu'on y regarde à deux fois avant d'en entreprendre la lecture, pour peu qu'on soit pudibond.

Voilà les titres qu'il affectionne : une *Grossesse*, le *Flagrant délit*, le *Bâtard*, l'*Honneur d'une femme*, l'*At-côte*, (les *Folles nuits*), *Liaisons dangereuses*.

M. Jules Lacroix est un moraliste à haute dose, à la manière des anciens Spartiates, qui montraient des femmes nues pour exciter l'ardeur guerrière de leurs soldats, et des esclaves ivres pour dégoûter de l'ivresse.

18 mars. — Saint Alexandre.

Contradictions économiques, par P. J. PROUDHON.

Mon admiration pour M. Proudhon, une admiration passionnée, je ne crains pas de le dire, est née à l'époque où un *tolle* général s'élevait contre lui, quand il était caricaturé, basoué, chansonné, décrié, honni, vilipendé. Cet homme nouveau, le seul que la révolution de 1848 ait mis en relief, ne pouvant avoir exercé d'influence que par ses écrits, je voulus les connaître, afin

de savoir par moi-même ce qu'ils renfermaient de dangereux.

Chose bizarre ! je trouvai précisément dans ses livres le contraire de ce que tant d'autres croyaient y voir. D'abord, il me sembla que M. Proudhon était un écrivain d'un ordre tout à fait supérieur, et, en faisant l'étude comparée de son style, j'en arrivai à le considérer comme le premier prosateur de notre temps. C'était déjà quelque chose.

Bientôt, quand j'eus compris la dialectique de M. Proudhon et son système d'argumentation pour arriver à la preuve de la vérité, je vis clairement que, sous une forme révolutionnaire, M. Proudhon est un conservateur d'une haute intelligence, et que, plus consciencieux que ses prédécesseurs et ses confrères les économistes, il se borne à déduire rigoureusement les conséquences des principes approuvés par la conscience universelle.

Que d'imbéciles lui ont reproché : *La Propriété c'est le Vol, Dieu c'est le Mal*, sans connaître autre chose de ce grand homme que ces citations qui, par elles-mêmes, ne veulent rien dire du tout, et qui, dans les ouvrages d'où elles sont extraites, et au milieu des démonstrations pour lesquelles elles sont employées, ont une signification tout autre que celle qu'on leur attribue !

L'opinion s'est bien modifiée à l'égard de M. Proudhon, dont la probité rigide et les sentiments élevés sont reconnus par tout le monde.

Pour moi, je m'enorgueillis de l'avoir jugé, depuis longtemps, comme le jugera la postérité à laquelle il appartient par ses qualités d'écrivain des plus éminents que la France ait jamais produits, et par les progrès immenses qu'il a fait faire à la science économique, laquelle comprend toutes les autres.

19 mars. — Saint Joseph.

Le Capitaine Zamore, par CONSTANT GUÉROULT.

M. Constant Guérout n'a pas encore été admis à l'honneur de signer de son seul nom divers ouvrages dont il est vraisemblablement le seul auteur. Ainsi, le *Capitaine Zamore* a paru avec l'endos de M. le marquis de Foudras. On rend les libraires responsables de ces supercheries, mais en bonne conscience, le public, qui s'attache aux noms plutôt qu'au mérite des auteurs, n'est-il pas complice de ces petits méfaits.

M. Constant Guérout ne sera jamais un romancier du premier, ni même du second ordre, mais il conduit bien une action, et, s'il ne remue pas les idées, il touche le cœur. Il peut à présent voler de ses propres ailes ou marcher sans lisières. Avis à son éditeur.

20 mars. — Saint Joachim.

Une Fête de Néron, par BELMONTET.

Des deux auteurs qui ont fait représenter le drame intitulé *une Fête de Néron*, l'un était un poète déjà fort connu, membre de l'Académie française; l'autre avait un nom plus modeste et n'était membre d'aucune académie. Il n'en résulte pas, pour moi, que M. Belmontet n'ait pas apporté autant et plus que M. Soumet dans sa collaboration à ce drame, qui a obtenu un légitime succès.

M. Belmontet était impérialiste au moment où personne, en France, ne songeait à l'être : sa muse a toujours été coiffée du petit chapeau, et on ne l'a guère vue habillée autrement qu'avec la redingote grise : depuis le second empire, M. Belmontet est resté ce qu'il a toujours été, ce qui n'est pas un mince mérite, et il n'a pas exploité, dans son intérêt personnel, une religion politique qu'il n'eût tenu qu'à lui de rendre très-productive.

Mais, si je félicite M. Belmontet, comme homme, de la constance de ses opinions, j'avoue que, comme poète, je le plains sincèrement d'être resté impérialiste.

L'empire, c'était le temps des grandes batailles, mais non des grands poètes.

Jamais les vers de M. Belmontet ne sont mieux réussis que dans les rares circonstances où il ne s'inspire pas de la prosodie froide et guindée des bardes de l'ère impériale.

21 mars. — Saint Benoît.

Critique théâtrale, par B. JOUVIN

Je n'ai jamais compris pourquoi l'un de ces grands journaux qui comptent les abonnés par vingt-cinq et trente mille, n'a pas confié la critique théâtrale à M. Jouvin. Il avait cependant fait, autrefois, ses preuves dans le *Globe*, et dès cette époque déjà, il était aisé de voir qu'il apportait, dans l'appréciation des œuvres musicales, une sûreté de jugement qu'il est rare de rencontrer chez les critiques.

Au *Figaro*, dont il est le *gendre*, M. Jouvin a pris dans ses attributions l'examen des pièces de théâtre, prose, vers et musique, et c'est là, sans contredit, la partie la mieux traitée. M. Jouvin n'est pas d'un naturel complimenteur, il est même acerbe dans l'occasion, mais sa critique est à la fois impartiale, intelligente et raisonnée. Il n'oublie jamais de mettre les points sur les *i* et de dire le pourquoi de son blâme ou de ses éloges.

Avec cela, M. Jouvin mánie la langue avec une suprême habileté.

Figaro, mon ami, vous êtes heureux d'avoir M. Jouvin pour principal rédacteur.

• —————
22 mars. — Saint Victorien.

La Bague antique, par S. HENRY BERTHOUD.

—
M. Henry Berthoud peut se vanter de m'avoir ennuyé longtemps avec les petites histoires anecdotiques dont il a fourni la *Presse* pendant tant d'années. Vous me direz à cela que je n'avais qu'à m'abstenir de les lire... Ah! le traître savait bien ce qu'il faisait, et il attirait tous les lecteurs dans le traquenard en montrant un nom célèbre, à l'entour duquel il devidait sa prose filandreuse et incolore. Vous vouliez absolument connaître l'anecdote relative à cette célébrité, et vous vous trouviez *pincé au demi-cercle*, comme on dit en langage de vaudevilliste.

Du reste, il faut rendre justice à M. Berthoud; il n'est pas moins ennuyeux dans ses romans que dans ses histoires anecdotiques.

Il a cependant un certain savoir-faire..... il sait ennuyer magistralement ses lecteurs.

23 mars. — Saint Épaphrodit.

Les Trois Mousquetaires, par ALEXANDRE DUMAS.

Je ne crois pas que la nature ait doué jamais un homme de facultés plus brillantes et plus éminentes que M. Alexandre Dumas. Au théâtre, il est monté, sans effort, au premier rang, et y a obtenu de ces succès retentissants à rendre fou d'orgueil; par ses romans, il a forcé à s'abonner au journal ou au cabinet de lecture les gens qui avaient juré de ne jamais jeter les yeux sur cette sorte de production; dans la causerie du journal, il a dépensé de la gaieté, de l'esprit, de l'humeur de quoi défrayer tous ses contemporains.

Si M. Alexandre Dumas n'eût pas été traité en enfant gâté, il aurait tenu plus à la gloire qu'au succès et il eût mûri davantage ses œuvres. Il n'est pas le premier écrivain de son temps, mais il est le plus fécond écrivain de tous les temps, même en laissant la part qui revient à ses collaborateurs.

On a reproché à Dumas d'être vain et quelque peu hâbleur : il serait possible qu'il y eût du vrai dans cette accusation, mais il faut convenir que si ces petits défauts sont excusables chez quelqu'un, c'est surtout chez un homme qu'on a tant obsédé de louanges, qu'on ne lui a jamais laissé le temps de faire sur lui-même des retours salutaires.

Quoi qu'il en soit, c'est une si bonne nature que la sienne, et un caractère si charmant, qu'il est adoré par tous ses amis et qu'il conserve tous ceux qu'il attire à lui.

24 mars. — Saint Simon.

La Dame aux Camélias, par ALEXANDRE DUMAS fils.

Ne séparons pas le fils du père dans ces éphémérides.

M. Alexandre Dumas fils est un jeune écrivain qui n'est pas sans valeur assurément, mais duquel on a surfait la renommée.

Je ne lui reproche pas ses prédilections pour les femmes entretenues, elles lui ont fait obtenir au théâtre de si beaux succès d'argent, qu'il y aurait ingratitude de sa part à ne pas leur rendre hommage ; mais enfin, avouez que ni la *Dame aux Camélias*, ni *Diane de Lys*, ni le *Demi-monde*, ne sont des œuvres littéraires dignes du bruit qu'on a fait autour d'elles.

Quant aux romans du même auteur, ils ne sont pas toujours amusants, malgré les traits d'esprit qu'on y rencontre. J'aime mieux, infiniment mieux, M. Henry Murger.

Je ne parle pas de la *Question d'argent* : il ne s'agit

plus là de la femme entretenue, et M. Dumas fils a décliné.

Faut-il le dire ? Je donne raison au feuilleton mémorable de M. Mirès contre la pièce de M. Dumas fils. Cela ne veut pas dire pourtant qu'il n'y ait pas à faire une bonne comédie contre nos financiers modernes, mais ce n'est pas M. Dumas fils qui l'a faite ni qui la fera.

J'aurais plus de confiance dans son père, s'il prenait la peine d'étudier la question d'argent.

25 mars. — Saint Irénée.

L'École des familles, par ADOLPHE DUMAS.

Je ne lâche pas les Dumas puisque je les tiens. Ils forment dans les lettres une trinité, mais non pas une dynastie. M. Adolphe Dumas n'est pas de la famille des Alexandre Dumas père et fils, bien qu'il suive avec un certain succès la même carrière qu'eux.

M. Adolphe Dumas cultive le drame et la comédie dramatique : il paraît avoir le sentiment de la dignité littéraire et produit avec beaucoup de soin. Il ne s'élèvera jamais très-haut, mais il ne rampera jamais non plus terre à terre.

Auteur estimable, sinon admirable.

26 mars. — Saint Ludger.

La Religion naturelle, par JULES SIMON.

Professeur éloquent, M. Jules Simon est en outre un écrivain des plus distingués, et l'apparition de chacun de ses livres est presque un événement.

Si M. Jules Simon ne s'était pas posé en libre penseur, en philosophe progressif, je ne voudrais rien reprendre à ses doctrines, mais je ne puis admettre que l'homme qui a écrit *La Religion naturelle* soit tolérant, et je lui dénie absolument le sens du progrès social.

Selon moi, la religion est affaire de conscience et de foi : elle ne s'enseigne ni ne se discute. Elle a ses ministres pour la propager ; c'est à eux seuls qu'il appartient d'en entretenir les auditeurs qui vont à eux librement, spontanément.

Le devoir d'un philosophe est tout autre. Il ne doit s'adresser qu'à la raison et ne s'appuyer que sur la certitude. Si les philosophes progressistes s'avisent de prêcher cette thèse, à savoir que les souffrances endurées ici-bas seront comptées dans une autre vie, s'ils conseillent la résignation et l'immolation comme des vertus sociales, ils ne laisseront plus de place dans le cœur de l'homme pour ce besoin de jouissance qui seul communique à la volonté l'énergie nécessaire pour accomplir des miracles dans l'industrie, dans les arts,

dans les sciences, et l'on ne rencontrera plus personne pour revendiquer les droits imprescriptibles de la justice au point de vue de l'humanité.

27 mars. — Saint Rupert.

Les Stalactiques, par TH. DE BANVILLE.

Voilà un poète charmant, un esprit délicat auquel on pardonne volontiers des excentricités, parce qu'elles sont dans sa nature, et que cette nature est susceptible de se plier sans efforts aux genres les plus opposés.

M. de Banville est trop exquis, même dans ses exagérations et dans ses charges, pour devenir populaire : il faut qu'il se contente d'attirer à lui les intelligences d'élite.

A présent, j'éprouve le besoin de faire une querelle d'Allemand à ce poète qui a été maladroit une fois en sa vie.

M. de Banville a écrit pendant quelque temps dans le *Figaro*, et il a dépensé son talent et son esprit à pousser des pointes contre M. Edmond About qui n'est pas poète, c'est vrai, mais qui comprend admirablement la prose et qui, en fait d'esprit, en peut revendre au premier venu.

Je reproche à M. de Banville de n'avoir pas compris

tout de suite qu'il devait de la sympathie à l'auteur de *Tolla*, et n'avait rien à gagner à s'escrimer contre un homme d'un mérite aussi incontestable.

M. Edmond About a voulu que les rieurs se tournassent de son côté et il y a réussi. Il s'est implanté bel et bien au *Figaro*, et s'étant armé à son tour du fouet et du sarcasme, il a fait en ce genre des prouesses dont se souviendront les infortunés sur l'échine desquels il a promené ses lanières.

Puis, cette petite vengeance satisfaite, il a dit bonsoir au *Figaro* d'où il avait expulsé M. de Banville.

Je fais des vœux pour que ces deux esprits si distingués se rapprochent. Eh! Messieurs, déclarez la guerre aux imbéciles, mais ne faites jamais obstacle aux talents qui veulent se produire.

28 mars. — Saint Gontran.

Priez pour elle, par ALPHONSE BROT.

M. Alphonse Brot n'a jamais eu sans doute de camaraderie avec les journalistes. Je ne vois pas d'autre manière d'expliquer comment, après avoir publié un très-grand nombre de romans, cet auteur n'a jamais eu une réputation proportionnée à l'intérêt qu'il a su répandre dans ses livres. Je ne dirai pas qu'il y a ap-

porté un grand mérite de style et d'invention, avec ces qualités-là on arrive à la renommée sans avoir besoin de chercher les réclames; mais combien d'écrivains sont plus connus que M. Alphonse Brot qui ne l'ont jamais valu!

M. Alphonse Brot transforme assez volontiers ses romans en pièces de théâtre, et il en tire un parti passable. Ce doit être un homme modeste et d'un caractère honorable.

29 mars. — Saint Frisque.

Les Lettres et l'homme de lettres au dix-neuvième siècle, par
JACQUES DEMOGEOT.

La Société des gens de lettres doit cette recrue au concours ouvert par le docteur Véron.

M. Demogeot, professeur de l'Université, a eu le prix pour le travail qu'il a envoyé.

J'aurais mauvaise grâce à ne pas trouver ce travail bien fameux puisqu'il a été couronné par le jury institué à l'occasion de ce concours.

30 mars. — Saint Rieul.

Les Mystères de Rome, par FÉLIX DERIÈGE.

Le feuilleton du *Siècle* a juré longtemps par M. Félix Deriège qui était considéré, dans ces parages, comme un écrivain de première force.

Les abonnés du dit journal, qui ne passent pas pour très-difficiles, n'ont jamais pu partager cette opinion.

L'auteur des *Mystères de Rome* a un talent des plus mystérieux... personne ne l'aperçoit.

31 mars. — Sainte Balbine.

Napoléon en Belgique, par madame CHARLOTTE DE SORR.

Je me méfie un peu des femmes qui écrivent l'histoire du premier Empire, sous prétexte de souvenirs personnels ou de relations avec quelques-uns des personnages importants de cette période.

L'histoire en jupes courtes, en corsage décolleté, faisant les yeux en coulisse aux maréchaux, des provocations aux généraux et recevant des billets doux

des colonels; l'histoire qui hante les boudoirs et les alcôves et monte en croupe à la suite des escadrons, ce n'est pas l'histoire que je recherche.

Je ne dis pas que madame Charlotte de Sorr soit de cette école historique; je n'ai pas lu ses livres: seulement j'ai eu peur... je me suis souvenu des Mémoires de madame Ida Saint-Elme, la *Contemporaine*... et... chat échaudé craint l'eau froide.

1^{er} avril. — Saint Hugues, évêque.

La Comtesse de Platen, par ANGELO DE SORR.



La chose commence de cette façon :

« Il est, dans l'histoire de la famille de Hanovre,
» une page tachée d'un caillot de sang, sur laquelle
» Shakspeare eût maçonné un drame grand et fa-
» rouche. »

Je suis persuadé que M. Angelo de Sorr a voulu faire un compliment à Shakspeare en l'appelant maçon... Est-ce qu'il serait bien flatté, lui, M. Angelo de Sorr, si on l'appelait un goujat?

2 avril. — Saint François de Paule.

Chansons et Poésies, par PIERRE DUPONT.

On ne saurait refuser M. Pierre Dupont les facultés poétiques les plus remarquables, et cependant il manque complètement de ce qui prête à la poésie tant de charme et d'attrait; il manque de sentiment, de *velouté*. Chez lui, l'expression est toujours dure, systématiquement *paysanne*; la phrase est tourmentée, mais il a des images magnifiques et s'identifie merveilleusement avec la nature.

En outre, la muse de Pierre Dupont est une fille robuste qui sait manier l'outil de l'ouvrier, la cognée du bûcheron, le pressoir du vendangeur et ne dédaigne pas l'aiguillon qui conduit les bœufs au labour.

Presque toutes les poésies de Pierre Dupont sont des hymnes au travail.

Un talent très-réel, des intentions excellentes, voilà qui légitime la popularité de ce poète créateur d'un genre qui lui est propre.

3 avril. — Saint Richard.

Les Amours d'un fou, par XAVIER DE MONTÉPIN.

Je parie que M. Xavier de Montépin trouve que Molière a eu cent fois raison de bafouer les *Précieuses ridicules* qui ne pouvaient rien dire simplement, et appelaient un fauteuil *les commodités de la conversation*.

Malheureusement, les comédies n'ont jamais guéri personne, et la littérature de nos jours a ses *Précieuses ridicules* des deux sexes qui n'ont rien à reprocher à leurs aînées.

Pour en citer un exemple, voilà comment M. Xavier de Montépin s'y prend pour dire qu'une servante allume le feu dans la chambre de sa maîtresse :

« Justine entrait sur la pointe des pieds dans l'appartement de sa maîtresse, et, s'agenouillant sur le tapis, auprès de la cheminée, s'occupait silencieusement à disposer l'édifice du feu, auquel une allumette attachait bientôt une flamme vive et pétillante, grâce aux pommes de pin et au menu bois entassés sous les bûches fondamentales. »

Dans la dédicace de son livre, M. Xavier de Montépin nous apprend qu'il est traité par le public en enfant gâté. — J'en fais mon compliment bien sincère au public. Quant à l'auteur, puisqu'il a tant de succès, il peut se passer de mon approbation.

4 avril. — Saint Isidore.

Or et Fer, par FÉLIX PYAT.

Je puis dire de ce livre autant de bien ou autant de mal que je voudrai, sans crainte qu'on me démentisse, puisqu'il n'a jamais paru. Il est pourtant *sous presse* depuis vingt-cinq ans, et a si longtemps figuré dans les annonces de librairie, qu'il a contribué à la célébrité de M. Pyat, pour le moins autant que les drames qu'il a fait représenter sur divers théâtres, et qui ont toujours eu un grand retentissement. M. Pyat n'est pas seulement un écrivain remarquable, un dramaturge puissant : il a des idées, ce dont je le félicite, et l'art, pour lui, doit toujours contenir un enseignement. Cette mission qu'il s'est donnée, il l'a toujours remplie avec ferveur et dignité, et quelquefois à ses risques et périls.

M. Pyat a toujours été républicain : jusqu'en 1848, il l'a été d'instinct; depuis, il l'est devenu par conviction, c'est-à-dire que depuis qu'il s'est trouvé mêlé personnellement au mouvement politique, il a compris la nécessité d'étudier sérieusement des matières sans la connaissance desquelles il est impossible de comprendre la république.

C'est ce qui m'a fait dire, à propos de sa querelle avec M. Jules Janin, que ce dernier avait alors plutôt

raison de désertier l'opinion républicaine que M. Pyat de la conserver.

Il fut un temps, même après la révolution de 1848, où M. Pyat se rendait si peu compte de ce que devait être un état de choses vraiment démocratique, qu'il cherchait querelle à M. Proudhon, ne comprenant pas les doctrines de ce grand homme.

5 avril. — Saint Ambroise.

Mœurs et coutumes des Arabes, par le général DAUMAS.

La main qui tient une épée ne s'entend guère à manier la plume : aussi, les hommes qui se sont rendus célèbres en gagnant les batailles et qui ont écrit leurs mémoires, n'ont jamais rien ajouté à leur réputation par les publications qu'ils ont faites.

M. le général Daumas fait exception à cette règle.

Il a habité longtemps l'Afrique où il a conquis ses grades, et doué des qualités de l'administrateur au même degré que de celles du soldat, il a observé scrupuleusement les mœurs et les coutumes des Arabes, et il a écrit ce qu'il a observé.

Son livre indispensable à toutes les personnes qui sont appelées en Afrique par leurs intérêts, ou qui y vont pour s'instruire, est lu avec plaisir et avec fruit

par tout le monde. C'est écrit sans prétention, clairement, simplement... un bon style que je voudrais voir à beaucoup de gens de lettres qui en prennent trop à leur aise avec la langue française.

6 avril. — Saint Prudent.

Le Chevalier de Saint-Georges, par ROGER DE BEAUVOIR.

M. Roger de Beauvoir aurait eu plus de talent si la critique ne s'était pas montrée toujours pour lui d'une bienveillance exagérée.

Ses livres se sont bien vendus, ses pièces ont obtenu des éloges du feuilleton, mais les lecteurs et les spectateurs se sont aperçus trop souvent qu'ils étaient dupes de la réclame.

Le fait est qu'il y a peu d'invention, peu d'intérêt dans les livres de cet auteur, et que son style cavalier ne rachète pas les défauts de composition.

7 avril. — Saint Clotaire.

L'Aveugle, par D'ENNERY.

Voilà ce qui arrive pour les faiseurs de mélodrames

qui obtiennent aux théâtres du boulevard des succès qui font courir tout Paris.

Le public se presse en foule aux représentations, il sait parfaitement quel est le titre de la pièce, de combien d'actes et de tableaux elle se compose, quels sont les personnages et quels sont les acteurs, mais il ne sait pas quel est le nom de l'auteur.

J'admire cette justice distributive dont les masses sont l'instrument inconscient.

Ah! quand il s'agit de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas, de Pyat, de Paul Meurice, le nom de l'auteur devient le stimulant de la curiosité générale; mais si ce n'est que M. D'Ennery, on ne s'occupe que de la charpente de la pièce, des scènes à effet, du traître, de la victime.

Il serait aussi par trop désolant que M. D'Ennery pût cumuler les bénéfices d'argent et ceux de la célébrité. Que resterait-il donc aux hommes supérieurs?

8 avril. — Saint Gauthier.

Philosophie politique, par NEFFTZER.

Il y a bien des années déjà que M. Nefftzer signe le journal la *Presse*, comme gérant ou rédacteur en chef, mais il y a joué si longtemps un rôle entièrement

passif, qu'il était impossible de le prendre pour autre chose qu'un homme de paille.

Des changements survenus dans le personnel de la rédaction du journal ont fourni à M. Nefftzer, l'occasion de se révéler comme penseur et comme écrivain, et à ce double titre il a conquis tous les suffrages. M. Nefftzer remplace à lui tout seul M. Peyrat et M. Pelletan, tâche assurément fort difficile, mais qui n'est pas au-dessus de ses forces.

Le grand mérite de ce publiciste, c'est de suivre la ligne droite sans jamais dévier, et d'apporter dans ses appréciations une philosophie à laquelle ne nous ont pas habitués les journalistes qui écrivent généralement avec trop de passion systématique pour ne pas dépasser souvent le but qu'ils se proposent.

Pour juger une doctrine politique ou sociale, M. Nefftzer procède d'une façon claire et nette, et le *criterium* de certitude qu'il emploie le dispense de toute divagation sentimentale : « Ce que vous demandez, ce que vous poursuivez est-il en harmonie avec la liberté, avec la justice? je dis la liberté non réglementée arbitrairement, et la justice absolue, votre doctrine est bonne : portez-vous au contraire atteinte aux droits imprescriptibles de l'humanité? Votre système ne prévaudra pas, vous n'êtes qu'une voix criant dans ledésert. »

9 avril. — Sainte Marie Ég.

Stenia, par Madame CAMILLE BODIN.

Les catalogues des cabinets de lecture enregistrent une vingtaine de romans signés du nom de madame Bodin : *Réveries dans les montagnes*. — *Scènes de la vie anglaise*. — *Mélchior*. — *Anaïs*. — *Caliste*. — *Jeanne*. — *Laurence*. — *Marceline*. — *Berthe et Louise*. — *Séverine*. — *Philippe*. — *Elise et Marie*.

Le calendrier y passera tout entier pour peu que madame Bodin continue de choisir ses titres parmi les noms de baptême.

10 avril. — Saint Fulbert.

Les Bottes vernies de Cendrillon, par CHARLES DESLYS.

M. Charles Deslys était assez heureusement doué pour faire de la littérature, mais plutôt que de cultiver ses qualités, il a fait du métier et écrit pour la consommation des romans de mœurs, dans le genre d'Auguste Ricard et de Raban.

11 avril. — Sainte Godeberte.

Le Moine de Chaalis, par Madame CHARLES REYBAUD.

Quel livre ai-je donc là, dans le temps, de madame Charles Reybaud ?

Ma foi ! je ne m'en souviens plus. Cela me dispense d'émettre une opinion sur le talent de cette dame.

Par exemple, je vous dirai, si vous voulez, que je viens de lire les *Tyrans de village* de M. Paul Meurice, déjà nommé.

Courage, monsieur Meurice, vous êtes dans la bonne voie ! Vous savez écrire, penser, émouvoir ; vous êtes un artiste et vous êtes un homme de cœur. Courage !

12 avril. — Saint Jules.

L'Honneur et l'Argent, par F. PONSARD.

M. Ponsard est un poète, quoiqu'on en dise, mais un poète froid, que je regrette de voir se poser en chef d'école. Au point de vue de la forme, il est dans le contre-sens, et non dans le bon sens.

Ces réserves faites, je rends toute justice à M. Ponsard : j'ai oublié l'inexplicable succès de *Lucrèce* en applaudissant *l'Honneur et l'Argent* qui est à la fois une bonne pièce et la protestation d'un cœur honnête contre les turpitudes de son époque. Je conviens que le dialogue de cette comédie pèche par la lourdeur et l'empâtement, et que le sujet est devenu un lieu commun : il n'en reste pas moins acquis qu'elle attache d'un bout à l'autre, qu'elle est remplie de généreuses pensées et écrite d'un style qui, malgré ses défauts, témoigne d'une extrême habileté.

La preuve que *l'Honneur et l'Argent* est un ouvrage remarquable, c'est que les autres auteurs en ont pris les rognures pour composer d'autres pièces qui ont fait grand bruit, et ce qu'il y a de singulier c'est que tel critique qui a rabaissé le mérite de *l'Honneur et l'Argent* et de *la Bourse* s'est extasié d'admiration devant les *Faux bons hommes* et la *Question d'argent*. Et cependant, le plus beau du nez de ces deux ouvrages est fait avec les deux comédies de M. Ponsard.

13 avril, — Saint Marcelin.

Histoire du Mont-Saint-Michel, par FULGENCE GIRARD.

Romans de terre et de mer, poésie, histoire, M. Fulgence Girard prend de toutes mains, et dans ces genres

divers il apporte toujours de la chaleur, suffisamment de littérature, et assez d'habileté dans ses compositions. Son histoire du *Mont-Saint-Michel*, est une lecture des plus attachantes et en même temps un réquisitoire véhément contre l'emprisonnement politique. On y apprend à exécrer l'arbitraire et à maudire le despotisme.

14 avril. — Saint Tiburce.

La Franc-maçonnerie des Femmes, par CHARLES MONSELET.

En publiant la *Franc-maçonnerie des Femmes*, M. Charles Monselet a donné la mesure de sa force dans le roman d'intrigues. Les premiers volumes de cet ouvrage offrent un intérêt saisissant, malgré l'in vraisemblance des événements, et on les lit avec d'autant plus de plaisir qu'ils sont écrits avec beaucoup de facilité et d'élégance. Si M. Charles Monselet n'a pas d'autre prétention que de tenir la curiosité du lecteur en éveil, il pourra faire concurrence à quelques-uns des romanciers qui accaparent le feuilleton, mais il sera vite oublié comme eux.

Nous arrivons à une époque où le public a besoin de lire des choses substantielles : il faut prouver quelque chose quand on fait un livre et se proposer un but

autre que d'amuser, à moins qu'on ne soit un écrivain artiste. L'art porte en lui-même son enseignement et contribue, qu'il le sache ou non, au progrès de l'humanité.

Le roman artiste ne comporte pas des sept ou huit volumes : voyez ceux de M. Théophile Gautier et de M. Alfred de Musset, qui sont les modèles du genre.

J'ai de la sympathie pour M. Monselet ; je voudrais le voir employer son talent d'une manière plus profitable pour autrui et pour lui-même ; je dis profitable, au point de vue littéraire.

P. S. Depuis la rédaction de cet article, M. Monselet, chargé dans le *Monde illustré* de la critique théâtrale, s'acquitte de cette tâche avec une remarquable distinction : je le constate avec un vrai plaisir.

15 avril. — Saint Paterne.

Les Béotiens de Paris, par LOUIS DESNOYERS.

C'était le bon temps ! La critique éclairait et faisait promptement justice des mauvais livres et mettait les bons en relief. Elle s'occupait un peu moins d'un méchant vaudeville, mais examinait avec attention les plus modestes romans qui, même médiocres, accusent chez l'auteur un travail plus méritoire et plus consciencieux qu'un dialogue en un acte mêlé de couplets.

Oui, c'était le bon temps, je le répète, parce qu'il y avait alors des convictions littéraires et que chacun combattait à outrance pour l'honneur de son drapeau.

C'était le temps où il suffisait à M. Louis Desnoyers de publier les *Béotiens de Paris* dans le livre des *Cent-et-un*, pour arriver du coup à la célébrité, à une célébrité méritée.

Ces *Béotiens de Paris*, c'est un morceau de littérature fantaisiste qui n'est pas plus gros que le bout du doigt, mais quel bijou charmant ! C'est taillé à facettes, cela scintille comme une étoile, comme un pur diamant. Depuis, on a fait de nombreuses imitations de ce petit chef-d'œuvre conservé dans le sel attique ; aucune n'a pu faire oublier le modèle.

Ah ! monsieur Desnoyers, pourquoi vous êtes-vous laissé endormir dans les délices de Capoue ? Vous êtes devenu gras et empâté dans votre métairie du *Siècle*, votre esprit s'est fait paresseux et votre autocratie s'est entourée de médiocrités.

N'importe !... il vous sera beaucoup pardonné... vous avez écrit les *Béotiens de Paris*.

16 avril. — Saint Fructueux.

La Reine des Prairies, par GRANIER DE CASSAGNAC.

Attention !

Il s'agit d'un personnage politique : membre de la

chambre des députés, membre d'un conseil général, je crois, et par-dessus le marché, fabricant, dans les occasions solennelles, les plus longues tartines du *Constitutionnel*.

M. Granier de Cassagnac sait-il que ses articles politiques ne produisent pas le moindre effet? Que les abonnés lui préfèrent de beaucoup M. Burat et même M. Boniface, et que s'il s'avise de traiter une question d'économie politique, il ne vient pas à la cheville de M. Alfred Darimon, l'économiste si distingué de la *Presse*?

Cependant, le Granier de Cassagnac d'autrefois, le littérateur, était un homme fort remarquable : il était peu sympathique à ses lecteurs, il est vrai, à cause de ses jugements cassants, de ses allures batailleuses, de son ton rogue et pédant : cela ne l'empêchait pas d'exercer une influence énorme sur l'opinion littéraire, parce qu'il défendait la bonne cause et ne croyait pas qu'on put mettre trop d'ardeur à empêcher les lettres de marcher à reculons. Et non-seulement, il y mettait de l'ardeur, mais encore du style, de l'érudition, du dévouement.

A ceux qui l'accusaient de ne savoir que critiquer et morigéner à tort et à travers, il répondait par la publication d'un roman, *la Reine des Prairies*, par exemple, et prouvait que si la critique lui était aisée, l'art ne lui était pas défendu.

A-t-il fait une rude guerre à ce pauvre Racine!

Vous en souvenez-vous? Et toute la jeune littérature militante de battre des mains!

Contre ce marbre à la blancheur divine,
L'homme-lige d'Hugo s'escrime vainement ;
Il répugnerait trop au public jugement
Que jamais Cassagnac chez nous prenne Racine.

M. Cassagnac regrette peut-être le temps où le *Charivari* le mettait en caricature et le poursuivait de méchants calembours.

17 avril. Saint Anicet.

La Vénitienne, par ANICET-BOURGEOIS.

C'est aujourd'hui la fête de M. Anicet-Bourgeois. Je la lui souhaite bonne et heureuse.

Je lui souhaite particulièrement d'avoir la collaboration de M. Alexandre Dumas pour les drames qu'il fera représenter à l'avenir. Avec Dumas. M. Anicet-Bourgeois n'a pas à se préoccuper de la question littéraire, et il épargne à son collaborateur le soin de charpenter, et de brouetter le plâtre et les moellons dramatiques.

Ce n'est pas en collaborant avec M. D'Ennery que M. Anicet-Bourgeois aurait produit la *Vénitienne*.

18 avril. — Saint Parfait.

Précis de l'Histoire de France, par ACHILLE BROUTTA.

Je ne sais pas de travail qui exige plus de soin, plus de conscience, plus de véritable savoir, que la publication d'un résumé de notre histoire nationale, destiné à l'instruction des jeunes gens qui, n'ayant ni le temps, ni la volonté de remonter aux sources, acceptent pour vrais les faits qu'on leur présente et s'assimilent en même temps les appréciations personnelles de l'écrivain.

Le plus grand des historiens, M. Augustin Thierry, avait souvent regretté qu'il n'eût pas été fait un pareil travail dans des conditions qu'il indiquait, afin d'épargner à la génération actuelle les déplorables erreurs historiques que les générations précédentes ont accueillies comme articles de foi.

M. Achille Broutta, professeur à l'Ecole de Saint-Cyr, en écrivant son *Précis de l'Histoire de France*, a réalisé le vœu d'Augustin Thierry.

19 avril. — Saint Léon.

Contes d'Espagne et d'Italie, par ALFRED DE MUSSET.

Que je l'ai connu adorable ce poète qui a doté notre littérature des *Contes d'Espagne et d'Italie*, du *Spéctacle dans un fauteuil*, des *Proverbes-Comédies* ! On a épuisé pour lui toutes les formules de l'éloge, tous les sarcasmes de l'envie et du mauvais goût stupide, et l'opinion publique lui a dressé une statuette de marbre à côté de la statue d'airain de Victor Hugo. L'opinion publique a fait plus encore... elle a brisé, pour lui ouvrir accès, les portes de l'Académie française.

On lui pardonnait tout à cause de son génie, absence de conviction, absence de moralité, crudité de mots, cynisme dans la sensualité, myopie de sentiment : sa forme était si belle qu'elle suffisait à élever l'esprit, à dilater le cœur, et l'on ne prenait pas garde au fond.

Le malheureux ! comment a-t-il reconnu ce que ses admirateurs avaient fait pour lui ?

Il entre à l'Académie, et la première chose qu'il fait, c'est de renier cette forme incomparable qui lui a donné la gloire ! Il se frappe la poitrine avec componction devant les perruques classiques, et jure de ne plus retomber dans ses talents de jeunesse.

Hélas ! il a tenu parole.

20 avril. — Sainte Th otime.

Le Marquis de Jersay, par PAUL DE MUSSET.

M. Paul de Musset est le frère d'Alfred.

La nature ne fait pas toujours bien les choses. Puisqu'Alfred de Musset avait au plus haut degré le don de la forme poétique, ne pouvait-elle laisser à M. Paul de Musset le talent de prosateur qu'Alfred possède encore à un degré supérieur.

Il faut prendre les choses telles qu'elles sont.

M. Paul de Musset ne gagne pas au voisinage de son frère, mais ce n'est pas pour cela un écrivain à d dai-
gner. Il raconte bien et ses romans offrent de l'intérêt. Autant que j'en puis juger par la manière dont il soigne ses publications, c'est un caractère plein de dignité. Sa réputation n'est pas à la hauteur de son mérite. Il en aurait d'avantage, s'il ne portait pas le même nom que son frère.

21 avril. — Saint Anselme.

Le Gamin de Paris, par ÉMILE VANDERBURCH.

Ce que c'est que l'ambition !

Voilà M.  mile Vanderburch qui a obtenu dans le

vaudeville des succès étourdissants et qui faisaient affluer chez lui de magnifiques droits d'auteur : on se souvient de la vogue du *Gamin de Paris*, de *Clermont* ou la *Femme d'artiste*, sans compter d'autres pièces qui ont parfaitement réussi.

Est-ce ambition ? Est-ce absence d'idées à vaudevilles ? M. Vanderburch a, un beau jour, renoncé au théâtre et s'est mis à fabriquer des romans de mœurs dont l'un s'appelait, je crois, *le Panier à salade* ; et puis, quittant le roman, il vous a taillé, à grands coups de ciseaux, une histoire de France.

Il écrira, peut-être, quelque jour, un traité d'économie politique et des considérations sur le calcul différentiel. Pourquoi pas ? Ces vaudevillistes ne doutent de rien.

22 avril. — Sainte Opportune.

Le Lorgnon, par M^{me} DELPHINE GAY DE GIRARDIN.

Voici la contre-partie de M. Vanderburch.

Madame Delphine de Girardin, femme d'un beau talent, esprit éminemment distingué. a commencé par la poésie où elle a laissé une trace lumineuse : elle a essayé de la nouvelle et du roman, elle y a brillé à côté de Balzac, de George Sand, de Mérimée, de Frédéric Soulié. Enfin, elle a abordé le théâtre, et elle y a pro-

duit une profonde sensation en donnant *Cléopâtre*, *lady Tartuffe*, *la Joie fait peur*.

Le succès qu'a eu le *Chapeau de l'horloger*, prouve que dans le vaudeville, madame Delphine Gay de Girardin aurait pu rivaliser avec M. Vanderburch qui, lui, n'a guère réussi dans les pièces sérieuses et littéraires, non plus que dans le roman et dans l'histoire.

23 avril. — Saint Georges.

Chien-Caillou, par CHAMPFLEURY.

Ceux qui n'ont lu que les *Bourgeois de Molinchart*, *M. de Boisdhyver*, *les Oies de Noël*, et même les deux numéros de sa *Gazette*, morte sans avoir vécu, ne voudront jamais croire que M. Champfleury ait écrit une fantaisie ravissante qui s'appelle *Chien-Caillou*.

Ceux qui ont lu *Chien-Caillou* ne voudront jamais croire que c'est le même auteur qui a écrit ces ennuyeuses choses qu'on appelle, sous prétexte de réalisme, les *Bourgeois de Molinchart*, *M. de Boisdhyver*, *les Oies de Noël*, et les deux numéros de sa *Gazette*, morte avant d'avoir vécu.

24 avril. — Saint Léger.

Polémique, par LOUIS JOURDAN.

Vous est-il arrivé quelquefois d'admirer un édifice de belle apparence, construit dans des proportions harmonieuses, et, cédant au désir de la visiter, de reconnaître que l'intérieur ne répond pas à l'idée que vous vous en étiez faite, d'y constater des lacunes, des dispositions tronquées ?

Les articles de M. Louis Jourdan produisent sur moi un effet analogue. Le style en est bon, mais l'idée est toujours incomplète. Le rédacteur du *Siècle* est un partisan de la liberté... mais il ne veut qu'une liberté tempérée; il croit être un libre penseur, et en cette qualité fait une guerre à l'intolérance et à ce qu'il appelle les superstitions du catholicisme, mais il serait dans l'occasion d'une intolérance semblable pour ceux qui verraient plus loin que lui et ne sauraient se contenter de sa liberté limitée; je crois même qu'il saurait très-mauvais gré à celui qui demanderait la permission de lui démontrer que certains philosophes ont aussi leurs superstitions.

En politique et en question sociales, M. Louis Jourdan est absolument au même point que M. Jules Simon en philosophie. Tous deux ont certainement une

grande valeur intellectuelle, mais la conscience qu'ils ont de cette valeur les empêche de reconnaître que d'autres politiques et d'autres philosophes voient plus juste et plus loin qu'eux, et je crains qu'il ne sortent jamais de l'impasse où ils se sont engagés et qu'ils croient être la grande route.

26 avril. — Saint Clet.

La Chasse aux Cosaques, par JULES DE SAINT-FÉLIX.

Je ne connais de M. Jules de Saint-Félix que la *Chasse aux Cosaques*, et je me trouve dans de mauvaises conditions pour le juger avec l'impartialité qui est ma loi.

J'ai lu ce roman immédiatement après *Horace*, de George Sand, de sorte que l'œuvre de M. de Saint-Félix m'a paru extrêmement médiocre.

Il est certain que cet auteur n'a pas une grande portée, mais peut-être est-il au-dessus de l'opinion que je me suis formée de lui.

27 avril. — Saint Polycarpe.

Scènes populaires, par HENRY MONNIER.

Je me demande si l'on doit considérer M. Henry Monnier, comme un littérateur, ou si ce n'est pas plutôt une chambre noire dans laquelle les travers, niaiseries et naïvetés bêtes de la petite bourgeoisie viennent se photographier. M. Monnier n'aurait plus, dans ce cas, qu'à retracer sur le papier les dialogues écrits dans son cerveau. Quoiqu'il en soit, les scènes populaires constituent un genre à part. Le type de M. Prudhomme leur assure presque l'immortalité.

Créer un type... cela n'est pas donné à tout le monde.

28 avril. — Saint Vital.

Le Cousin du Roi, par PHILOXÈNE BOYER.

J'ai déjà dit ce que je pense de M. de Banville, collaborateur de M. Ph. Boyer, pour la petite comédie représentée avec succès à l'Odéon : je n'aurai donc qu'à parler de ce dernier.

Il en est aujourd'hui de M. Boyer comme il en a été autrefois de M. Alfred de Musset ; les gens qui croient avoir le monopole du bon goût, comparant les vers de ce poète à ceux du siècle de Louis XIV et même à ceux de l'Empire, les trouvent détestables et les condamnent sans rémission. Le fait est que M. Boyer ne recule pas devant une hardiesse bizarre et qu'il fait faire à la prosodie des escapades ébouriffantes ; mais n'y a-t-il que ces tours de force dans les vers de M. Boyer ? N'y rencontre-t-on pas la fantaisie poétique, fantaisie charmante, et le plus souvent la forme harmonieuse ?

Eh ! mon Dieu ! Par le temps qui court, les pauvres poètes ont tant de peine à se faire accepter qu'il leur faut recourir à des excentricités pour appeler l'attention sur eux.

Vous verrez si M. Philoxène Boyer n'a pas l'étoffe d'un poète très-remarquable.

Est-ce que Victor Hugo, Lamartine et les autres ne le regardent pas comme un des leurs ?

29 avril. — Saint Robert.

Adrien, par H. CORNE.

Ceci est un livre d'éducation à l'usage des étudiants en droit et en médecine de la bonne ville de Paris : il

est presque entièrement formé de lettres échangées entre une mère et son fils qui suit les cours des facultés, et auquel on veut faire éviter les dérèglements et les dissipations dans lesquels s'atrophient tant de belles intelligences.

C'est une femme d'un esprit supérieur que la mère d'Adrien, et les conseils qu'elle lui donne sont empreints d'une bonne philosophie et d'une connaissance approfondie, trop approfondie même, des écarts auxquels les passions entraînent : cela n'empêche que le rôle de cette mère est faux d'un bout à l'autre, et que le vertueux Adrien est ennuyeux à dormir debout.

Est-ce qu'il n'y a pas un sentiment de pudeur qui empêchera toujours un fils de prendre sa mère pour confidente de ses petites escapades ? Si ce fils ne dit pas tout à la mère, et il ne peut ni ne doit lui dire tout, comment voulez-vous que sa mère dirige son fils dans les choses qui ne sont pas de son domaine ?

Il faudrait donc, pour que l'ouvrage de M. Corne fut plus vrai et plus utile, qu'Adrien eut une correspondance, non-seulement avec sa mère, mais encore avec un ami exerçant quelque influence sur lui, et qui se chargerait de la partie de l'éducation trop scabreuse pour la mère.

Malgré ce vice radical, le livre de M. Corne a une valeur réelle et que je constate avec empressement. Je me demande seulement s'il sera lu par ceux à qui il s'adresse ; j'en doute.

30 avril. — Saint Eutrope.

Contes bizarres d'Achim d'Arnim, traduits par TH. GAUTIER fils

Quelle malheureuse idée a eue M. Théophile Gautier fils de faire ses débuts par la traduction de ces contes !
— *Contes bizarres*, dites-vous ? Je soutiens que ce sont des contes ennuyeux et superlativement soporifiques.

Saviez-vous que M. Théophile Gautier avait un fils ?
— Ma foi non. — Ni moi non plus.

J'aurais désiré l'apprendre dans une autre circonstance.

Je souhaite au fils d'avoir le quart du talent de son père... et ce sera un bel héritage.

1^{er} mai. — Saint Jacques et saint Philippe.

Portraits intimes du dix-huitième siècle, par ÉDOUARD
et JULES DE GONCOURT.

MM. de Goncourt frères sont aussi inséparables dans leurs ouvrages, que saint Jacques et saint Philippe dans le calendrier : je ne sache pas qu'ils aient rien publié séparément.

C'est là une circonstance qui dispose très-favorablement en faveur de ces écrivains : la communauté d'idées entre frères est toujours chose touchante, mais la collaboration permanente en littérature de deux frères est un fait tout nouveau et qui témoigne des grandes qualités de cœur de l'un et de l'autre.

Ce n'est pas dans des œuvres d'imagination que la collaboration peut avoir lieu d'une manière rationnelle ; MM. de Goncourt l'ont compris. Ils mettent en commun le fruit de leurs recherches historiques, ils compulsent les mémoires, les correspondances inédites, et livrent au public des travaux intéressants, écrits avec soin, et qui sont accueillis avec l'empressement qu'ils méritent.

2 mai. — Saint Athanase.

Histoire des Paysans, par EUGÈNE BONNEMÈRE.

L'École historique moderne entre dans une voie excellente : au lieu d'entreprendre des travaux énormes, de passer en revue les événements qui composent l'histoire des nations, l'historien s'attache particulièrement à un épisode, à une question, à une spécialité, si je puis m'exprimer ainsi : une fois qu'il a jeté son dévolu sur une parcelle historique, il la fouille, l'étudie sous

tous ses aspects, interroge tous les documents qui peuvent l'éclairer. C'est la division du travail se propageant de l'ordre industriel dans l'ordre historique.

Ce système ne peut produire que de très-bons résultats, et si les travaux d'Augustin Thierry n'étaient là pour démontrer la vérité de cette assertion, je n'en voudrais d'autre preuve que la remarquable *Histoire des Paysans*, de M. Bonnemère.

Dieu merci, l'histoire ne sera plus remplie à l'avenir des faits et gestes des rois, des princes, des grands et du clergé : le peuple y aura son rôle; martyrologe dans le passé, émancipation dans les siècles futurs.

Je conseille la lecture du beau livre de M. Bonnemère.

3 mai. — Inv. Sainte-Croix.

Politique, par AMÉDÉE DE CÉSÉNA.

C'est grand dommage que M. Amédée de Céséna ait déserté la rédaction du *Constitutionnel* : j'espère le retrouver autre part. Je ne me consolerais pas de l'absence des tartines de ce publiciste.

Imaginez-vous qu'il m'est impossible de voir le nom de M. de Céséna au bas d'un article, sans me reporter à la fameuse lettre qu'il écrivit, en 1848, à M. Prou-

dhon, pour faire acte d'adhésion à la banque d'échange. Cette lettre n'est pas seulement un beau morceau de littérature, c'est un manifeste économique d'une vigueur incomparable, qui semble inspiré par une ardente conviction.

M. de Céséna rêvait sans doute alors de devenir rédacteur en chef du journal le *Représentant du Peuple*.

Ah! mon Dieu!... que serait-il arrivé si cette ambition eût été satisfaite!

Pour sûr, M. de Céséna ne fût jamais devenu rédacteur en chef du *Constitutionnel*.

Comme il a dû se féliciter depuis, que les socialistes ne lui aient pas ouvert leurs rangs, malgré son ardeur à propager les principes de la banque d'échange!

M. de Céséna tient-il encore pour la gratuité du crédit?

4 mai. — Sainte Monique.

Esquisses morales. — Réflexions et maximes, par DANIEL STERN.

Daniel Stern est un pseudonyme sous lequel se cache une femme d'un très-grand esprit et qui manie la plume avec une suprême habileté. A ses heures, Daniel Stern aborde la nouvelle et le roman, mais il est par goût écrivain moraliste, et met en circulation un grand

nombre d'idées justes accusant une hardiesse de vues qui manque à beaucoup d'hommes.

On ne peut être moraliste qu'à la condition de rompre avec tous les préjugés, et, sous ce rapport, Daniel Stern n'a pas à se reprocher de rester, volontairement du moins, au-dessous de sa tâche.

« La femme est-elle ou non l'égale de l'homme? »

Voilà une question que Daniel Stern s'est posée plus d'une fois, et qu'il a toujours résolue dans le sens affirmatif, sans que la question soit tranchée pour cela.

Certainement la femme est l'égale de l'homme; c'est ce dont personne ne peut douter aujourd'hui, bien qu'il se dresse contre cette opinion des lois, des coutumes, des préjugés qui sont aussi vieux que le monde.

Faut-il conclure de cette égalité que la femme est appelée à partager tous les travaux qui sont l'apanage de l'homme?

Je me crois l'égal de Victor Hugo et de Listz : est-ce à dire pour cela que je ferai des vers comme le grand poète, ou que je jouerai du piano comme l'artiste divin?

J'ai déjà dit autre part que la femme est faite pour l'administration intérieure, pour l'embellissement de la vie domestique, pour les soins du ménage; tant pis si les femmes s'imaginent que ce lot qui leur est départi par la nature, les constitue en infériorité. Quant à moi, j'estime qu'une femme ne déchoit pas parce qu'elle se renferme dans ses fonctions, et que telle qui

gouverne sa maison avec intelligence est parfaitement à la hauteur de son mari qui juge, qui plaide, qui guérit des malades, qui fait des vaudevilles, qui rédige des protêts.

5 mai. — Conv. de saint Augustin.

Fables, par BOURGUIN.

Parce qu'aucun poète ne peut espérer atteindre à la hauteur de La Fontaine, est-ce une raison pour ne pas faire des fables? Je ne le crois pas. M. Bourguin aurait eu grand tort de ne pas publier son recueil dans lequel on rencontre des choses charmantes; jugez-en :

LE RUISSEAU ET LE FLEUVE.

Quand le plus petit des ruisseaux
Babillard plein de turbulence
Jase avec les cailloux, les herbes, les roseaux,
C'est lentement, c'est en silence
Que le fleuve à la mer roule ses grandes eaux.

6 mai. — Saint Jean P. L.

Les Environs de Paris, par Adolphe JOANNE.

M. Adolphe Joanne s'est fait une spécialité où la

littérature proprement dite n'est pas de rigueur : il s'est adonné aux itinéraires. Il prend par la main les voyageurs et leur indique les villes, les monuments, *les endroits* qu'ils doivent visiter. Comme M. Joanne est homme de talent, ses itinéraires sont écrits en excellent français ; comme il est homme de conscience, on ne peut rencontrer nulle part un *cicérone* plus expérimenté et plus économique.

7 mai. — Saint Stanislas.

Critique et littérature musicales. — par P. SCUDO.

Les Italiens qui, en parlant notre langue, conservent toujours un accent très-prononcé, arrivent aisément à l'écrire avec une assez notable perfection : témoins M. Rossi, l'économiste, M. Fiorentino dont il sera parlé en temps et lieu, et M. Scudo dont j'ai à m'occuper.

Comme critique musical, M. Jouvin me paraît supérieur à M. Scudo : ses jugements toujours bien motivés ne sont pas empreints d'un parti pris, et n'accusent pas le culte exclusif d'un genre et d'une école ; mais on peut être encore un excellent critique sans être de la force de M. Jouvin, sans avoir cette concision énergique, ce trait hardi et acéré qui va droit au but.

Fort heureusement le livre de M. Scudo n'est pas

bourré de termes techniques qui n'apprennent rien et ne prouvent pas davantage : l'auteur n'a pas supposé que ses lecteurs doivent nécessairement connaître le contre-point, et il a employé un langage à la portée de tout le monde.

L'étude sur Mozart est un morceau capital traité avec une grande élévation.

Voilà ce que je reproche à M. Scudo : il admire Haydn, Beethoven, Rossini, mais il est injuste pour Berlioz et Listz et d'autres encore.

Dans le domaine de l'art, il faut accepter le beau de quelque part qu'il vienne.

Notez que M. Scudo, dans quelques-unes de ses compositions, est d'une école qui se rapprocherait certes beaucoup plus des romantiques que des classiques.

8 mai. — Saint Désiré.

Les Nièces de Mazarin, par Amédée RENÉE.

Je ne fais pas très-grand cas, en général, des ouvrages du genre de celui dont j'ai à m'occuper, et je vais dire pourquoi.

Tout homme sachant à peu près écrire, doué de patience, voulant compulsier les documents et les vieux livres, pourra composer à coups de ciseaux de ces

études dont on se passerait fort bien, et acquérir du coup la réputation d'écrivain sérieux parce qu'il n'aura ni idées, ni style, ni imagination. Les succès de cette nature sont tentants, et beaucoup de jeunes gens désertent des professions utiles pour courir après ces succès faciles.

Entendons-nous cependant : succès faciles en ce sens que le gros public s'y laisse prendre, mais succès difficiles aux yeux des gens de goût et d'érudition.

Ce que j'en dis ne s'adresse pas à M. Renée, mais à ceux qui, à son exemple, se livrent à ces compositions rétrospectives. Le livre de M. Renée est arrivé à sa deuxième édition : il retrace avec talent les mœurs et les caractères au dix-septième siècle, et constate de longues études, un travail sérieux. Il fait plus, il décharge la mémoire de la comtesse de Soissons (Olympe Mancini), de l'accusation d'empoisonnement que Saint-Simon fait peser sur sa mémoire.

Voilà qui est très-bien.

A présent, je demanderai si notre génération s'inquiète beaucoup de la réhabilitation de cette nièce de Mazarin, et si M. Renée n'emploierait pas mieux son style et son savoir à des sujets qui auraient pour notre époque un intérêt plus direct?

9 mai. — Saint Nicaise.

Le Poignard de cristal, par Jules LECOMTE.

A quoi bon parler des romans de M. Jules Lecomte ? Ce n'est pas qu'il les ait faits plus mauvais que tant d'autres, et je me souviens même d'en avoir lu qui offraient un grand intérêt. L'éditeur, Hippolyte Souverain, estimait beaucoup le genre de talent de cet auteur.

Qu'est-ce que cela prouve ?

M. Jules Lecomte aurait pu écrire encore une trentaine de romans que sa réputation n'y eût pas gagné grand'chose, mais il s'est fait chroniqueur, chroniqueur anonyme, et il est devenu célèbre. Alors il s'est paré de son nom comme d'un trophée, il a fait la fortune de l'*Indépendance belge* avant de passer le sceptre de la causerie parisienne à M. Villemot. Aujourd'hui, sous le nom d'*Adrien*, M. Jules Lecomte reprend le cours de ses triomphes dans le *Monde illustré*, et j'oserais parier que le gros des lecteurs préférera de beaucoup sa prose à celle de George Sand.

Autrefois, il y avait l'*Écho des Feuilletons* pour reproduire à bon marché les meilleurs romans publiés par les journaux ; aujourd'hui, on fait une publication

spéciale pour propager les nouvelles à la main des chroniqueurs parisiens.

Décidément, MM. les faiseurs de chroniques tiennent le haut du pavé. La littérature est devenue un caucan perpétuel, et celui-là est réputé avoir le plus de talent qui commet le plus d'indiscrétions.

10 mai. — Saint Gordien.

Stello, par Alfred DE VIGNY.

Voilà un de ces noms devant lesquels on s'incline avec une respectueuse admiration.

On ne placera pas M. Alfred de Vigny au rang de nos plus grands poètes, et comme romancier il n'est pas l'égal de Balzac ni de George Sand, mais il occupe une place si honorable dans les lettres, il a un si beau talent et un si beau caractère, que l'on doit lui conférer un grade qui, en littérature, équivaut à la dignité de maréchal dans l'armée.

Pourquoi M. de Vigny produit-il si peu? Je sais que lorsqu'on a dans son bagage *Cinq-Mars*, *Stello*, *Servitude et grandeur militaires*, les *Poèmes antiques et modernes*, la *Maréchale d'Ancre*, *Chatterton*, on est sûr d'arriver à la postérité, mais ce n'est pas une raison pour laisser pendant tant d'années au repos, une

plume qui ne sait écrire que des œuvres de grand prix.

Notre littérature est-elle si riche qu'elle puisse se passer du concours d'un homme comme M. de Vigny? Le Théâtre-Français ne gagnerait-il pas quelque chose à représenter un drame comme ce grand poète en sait faire?

M. de Vigny, regardez donc Victor Hugo, votre frère en poésie, est-ce qu'il croit avoir le droit de se taire?

11 mai. — Saint Mamert.

Le Guetteur de Cordouan, par Paul FOUCHER.

Il faut tenir compte à M. Paul Foucher de ses constants efforts. Dans le roman et dans le théâtre il a toujours visé à n'être pas vulgaire, et l'on rencontre même par-ci par-là d'assez beaux vers dans son *Sébastien de Portugal*. Il a l'instinct de la littérature, appartient à une bonne école et s'étudie à suivre les bons modèles.

12 mai. — Saint Pancrace.

Histoire de l'Église de Rome, par l'abbé CRUICE,

Ce travail ne comprend pas l'histoire complète de l'Église romaine ; elle n'embrasse que la période de 192 à 224, sous les pontificats de saint Victor, saint Zéphyrin et saint Calixte.

C'est l'époque héroïque du christianisme, l'époque de la persécution d'une part, des hérésies de l'autre ; l'époque où le sang des martyrs rend témoignage à la divinité de la nouvelle doctrine, où les hérésies vaincues la confirmaient par l'impuissance de leurs attaques.

C'est dans le savant et intéressant ouvrage de M. l'abbé Cruice qu'il faut voir ce qu'était la vie des premiers chrétiens, leurs mœurs simples et pures, leur charité ardente, leur foi naïve et forte. Nous assistons à leurs pieuses assemblées ; nous sommes témoins de leurs travaux et de leurs dangers ; nous les voyons choisir leurs pasteurs, porter des secours et des consolations à leurs frères affligés ou souffrants, creuser les tombeaux de leurs martyrs, et orner avec un soin touchant le lieu secret de leur sépulture ; puis, quand l'heure de l'héroïsme a sonné, se présenter avec calme

et dignité devant le proconsul, et mourir sans faiblesse comme sans orgueil.

Le sentiment chrétien qui anime l'auteur, communique à ces pages un caractère de grandeur et de vie qui en double l'intérêt.

Cette appréciation n'est pas de moi, elle est de M. Ed. Régnier, mais je me l'attribue, parce qu'elle rend mon opinion mieux que je n'aurais pu l'exprimer moi-même.

M. l'abbé Cruice est déjà très-connu par le public savant; son dernier ouvrage doit le faire estimer très-haut par le public lettré.

15 mai. — Saint Servais.

La Chine ouverte, par FORGUES.

Il n'est plus guère question de M. Forgues dans le monde littéraire, que comme exécuteur testamentaire de l'illustre Lamennais.

Sous le pseudonyme de *Old Nick*, M. Forgues publiait, jadis, des articles qui étaient fort estimés et dénotaient un esprit fin et judicieux. Il a composé, sur les dessins de M. Auguste Borget, un ouvrage des plus intéressants, et qui donne sur la Chine et les Chinois des renseignements circonstanciés et fidèles qu'on ne

trouverait pas dans d'autres publications volumineuses.

Du reste, le grand succès obtenu par la *Chine ouverte* est partagé *ex-æquo* par MM. Borget et Forgues, par l'artiste et par l'écrivain.

14 mai. — Saint Pacôme.

Feuilles volantes, par RENÉ DE ROVIGO.

A la même place où écrivaient M. Auguste Villemot et M. Edmond About, vous trouvez la prose et les causeries de M. de Rovigo. Le *Figaro*, n'a pas gagné au change, voilà ce qu'on peut dire sans crainte d'offenser la susceptibilité de M. de Rovigo.

M. de Rovigo est né militaire, et son éducation a été dirigée exclusivement en vue de la carrière des armes ; il est devenu écrivain par occasion ou passe-temps, et ses phrases, qui se ressentent de l'éducation première, paraissent écrites à la pointe du sabre ou de la baïonnette.

J'ai lu cependant autrefois, dans le *Corsaire*, des articles de lui qui étaient assez cavalièrement menés ; aujourd'hui je ne retrouve plus dans les causeries les mêmes qualités.

Si, au lieu de se présenter dans le journalisme avec un nom célèbre au titre de l'armée, M. de Rovigo se

fût appelé *Troufignon* ou *Serineau*, je pense qu'il aurait eu quelque peine à faire accepter sa copie.

La littérature est une grande gourgandine qui n'a jamais su refuser ses faveurs à quiconque lui fait la cour avec beaucoup d'argent dans la bourse, ou précédé d'un nom connu, quelle que soit la cause de la notoriété.

15 mai. — Saint Isidore.

Pochades, par Jules Lovy.

Je ne connais pas d'écrivain satirique plus amusant et plus exquis que M. Jules Lovy. Il s'est adonné exclusivement au genre pochade, et j'ai de bonnes raisons de croire qu'il traiterait bien un genre plus sérieux de littérature. Quoique M. Lovy soit caricaturiste et s'attache particulièrement au côté ridicule des hommes et des faits, jamais ses personnalités ne sont blessantes.

Énormément d'esprit, du bon sens plein les mains, un style chaud, coloré, parfois fantasque, voilà M. Jules Lovy, voilà l'homme par excellence pour faire la fortune de n'importe quel petit journal.

16 mai. — Saint Honoré.

Rome souterraine, par Charles DIDIER.

M. Charles Didier a toujours été pour moi une énigme : littérateur d'un certain talent et de beaucoup de conscience, ce n'en est pas moins un littérateur interlope ; les romans qu'il a voulu écrire ne sont pas des romans, ce n'est pas non plus de l'histoire, ni de la fantaisie, c'est quelque chose à part que le cabinet de lecture dédaigne, que la bibliothèque sérieuse hésite à prendre ; quelque chose qui n'amuse pas, qui n'instruit qu'à moitié, qui intéresse quelquefois, et que l'on relit volontiers à cause de l'estime qu'on ne peut s'empêcher de ressentir pour l'auteur.

M. Didier semblait avoir la conscience de cette situation mal assise dans le monde littéraire ; il en était malheureux, et c'est ce qui l'aura décidé, sans doute, à faire le voyage de La Mecque, dont il a consigné le récit dans des pages qui seront lues avec curiosité.

Dans ce pèlerinage au tombeau de Mahomet, M. Didier ne s'est pas converti à la loi du prophète, tant s'en faut : il a rapporté de ces contrées une aversion profonde pour les Orientaux et regrette amèrement toute la poudre brûlée pour maintenir l'indépendance de la Turquie. M. Didier n'a vu cette question que par le

mauvais côté : que les Turcs soient ce qu'ils voudront, l'intérêt de la civilisation ne commandait pas moins de mettre une digue aux empiétements de la Russie.

17 mai. — Saint Pascal.

Beaumarchais et son époque, par LOUIS DE LOMÉNIE.

L'homme qui professe se fait reconnaître toujours dans ses livres. L'habitude de parler à des élèves qui reçoivent tout ce qu'on leur dit comme article de foi, quand ils écoutent, donne inmanquablement un ton suffisant et doctoral qui ne se supporte pas dans les ouvrages.

Je veux croire que M. de Loménie est un professeur capable; mais comme écrivain, il me frappe par son style ampoulé, la recherche des périodes pédantesques, l'absence de naïveté et de naturel. Quand il juge les écrivains, il se met à cette besogne avec une admiration arrangée d'avance, et ses critiques ont le cachet de l'école littéraire à laquelle il appartient. Ce sont pour moi autant de défauts qui m'empêchent de reconnaître les qualités que peut avoir M. de Loménie.

18 mai. — Saint Venance.

Quand j'étais étudiant, par Félix TOURNACHON.

Voilà un auteur auquel on ne reproche pas d'être prétentieux, guindé, ni amphigourique. Il prend la plume, interroge ses souvenirs et laisse aller les phrases comme elles se présentent; elles ne brillent pas précisément par la correction; leur désinvolture est tant soit peu bohémienne et échevelée, mais elles sont adaptées parfaitement aux sujets qu'elles traitent. C'est de la littérature au jour le jour.

Après cela, M. Félix Tournachon en prend d'autant plus à son aise avec les lettres, qu'il est déjà possesseur, sous le pseudonyme de *Nadar*, d'une célébrité de dessinateur de caricatures.

19 mai. — Saint Yves.

Les Chevaliers errants, par DEADDE.

M. Déaddé est peu connu sous son vrai nom. Dans ses nombreux vaudevilles et dans quelques romans

faits en collaboration avec M. Octave Ferré, déjà nommé, il a pris le pseudonyme de Saint-Yves.

Les vaudevilles de M. Saint-Yves, puisque Saint-Yves il y a, sont d'honnêtes vaudevilles qui font peu parler d'eux, et l'on peut en dire autant de ses romans.

20 mai. — Saint Bernardin.

Trois ans aux États-Unis, par OSCAR COMMETTANT.

Si j'ai bonne mémoire, M. Oscar Commettant a commencé par être compositeur de romances et de morceaux de piano : peu satisfait de l'accueil fait à ses compositions, il a tenu pendant quelque temps la critique des théâtres lyriques dans le journal le *Siècle*, et puis enfin, il a quitté le *Siècle* et l'ancien monde pour aller passé trois années dans le nouveau.

Je veux croire qu'il y a des observations et des jugements vrais dans le livre écrit tout exprès par M. Commettant, pour nous raconter ce qu'il a vu aux États-Unis ; il s'y trouve même des notes prises à la volée qui sont assez curieuses : mais c'est un ouvrage sans aucune portée et écrit d'un style !... Il faut voir ce style-là.

21 mai. — Saint Hospice.

Georges, par FRÉDÉRIC GAILLARDET.

Ne quittons pas l'Amérique avant d'avoir tendu la main à M. Frédéric Gaillardet.

Il n'est pas donné à tout le monde de connaître tout de suite sa vocation. M. Gaillardet a débuté bruyamment au théâtre, puisque le fameux drame de la *Tour de Nesle* a été signé de son nom.... sur l'affiche. La paternité de cette œuvre a été fort contestée : M. Alexandre Dumas revendiquait les neuf dixièmes pour sa part, laissant le dernier dixième à M. Gaillardet qui criait au meurtre, à la spoliation. Quant à moi, je tiens Dumas pour le véritable auteur de la *Tour de Nesle*, et je n'en veux pas d'autre preuve que l'impuissance constatée de M. Gaillardet quand il a voulu travailler seul, et qu'il a fait représenter *Georges* au théâtre de la Gaité.

M. Gaillardet doit remercier le ciel de lui avoir envoyé dans le temps toutes ces tracasseries : c'est au dégoût de la littérature dramatique qu'il doit d'avoir cherché une autre patrie, et d'être allé créer dans la république américaine le *Courrier des États-Unis*.

A la bonne heure ! la plume du journaliste est bien placée dans les mains de M. Gaillardet, et nul ne sait

mieux que lui donner une juste idée de l'organisation politique d'un pays appelé certainement à de grandes destinées.

Dans les mœurs et les institutions des Américains, on signale bien des vices qui nous répugnent, bien des lacunes qui nous attristent, et M. Gaillardet tout le premier a fait rude guerre aux abus qu'il a rencontrés sur sa route : mais il faut songer que cette immense république sort à peine de l'enfance, et comme elle a par-dessus tout le culte de la liberté, il n'est pas besoin d'être grand prophète pour lui prédire le plus magnifique avenir.

22 mai. — Sainte Julie.

Nouveaux Contes de Fées, par madame la comtesse DE SEGUR.

Quand il s'agit d'amuser et de charmer les petits enfants, je comprends que les femmes s'en mêlent : c'est leur affaire. Elles savent ce qui convient à ces frêles intelligences, à ces tempéraments amoureux de l'impossible, et la littérature est pour elles un moyen charmant de continuer leur rôle de mère. Seulement elles deviennent ainsi mères de tous les enfants qui les adorent, parce qu'ils leur doivent de doux passe-temps.

Madame la comtesse de Ségur a écrit ses contes de fées sans songer qu'elle faisait de la littérature et sans y prétendre : aussi, ses contes sont ravissants et littéraires.

23 mai. — Saint Didier, év.

Le Japon contemporain, par Édouard FRAISSINET.

Je n'ai pas lu l'ouvrage en question, mais j'en ai entendu parler de M. Fraissinet comme d'un homme fort érudit et travailleur infatigable.

J'ai même été témoin auriculaire d'un méchant coq-à-l'âne commis à l'occasion du *Japon contemporain*. On disait que M. Fraissinet avait écrit sur le Japon sans avoir voyagé autre part que dans les bibliothèques, ou plutôt que les bibliothèques venaient le trouver dans son cabinet pour lui épargner un déplacement, vu qu'il est d'un naturel très-casanier.

— Cet écrivain-là, répondit un mauvais plaisant, a voulu faire sans doute, non le *Japon*, mais le *jupon* contemporain.

24 mai. — Saint Donatien.

La Princesse Pallianci, par le baron DE BAZANCOURT.

On m'affirme que, dans le monde, M. le baron de Bazancourt est un parfait gentilhomme et que sa conversation est pétillante d'esprit, si bien que quand il rentre chez lui et se met à élucubrer un roman, comme il a fait des prodigalités, il ne lui reste plus grand'chose à mettre dans ses livres.

Malheureux dans le roman, M. de Bazancourt a essayé d'historiographier la campagne d'Orient : je ne suis pas sergent-major et ne veux pas porter un jugement sur cette relation.

En sa qualité de noble, M. de Bazancourt déclarerait qu'il ne sait pas écrire le français, qu'il serait cru sur parole.

25 mai. — Saint Urbain.

La Vie rurale, par J. AUTRAN.

Je crois que M. Autran ne fait à Paris que de rares apparitions : il jouit à Marseille d'une immense répu-

tation comme poète, et fait mentir le proverbe qui prétend que nul n'est prophète dans son pays. Les Marseillais ont raison de vanter leur compatriote ; il a du talent et son talent est apprécié, même à Paris. Il se trouve dans la vie rurale des poèmes remarquables comme étude, mais le souffle de l'inspiration s'y fait rarement sentir.

26 mai. — Saint Quadrat.

Un cœur de lièvre, par MAXIMILIEN PERRIN.

M. Perrin n'a pas d'autre but que d'attirer à lui une partie des lecteurs qui se complaisaient aux récits grivois de M. Paul de Kock. Il n'écrit que pour les grisettes, les aspirants-étudiants et les boutiquiers en retard de cinquante ans sur leur siècle. C'est une clientèle restreinte et dont il ne restera bientôt plus vestige. Je conseille donc à M. Maximilien Perrin de méditer ce vers de Racan :

Tircis il faut songer à faire la retraite.

27 mai. — Saint Hildever.

Jugements, maximes ou réminiscences, par MÉZIÈRES.

Je suppose que le Mézières, ci-dessus inscrit, est le

même que M. A. Mézières, autrefois professeur au Lycée de Versailles, puis rédacteur de l'*Assemblée nationale*. Les jugements, maximes ou réminiscences ne sont en effet que les échos des opinions exprimées en d'autres temps, opinions que je respecte parce qu'elles sont consciencieuses, mais que je ne partage pas.

M. Mézières est classique des pieds à la tête et n'en veut démordre : et pourtant, je pourrais citer telles de ses pages qui feraient honneur à la littérature contemporaine. Cet écrivain aime la lutte : il ne bataille plus dans le journalisme par une excellente raison, il s'en dédommage en livrant de petites escarmouches, dans un livre qui vaut bien qu'on le lise.

28 mai. — Saint Germain, évêque.

Traduction d'Horace, en vers, par Goury.

Il est impossible de ne pas avoir bonne opinion des gens qui consacrent leurs veilles à traduire Horace. Cela prouve qu'ils l'aiment et qu'ils vivent en communauté d'idées avec cet adorable épicurien, ce philosophe plus fort qu'Aristote et Platon réunis, ce conseiller bon enfant qui s'attache de préférence au bon côté des choses de la vie.

Un poète ne traduit jamais un poète : tout ce qu'il

peut faire, c'est de s'en inspirer, et de l'imiter. Pour traduire un poète en vers, il suffit d'être homme de goût et versificateur habile, et je crois qu'on peut accorder largement ces deux qualités à M. Goupy.

Je ne vous dirai pas que le travail de M. Goupy vaut mieux que celui des milliers de traducteurs du poète latin, car je ne lis guère Horace dans les traductions, mais j'affirme que l'idée et les images d'Horace sont rendues avec un grand bonheur d'expression par le nouveau traducteur.

29 mai. — Saint Maximin.

Louise de Lignerolles, par ERNEST LEGOUVÉ.

Il est donc plus grand dramaturge qu'Alexandre Dumas, meilleur poète que Théophile Gautier ? Il est de l'Académie française, M. Ernest Legouvé, et les deux autres n'ont pas encore leur fauteuil.

Pourtant, je m'explique fort bien que l'Académie ait fait ce choix : les statuts de la compagnie ne permettent pas d'élire une femme, chose fâcheuse quand le beau sexe fournit par hasard un écrivain de l'envergure de madame George Sand ; eh bien, les quarante ont fait preuve de galanterie en appelant à eux M. Legouvé, à titre de femme.

Etes-vous comme moi ? Je ne puis me représenter M. Ernest Legouvé autrement qu'en robe de soie gonflée par une crinoline honnête : ses vers me font l'effet d'une broderie au plumetis, sa prose d'une tapisserie faite au métier. De père en fils, on est femme dans cette famille-là.

Le père chantait leur mérite en vers ; le fils écrit en prose leur histoire morale.

Je propose à ces dames d'ouvrir une souscription dont le produit sera destiné à offrir à M. Ernest Legouvé un cachemire des Indes ou un beau crêpe de Chine blanc brodé.

M. Ernest Legouvé est une femme de talent, néanmoins, quoiqu'il soit arrivé à l'Académie avant quelques-uns de ses confrères plus célèbres que lui. Voilà ce que c'est que d'avoir collaboré avec M. Scribe.

30 mai. — Saint Félix.

La Cigüe, par ÉMILE AUGIER.

Soyez sûr d'une chose, c'est que les hommes contestés dans les lettres ont toujours du talent, et qui plus est, un talent original. Tous les critiques peuvent se donner le mot pour entonner les louanges d'un écrivain médiocre, cela se voit, cela est de règle et de bonne ca-

maraderie, à ce qu'on dit ; l'écrivain supérieur ne rencontre jamais cette unanimité dans l'admiration qu'il inspire.

M. Émile Augier qui a débuté au théâtre par un coup de fortune, ne devait pas s'attendre à jouir paisiblement de son triomphe ; satellite de M. Ponsard, peut-être son émule, il devait subir les mêmes vicissitudes, c'est-à-dire recevoir d'un côté des coups d'encensoir, et de l'autre des douches réfrigérantes.

Je crois qu'on a exagéré l'éloge et le blâme dans l'appréciation des ouvrages de cet auteur.

Ceux qui l'admirent vont presque jusqu'à faire de lui le successeur direct de Molière ; ceux qui le blâment vont jusqu'au dénigrement le plus absurde.

M. Émile Augier ne conçoit pas toujours bien ses comédies, et son style est entaché de pastiche, voilà ce qu'on peut lui reprocher ; mais aussi que de verve, que d'entrain, que d'esprit ! Comme son vers est pimpant, comme l'action marche vivement sans se laisser arrêter par les invraisemblances de la donnée et des caractères ! Eh, sans doute, M. Augier sait par cœur Molière, Regnard et quelques auteurs classiques, et l'on s'en aperçoit à des vers qu'il leur emprunte sans s'en douter ; mais les critiques qui l'incriminent pour ce fait, sont tout indulgence pour M. Louis Bouilhet, par exemple, qui ne se gêne pas pour emprunter à Victor Hugo.

Assurément, je regrette beaucoup que M. Augier n'ait pas dressé franchement sa tente sur le terrain de

la nouvelle littérature ; je suis persuadé que sa réputation y eût gagné et que nos plaisirs eussent été plus grands ; mais cela doit-il nous faire nier les qualités étincelantes de cet auteur ?

31 mai. — Sainte Pétronille.

Le Bonheur impossible, par M^{me} Caroline BERTON, née SAMSON.

Madame Caroline Berton s'est trouvée dans des conditions favorables à ses goûts littéraires. Fille d'un acteur justement estimé et qui a écrit lui-même quelques comédies estimables, elle a mis à profit ses relations, ses lectures, ses observations et publié des romans qu'on lit avec plaisir et qui donnent une haute idée du caractère et de l'éducation de madame Berton. Si tous les auteurs mâles ne donnaient que des chefs-d'œuvre, madame Berton devrait cesser d'écrire, mais madame Berton fait des livres meilleurs que beaucoup de ceux du sexe-fort, et, par conséquent, elle fait bien de composer des romans.

Encore, a-t-elle la modestie de n'être pas très-proli-
fique sous ce rapport, ce dont il faut lui tenir grand
compte.

1^{er} juin. — Saint Pamphile.

Souvenirs de Voyage, par D. NISARD.

Contrairement à ce qui est d'usage de temps immémorial, M. D. Nisard, depuis qu'il est de l'Académie, a fait plus de bruit et plus de besogne qu'il n'en avait fait avant d'y entrer. On croirait vraiment qu'il a pris au sérieux la promesse que font, par excès de modestie, tous les récipiendaires, quand, s'accusant d'indignité, ils prennent l'engagement d'employer tous leurs efforts à mériter l'honneur de siéger dans la compagnie des immortels.

C'est que, indépendamment des mutineries qui se sont produites à ses cours de Sorbonne, M. Nisard a eu la bonne fortune de répondre à Alfred de Musset et à M. Ponsard, lors de leurs réceptions dans le sanctuaire, et qu'il s'est montré supérieur, et de beaucoup, à ses jeunes confrères. Cette supériorité, toute de circonstance, n'empêchera pas Alfred de Musset d'aller plus loin dans la postérité que M. Nisard, ni M. Ponsard, d'être plus justement célèbre que le professeur qui lui a donné une si bonne leçon, mais M. Nisard n'en a pas moins prouvé qu'il a de la valeur et qu'il en aurait eu davantage, au point de vue littéraire, s'il n'était pas, avant tout, universitaire, c'est-à-dire obligé

de garrotter son inspiration, de peser chacune de ses paroles, et de s'abstenir de tout écart, de toute passion.

En voyage, M. Nisard oublie assez volontiers qu'il appartient à un corps officiel ; aussi trouve-t-on dans ses récits des passages charmants, des observations ingénieuses, des peintures éclatantes où la couleur l'emporte sur le dessin. Il y a moins de correction que dans un discours académique, mais il y a le souffle de la liberté, ce qui vaut mieux.

2 juin. — Saint Pothin.

André Gérard, par Victor SEJOUR.

M. Victor Séjour est venu tout exprès de la Louisiane à Paris, pour y conquérir une place parmi les dramaturges, et il est parvenu, sans trop de difficulté, à faire représenter son premier ouvrage au Théâtre-Français. C'était un drame en cinq actes et en vers intitulé : *Diéga-Rias*. Au reste M. Séjour ne procède que par cinq actes ; il ne sort pas de là. Seulement, il est sorti du vers pour adopter la prose qui n'est pas plus commode à manier, c'est vrai, mais qui permet de faire plus vite et qui ouvre plus de débouchés.

M. Séjour n'est pas né poète, il est né *charpentier*. Il a le génie des ficelles, l'audace des incidents, l'invention des contrastes les plus inattendus, et, enfin, il

a le bon esprit de se précautionner d'un acteur en renom pour sauver ses pièces en cas de péril.

A tort ou à raison, la critique s'occupe des pièces de M. Séjour, comme s'il avait une véritable valeur littéraire, mais il en est de son style comme de la charpente de ses pièces ; beaucoup de ficelles. Il est vrai que tout le monde n'a pas ces ficelles-là, et qu'à tout prendre M. Séjour est de plusieurs crans au-dessus de M. D'Ennery. Avec cela, l'auteur d'*André Gérard* est un homme digne et consciencieux.

3 juin. — Sainte Clotilde.

Emmeric de Mauroger, par M^{me} DE CUBIÈRES.

Les femmes savent aimer et surtout se faire aimer, mais elles ne savent pas exprimer dans leurs livres l'amour tel qu'il est, ce qui ne les empêche pas de faire des romans exclusivement consacrés à l'amour.

Voilà tout ce que je veux dire de madame de Cubières, à propos d'*Emmeric de Mauroger*, qu'on a peu lu dans le temps où il a paru et qu'on ne lit plus du tout aujourd'hui.

4 juin. — Saint Opat.

Les Frères de la Côte, par Emmanuel GONZALÈS.

A-t-il assez exploité le succès des *Frères de la Côte* ! Un des grands succès du feuilleton du *Siècle*, un roman à grandes aventures de terre et de mer, traduit dans toutes les langues, reproduit par tous les journaux des départements, transformé en mélodrame à spectacle. M. Gonzalès a fait bien d'autres romans que celui-là, mais il reste et restera *in æternum* l'auteur des *Frères de la Côte*.

C'est donc un bien beau livre que les *Frères de la Côte* ? — Ma foi, vous l'avez lu, et c'est à vous que je demande ce que vous en pensez.

Singulier style que celui de M. Gonzalès ! toujours courant après l'image, après l'effet, et l'atteignant quelquefois, mais au prix de quels efforts, grand Dieu !

Et puis, une manie déplorable ! il faut toujours qu'il imite un romancier en vogue. Tantôt il démolit les proverbes à la manière de M. Alphonse Karr, tantôt il emprunte à Alexandre Dumas les coups d'épée et les situations, tantôt il veut analyser comme Balzac. Ce n'est pas précisément impuissance de la part de M. Gonzalès, c'est de la paresse. Il a publié plusieurs

commencements de romans dont le lecteur n'est pas sûr de voir jamais la fin.

Malgré ses côtés faibles, M. Gonzalès, intrépide imitateur, se sauve par une certaine originalité dans la pastiche.

5 juin. — Saint Boniface.

La Boulangère a des écus, par JULES DE PRÉMARAY.

—

Quand M. Jules de Prémaray s'avise de donner quelque part une pièce de théâtre, tout aussitôt les confrères en critique façonnent de pompeuses louanges : le public payant ne s'y laisse pas prendre, et les directeurs, malgré leur bonne volonté, sont bien obligés de retirer du répertoire les pièces malencontreuses.

Que diable aussi ! M. de Prémaray ne peut-il se contenter d'être un critique sans talent ? Pourquoi veut-il être un détestable auteur dramatique ?

Messieurs Janin, Gautier, Jouvin, de Saint-Victor, faites-moi le plaisir de me dire ce que vous pensez de votre confrère Prémaray ? — Vous le vantez dans l'occasion et vous faites bien, parbleu ! Ne servit-il qu'à faire voir, par la comparaison, ce que vous valez, qu'il vous est fort utile.

6 juin. — Saint Claude.

La Belle Gabrielle, par AUGUSTE MAQUET.

Ce qui donne quelque prix aux livres de M. Maquet, c'est qu'ils ont gardé un reflet du talent de M. Alexandre Dumas. Dumas sans M. Maquet serait ce qu'il est, sans Dumas M. Maquet, qui n'est pas un aigle, n'aurait été rien en littérature.

Il a eu l'honneur insigne, M. Maquet, de voir son nom accouplé à celui de Dumas sur les affiches de théâtre, et il n'en a pas fallu davantage pour lui ouvrir les théâtres et les journaux quand il s'y est présenté seul.

7 juin. — Saint Lié.

Les Bâtons flottants, par LIADIERES.

J'ai presque envie de dire un peu de bien de M. Liadières.

Voilà un homme qui a occupé des positions officielles, qui était bien en cour, qui pouvait se croiser

les bras et qui a mieux aimé consacrer ses loisirs à cultiver la muse que de rester à rien faire.

La muse a été sourde aux sollicitations de M. Liadières, direz-vous ; c'est vrai, mais M. Liadières n'a eu qu'un tort dans tout ceci ; c'est de venir trop tard, quand la poétique était rajeunie, métamorphosée, et qu'elle dédaignait les oripeaux dont l'affublaient nos pères.

Dans les vingt premières années de ce siècle, les vers de M. Liadières eussent été les bienvenus : si nous ne les goûtons plus, c'est tout simplement parce qu'ils nous font l'effet de ces gravures de modes du temps jadis qui nous paraissent ridicules, et qui faisaient les délices de leur époque.

8 juin. — Saint Médard.

Le Nègre des marais maudits, par CHARLES VALOIS.

Ce roman a dû être entrepris au moment où *l'Oncle Tom* faisait fureur, et que nous étions tous à nous apitoyer sur les infortunes des esclaves.

Je n'ambitionne pas le sort des esclaves et suis grand partisan de leur émancipation, mais j'ai peine à croire cependant que des propriétaires d'esclaves passent leur temps à martyriser ces pauvres diables qui

représentent pour eux un capital considérable. Les colons auraient-ils donc moins de sollicitude pour leurs noirs que nous n'en avons pour nos chevaux de luxe? Je crois donc qu'il y a énormément d'exagération dans les peintures qu'on nous fait des cruautés exercées envers les esclaves, ce qui ne diminue en rien ce qu'il y a d'odieux dans le fait de l'esclavage considéré en lui-même.

Les auteurs qui veulent faire d'un esclave un héros de roman, ne croient pas pouvoir se dispenser de lui donner de l'instruction, des manières distinguées, des idées supérieures, de sorte qu'il faudrait à ce compte que le blanc devînt l'esclave et le noir le maître.

C'est là le défaut capital dans l'ouvrage de M. Charles Valois, ouvrage fort intéressant, d'ailleurs, honnêtement écrit, mais dépourvu de philosophie. — *J'aime encore mieux l'Oncle Tom.*

9 juin. — Sainte Pélagie.

Le Corridor du puits de l'Ermité, par GEORGES GUENOT.

Le *Corridor du puits de l'Ermité* est un des quartiers de la prison de Sainte-Pélagie. M. G. Guénot a réuni sous ce titre des contes et nouvelles recoltés dans les récits que se font les détenus pour *tuer le*

temps. Cette publication date de loin déjà, de plus de vingt ans.

Il y avait alors en M. Guénot l'étoffe d'un littérateur, mais il n'a pas trouvé qu'il arrivait assez vite à la réputation et au bien-être, l'impatience l'a pris, et il a déserté la littérature sérieuse pour se lancer dans les petits journaux où il s'est fait peu remarquer. C'est à peine si je retrouve son nom de loin en loin dans des feuilles légitimistes.

10 juin. — Saint Landri.

Coups de plume, par PHILIBERT AUDEBRAND.

Je ne sache pas que M. Audebrand ait jamais rien écrit de longue haleine, mais les petits articles qu'il a donnés à des centaines de petits journaux, formeraient de gros volumes.

Je crains que M. Audebrand ne se soit trompé de vocation ou que les nécessités de la vie matérielle l'aient poussé à contre cœur dans une voie qui n'est pas la sienne. Il n'a pas la plume assez légère ni assez acérée pour les escarmouches de la petite presse, et quand il veut égratigner seulement, il fait une contusion qui n'entame pas la chair et qui n'en est que plus douloureuse. Comment n'a-t-il pas trouvé à rédiger

dans une grande feuille politique un de ces bons gros *Premiers-Paris* par-dessus lesquels saute le lecteur ?

11 juin. — Saint Barnabé.

Les Oiseaux de proie, par HIPPOLYTE CASTILLE.

Encore un qui a dit adieu au roman, dans lequel il ne brillait guère, pour se jeter dans l'histoire, dans la politique, dans la biographie : j'aimerais tout autant qu'il fût resté fidèle au roman.

M. Castille met à sa phrase le bonnet rouge, mais il ne prend pas pour devise : *liberté, égalité, fraternité*, comme les républicains de la bonne ville de Castelnaudary. Dieu me préserve de ces littérateurs dont le style ne marche que sur des échasses, et de ces républicains qui veulent à tout prix être les tuteurs de leurs contemporains et qui sont possédés d'un orgueil féroce.

12 juin. — Saint Olympe.

Nowelles, par M^{me} ACHILLE COMTE.

Madame Achille Comte est membre de la Société des

gens de lettres. Elle a publié quelques nouvelles dans le bulletin de cette société et dans des revues consacrées aux jeunes filles et aux enfants.

— Passons à un autre exercice.

15 juin. — Saint Antoine de Padoue.

Ici l'on aime, par LOUIS LURINE.

Autrefois, quand existait le *Globe* de M. Granier de Cassagnac, M. Lurine y était chargé de la critique théâtrale, et je n'oublierai jamais avec quelle conscience, quel talent, quelle sûreté de jugement, il s'acquittait de cette ingrate besogne. Plusieurs fois, en lisant les comptes rendus des représentations faits par certains critiques, j'ai été tenté de regretter que M. Lurine se fut retiré de cette arène, mais il nous a donné depuis des nouvelles si charmantes, que je lui ai pardonné de bon cœur d'avoir abandonné la critique.

M. Lurine est prodigieusement doué : il aurait été un excellent avocat, mieux que cela, un orateur distingué ; il a fait ses preuves dans la littérature et au théâtre. Mais je le crois d'un naturel fort enclin à la paresse. Il mérite plus de réputation qu'il n'en a et ne fait pas grand'chose pour en conquérir davantage.

Qui sait ? à toutes ses autres qualités, M. Lu-

rine ajoute peut-être celle d'une philosophie pratique qui le porte à préférer ses plaisirs particuliers à ceux du public.

14 juin. — Saint Rufin.

Études sur la littérature contemporaine, par VILLEMMAIN.

M. Villemain écrit fort mal la langue française.

Voilà une accusation nettement articulée et qui va soulever contre moi des tempêtes.

La réputation de M. Villemain est immense, son nom est un des noms glorieux de notre littérature, et à cause de cela, vous trouvez à chaque instant des personnes qui paraissent s'y connaître et qui font un éloge pompeux de sa manière d'écrire parce qu'ils s'imaginent que c'est à son style qu'il doit sa gloire et son autorité.

Le fait est que les livres de M. Villemain sont peu lus et qu'il s'est fait sa renommée comme professeur. La jeunesse de la Restauration encombrait l'amphithéâtre où il faisait ses cours, sa parole était écoutée avec recueillement et portait en elle des semences de liberté. Il a donc rendu à son pays de grands services, et le pays l'en a récompensé en lui faisant une réputation de grand écrivain que rien ne justifie. Les incor-

rections, la lourdeur, les obscurités pullulent dans ses phrases, mais ce défaut grave est amplement racheté par la profonde érudition, par la finesse, par le bon goût, par la grandeur des aperçus, toutes qualités que M. Villemain possède au degré le plus éminent. Et puis, quel admirable talent pour redire les mêmes choses en nouveaux termes, et pour épuiser une question qu'il veut envisager sous toutes ses faces ! Comme il excelle dans l'ironie et dans l'allusion transparente !

S'il écrivait aussi bien qu'il pense... mais on ne peut pas tout avoir et le lot de M. Villemain est déjà bien digne d'envie.

15 juin. — Saint Modeste.

L'Homme au cinq louis d'or, par LOUIS ULBACH.

Confiteor ! J'ai longtemps désespéré de M. Ulbach, quoiqu'il ressemble beaucoup à Napoléon, notre premier empereur. Ses débuts en poésie ne furent pas heureux, les deux ou trois romans qu'il a publiés, sont ennuyeux, et je connais peu de lecteurs qui aient eu le courage de les lire jusqu'au bout. Il y avait pourtant quelque chose, dans tout cela, on sentait le désir de bien faire, des efforts pour arriver au style, le respect de soi-même, la dignité de l'homme de lettres.

C'est que la poésie et le roman n'étaient pas dans les moyens de l'auteur.

Enfin, M. Ulbach a publié dans la *Revue de Paris* des appréciations sur quelques personnages contemporains, et là il s'est montré homme de talent et de conviction. Les études sur la politique et sur la philosophie sociale me semble être la voie que M. Ulbach doit parcourir. Il n'y sera pas des premiers, peut-être, mais il y prendra une place très-honorable.

16 juin. — Saint Fargeau.

Cours d'économie politique, par MICHEL CHEVALLIER.

M. Michel Chevallier est un homme de génie dont le génie s'est détérioré dans les postes officiels. On ne devient pas impunément conseiller d'État et professeur au collège de France quand on a passé par le Saint-Simonisme et qu'on semble né pour la vie militante.

Il est peu de vérités économiques que M. Michel Chevallier n'ait découvertes ou du moins pressenties, et cependant il n'ose dire que la moitié de la vérité. Champion infatigable de la liberté du commerce, il voudrait faire croire que la suppression des douanes amènerait la France au plus haut degré de prospérité : C'est une erreur dont il ne peut être dupe, car il n'i-

gnore pas que le système prohibitionniste peut se défendre par des arguments non moins péremptoires que ceux qu'il développe si éloquemment en faveur du libre échange. Évidemment, M. Michel Chevallier a lu le système des contradictions économiques ; il sait parfaitement que ces contradictions doivent se résoudre en une synthèse supérieure, et s'il n'a pas mis son immense intelligence, son magnifique talent de professeur et d'écrivain, au service de cette doctrine, c'est qu'il craint d'ameuter contre lui la foule des ignorants qui s'imagineraient voir leur bien-être menacé.

Le problème social est beaucoup moins compliqué qu'on ne pourrait croire, et le bonheur du genre humain ne tient pas à si peu de chose que les gabelous. Organiser le crédit, l'instrument de travail, de manière à rendre la production incessante comme elle doit être en présence d'une faculté de consommation sans limites, voilà ce qui doit préoccuper uniquement les économistes.

Si M. Michel Chevallier eût consacré à ce problème fondamental le quart des travaux et des méditations qu'ont exigés de lui les questions secondaires et de détail, il eût été placé au rang des bienfaiteurs de l'humanité. Pour avoir méconnu ce devoir, il restera seulement comme un économiste ingénieux, timide dans ses audaces, étudié même dans ses écarts, toujours écrivain remarquable, penseur profond, ayant bien soin de ne livrer de sa pensée que ce qui ne peut compromettre ni le professeur, ni le conseiller d'État.

17 juin. — Saint Avit.

Paris anecdote, par PRIVAT D'ANGLEMONT.

En littérature, M. Privat d'Anglemont, s'il faut s'en rapporter à ce qu'en disent les petits journaux, est une sorte de Chodruc-Duclos. Il fait profession de gueuserie et sa mise est celle de la non-fortune, comme dit M. Prudhomme. Ces excentricités, jointes à un certain talent, ont valu à M. Privat d'Anglemont une sorte de réputation dans la confrérie des gens de lettres.

Les sujets qu'il affectionne sont naturellement en rapport avec les étranges habitudes qu'il a adoptées : les chiffonniers, les filous nocturnes, les usuriers de bas étage, tout ce qui grouille dans la fange, tout ce qui respire dans la crapule. Ce sont les petits mystères de Paris par un procédé de rédaction inventé chez Paul Niquet, entre un canon de vin violet et un petit verre de tord-boyau.

18 juin. — Saint Protais.

Contes invraisemblables, par HENRI NICOLLE.

Pas si invraisemblables que le titre le dit ; contes

charmants, où l'on trouve des détails poétiques, des portraits de femme que l'on croirait peints au pastel, et une délicatesse de sentiment qui assure à M. Nicolle la sympathie de ses lecteurs. Seulement, je voudrais lui voir plus de lecteurs. M. Nicolle ne travaille que pour le petit nombre.

19 juin. — Saint Gervais.

Il était une fois... par SAVINIEN LAPOINTE.

M. Savinien Lapointe était cordonnier avant de se faire écrivain, et je désire beaucoup pour lui qu'il n'ait pas déserté complètement sa première profession pour la seconde. Les ouvriers qui, au lieu d'aller au cabaret, occupent leurs loisirs par la littérature, font une chose digne et qui les honore ; ceux qui abandonnent le métier qui les nourrit pour s'adonner aux lettres font une folie, à moins qu'ils n'aient la certitude du succès. Ce sont les ouvriers instruits et intelligents qui devraient comprendre que le travailleur manuel est plus utile à la société que l'écrivain médiocre, et qu'ils sont coupables en donnant à leurs camarades moins favorisés qu'eux l'exemple de la désertion.

Les vers publiés par M. Savinien Lapointe ne dénotent pas un poète, mais un versificateur habile : Sa

prose n'a rien non plus de bien remarquable, et cependant elle vaut celle de la plupart des romanciers de troisième ordre. Je dis que c'est là un mince bagage pour s'aventurer dans les lettres.

Sans doute, on ne trouverait pas beaucoup de cordonniers capables d'écrire comme M. Lapointe, mais c'est là une considération qui ne grandit pas d'une semelle le talent réel de l'auteur, et chevilles pour chevilles, j'aime mieux celles que l'on met aux souliers que celles que l'on enfonce dans les vers de douze pieds.

20 juin. — Saint Silvére.

Glenarvon, par FELICIEN MALLEFILLE.

C'était un beau début ! avoir un pareil succès au moment où Hugo et Dumas donnaient leurs grands drames. Il avait pour lui toute la nouvelle école, toute la critique militante, la faveur publique : il avait, ce qui vaut mieux, le talent, la passion, le mouvement. Pourquoi n'a-t-il pas tenu les promesses que l'on fondait sur son avenir ? M. Mallefille n'a jamais rien fait depuis qui valut son coup d'essai, et cependant il a toujours eu dans ses drames des parties supérieurement traitées et qui prouvaient ce à quoi il eût pu arriver

s'il n'eût pas été distrait de ses travaux littéraires par d'autres idées qui lui ont trop fait négliger le soin de sa réputation.

M. Mallefille ne reparaît dans les lettres que de loin en loin. C'est un volontaire à l'esprit inquiet, aventureux, avide de changement : il aurait pu devenir général, mais il ne peut se soumettre à la discipline et s'éloigne souvent du drapeau, laissant à d'autres moins dignes que lui l'avancement qui lui était réservé.

21 juin. — Saint Leufroi.

Les Années de voyage, par ARMAND BASCHET.

M. Baschet est un jeune écrivain qui fera parler de lui s'il travaille sérieusement avant de publier une œuvre importante. L'étude sur Balzac que j'ai lue de lui, se recommande par le culte raisonné de ce grand romancier et par l'intelligence de son œuvre grandiose. Quand on sait admirer et exprimer son admiration comme M. Baschet, on doit chercher à suivre la trace de ceux qu'on admire.

21 juin. — Saint Paulin.

La Liberté, par ÉMILE DE GIRARDIN.

Règle générale : quand vous verrez les ennemis d'un publiciste s'acharner à l'attaquer dans sa vie privée, vous pouvez affirmer, *à priori*, que c'est de la part de ses détracteurs un aveu d'impuissance.

Comment, un homme est à la tête d'un journal très-répandu, chaque jour il y publie de longs articles lus avec avidité, il y exprime ses opinions, ses idées, ses projets, ses vues, ses critiques, et au lieu de prouver que ses opinions sont détestables, ses idées fausses, ses projets chimériques, ses vues absurdes, ses critiques sans fondement, vous le diffamez !

Jamais écrivain n'a été attaqué avec autant d'aigreur, jamais homme n'a enduré autant d'outrages que M. de Girardin, et jamais non plus personne n'a su mieux que lui rendre coup pour coup et tenir tête, à lui tout seul, à cinquante ennemis se ruant en furie contre lui.

Vous parlez de son ménage, de sa fortune, de ses entreprises... silence !

Êtes-vous le tribunal ? êtes-vous la loi ? -- Vous avez vos convictions à cet égard ? — Qu'importe ? ce n'est

pas de cela qu'il s'agit, je n'en sais et n'en veux rien savoir.

Vous l'accusez d'inconsistance politique, de versatilité. — Prenez garde... les rieurs ne seront pas de votre côté.

— Il a soutenu le gouvernement de Louis-Philippe, plus tard il s'est mis au service de la République.

— Entendons-nous, s'il vous plaît.

M. de Girardin, comme beaucoup d'autres grands esprits, est un amant passionné de la liberté, et il pensait avec raison que la liberté, jusqu'à nouvel ordre du moins, se concilie avec toutes les formes de gouvernement. Avait-il tort de croire que le gouvernement constitutionnel, exercé dans de bonnes conditions, rendrait les citoyens plus heureux et plus libres qu'une république organisée d'après les plans des rédacteurs du *National*? J'ai suivi fort attentivement la polémique de M. de Girardin, depuis la fondation de la *Presse*, et je ne l'ai pas trouvé un seul instant en désaccord avec l'idée libérale et progressive.

Parce que la république succédait à la monarchie constitutionnelle, le journaliste devait-il renoncer à son programme? Devait-il trahir la cause de la liberté au moment où s'accomplissait une révolution qui devait, disait-on, la consolider à jamais?

J'avouerai que M. de Girardin n'a pas toujours été également heureux dans l'étude des questions sociales, mais ses intentions ont été droites, et s'il a louvoyé, c'est qu'il est resté trop longtemps à peu près étranger

à la science économique, et qu'il essayait de résoudre par la politique ce qui ne le pouvait être que par l'économie. En homme qui veut être à la hauteur de son époque, M. de Girardin a acquis les connaissances qui lui manquaient. Il a dû briser sa plume au moment où il était en mesure d'organiser théoriquement le crédit.

M. de Girardin tiendra une grande place dans l'histoire contemporaine. Ce n'est pas un écrivain correct et élégant ; mais il possède l'idée, la clarté et une logique implacable.

23 juin. — Saint Andry.

Virginie, par LATOUR DE SAINT-YBARS.

J'estime que M. Latour de Saint-Ybars est venu à maturité dans notre dix-neuvième siècle pour composer des tragédies qui servent à mettre en relief les qualités étincelantes du théâtre de Victor Hugo, et les conceptions raisonnables de M. Ponsard.

24 juin. — Nat. de saint Jean-Baptiste.

Vert-Vert, par DE FORGES.

Pour en revenir à M. Latour de Saint-Ybars, on me dira qu'une tragédie en cinq actes et en vers indique de la part de l'auteur une volonté ferme, un travail opiniâtre, le désir de faire une œuvre remarquable.... d'accord. Mais qu'importe au public qu'un auteur pâlisse pendant des années sur son manuscrit; qu'il passe ses jours et ses nuits à chercher ses rimes, à polir ses hémistiches, si ces labeurs enfantent une tragédie mortellement ennuyeuse. Faites lentement, faites vite, cela ne me regarde pas. Faites bien, c'est tout ce que je vous demande.

Est-ce que je n'aime pas mieux que *Virginie* et que *Rosemonde*, cette charmante comédie de M. de Forges, *Vert-Vert*, que mademoiselle Déjazet a jouée cent cinquante fois de suite, et qui a fait passer toute la population de Paris par la petite salle du Palais-Royal? Ce n'est qu'un vaudeville avec les flons flons de rigueur, mais c'est pimpant, leste, spirituel, et c'est écrit en français, ce qui ne gâte rien. Il y avait là de quoi vous faire passer deux heures dans le ravissement : n'est-ce pas mieux que de bâiller pendant cinq actes d'une tragédie?

25 juin. — Saint Prosper.

Les Deux amours, par BENJAMIN TILLEUL.

Il n'a tenu qu'à M. Tilleul de se faire dans les lettres une belle réputation : il avait de l'imagination, des idées, du style, et ses débuts avaient fait quelque sensation à une époque où le mercantilisme littéraire était loin d'avoir les proportions qu'il a prises depuis. Mais M. Tilleul n'est pas solliciteur : il ne sort pas d'un cercle d'amis très-restreint et a laissé de plus entreprenants que lui prendre les places au rez-de-chaussée des journaux, et chez les éditeurs. Des préoccupations politiques l'ont, d'ailleurs, tenu éloigné du mouvement littéraire. M. Tilleul y rentrera, je l'espère ; il est assez jeune pour recommencer la carrière avec un talent plus mûri et une somme d'idées qu'il saura mettre en œuvre.

26 juin. — Saint Babolein.

Le Château du mystère, par ARSÈNE DE CEY.

On ne recherche pas les romans de M. Arsène de Cey

qui est peu connu, quoiqu'il date déjà d'assez loin dans les lettres ; mais quand on en lit un par hasard, on ne le quitte pas volontiers. Cet auteur se complait dans les histoires noires avec accompagnement de fantômes, brigands, mystères, et il s'impose à votre attention en faisant violence à votre curiosité.

27 juin. — Saint Crescent.

France de Simiers, par FERDINAND DUGUÉ.

M. Ferdinand Dugué n'est pas encore parvenu à conquérir au théâtre un franc succès... il n'a pas eu non plus de chute complète. Il devrait comprendre que le temps des drames de cape et d'épée est passé, et que le public d'aujourd'hui préfère aux écrivains qui frappent ses yeux et son imagination, ceux qui remuent les idées. Quant à mettre en scène des personnages comme Salvator Rosa et Shakspeare, c'est toujours chose scabreuse, et M. Dugué a dû voir qu'on n'accommode pas aisément ces grandes figures aux convenances du mélodrame.

Cet auteur a pourtant du savoir-faire, et s'il veut se débarrasser des phrases trop ronflantes qui exigent de grands gestes et chercher des sujets plus *actuels*, il pourra enfin rencontrer ce succès de bon aloi après le-

quel il court avec une persévérance qui mérite sa récompense.

28 juin. — Saint Irenée.

Les Boucaniers, par PAUL DU PLESSIS.

Voilà un roman qui se lit avec la même voracité que les *Trois Mousquetaires* ou *Monte-Christo*, et qui est traité absolument dans les mêmes conditions. Dire cela, c'est faire à la fois l'éloge et la critique des *Boucaniers*.

C'était, je crois, le coup d'essai de M. du Plessis, et l'on serait tenté de croire qu'il a emprunté la plume d'Alexandre Dumas, ou qu'il a pris fantaisie à Dumas de signer du nom de M. du Plessis.

Aussi, il faut voir comme les éditions des *Boucaniers* se succèdent. Il y a de quoi éclipser la vogue des *Frères de la Côte*, et ce n'est pas peu dire. M. Gonzalès en fera une maladie.

29 juin. — Saint Pierre et saint Paul.

Les Intimes, par MICHEL RAYMOND.

Saint Pierre et saint Paul sont inséparables à cette

date du calendrier, et longtemps on a pu croire que MM. Michel Masson et Raymond Brucker, réunis sous le pseudonyme de Michel Raymond, et qui ont alors produit tant de romans aimés des lecteurs, feraient comme saint Pierre et saint Paul. Hélas ! ils se sont séparés, les deux écrivains qui s'entendaient si bien, et chacun a cherché la renommée pour son propre compte.

Je doute fort qu'à lui tout seul M. Michel Masson eût pu écrire les *Intimes*. Ce livre a vieilli sans doute comme toutes les œuvres qui ne sont pas écloses du génie ou du talent supérieur, mais on y retrouve encore des pages où la passion bouillonne, où le cœur humain est fouillé avec un art admirable. Il n'en est plus ainsi dans les ouvrages signés de M. Masson. M. Masson a eu le bon esprit de délaisser à peu près le roman pour le mélodrame, et s'il était plus jeune, il pourrait espérer contre-balancer la gloire de M. d'Ennery.

En arriver là après avoir fait sa part des *Intimes* ! C'est qu'on gagne tant d'argent avec les mélodrames !

Évidemment, dans l'association Michel Raymond, M. Brucker représentait la partie artistique et distinguée, la fougue, les élans de la passion et ses désordres, et M. Masson, avec son esprit méthodique, présidait à l'arrangement des scènes, corrigeait les emportements, faisait rentrer dans son lit le torrent dont M. Brucker était toujours prêt à lâcher les écluses.

Pourquoi se sont-ils séparés ?

M. Brucker est tombé dans l'illuminisme.... Il s'est fait propagandiste de la foi.... Il ne fera pas fortune comme son ancien collaborateur, mais il arrivera tout droit en paradis.

50 juin. — Conv. de saint Paul.

La Femme perdue, par **RABAN**.

M. Raban..... Vous allez me dire que vous ne connaissez pas ce nom-là. — Que voulez-vous? On dirait vraiment qu'il y a eu conspiration du silence sur toute la ligne des journaux, grands et petits, pour laisser M. Raban dans un oubli profond, et cependant il a publié plus de cent volumes.

Il est très-vrai que M. Raban fait ses livres absolument comme un épicier vend ses chandelles; il n'a jamais aspiré à la célébrité, et pourvu qu'il arrive à retirer de ses manuscrits de quoi faire vivre sa famille, il ne demande pas davantage, et se soucie de la littérature aussi peu que d'un mandarin de la Chine.

A tout prendre, il y a moins à *trimen* pour écrire des romans sans idées, qu'à raboter des planches ou à limer du fer, se dit M. Raban, et comme il gagne à peu près autant qu'un bon ouvrier, il s'estime heureux.

Cette modestie de M. Raban me touche beaucoup, je l'avoue, et me donne de son caractère une haute opinion. Notez bien que ses livres valent ceux de beaucoup d'auteurs auxquels la critique consacre des articles, et que son style, tout lâché qu'il soit, a des allures simples et naturelles dans son incorrection, que je préfère aux incorrections prétentieuses de nombre de littérateurs.

Dieu me pardonne ! Je crois que M. Raban n'a pas même daigné se faire recevoir membre de la Société des gens de lettres ! Il a eu grand tort. On l'aurait reproduit comme tant d'autres, et il eût augmenté ses revenus.

1^{er} juillet. — Sainte Éléonore.

L'Autre monde, par madame **MARIE FONTENAY**

(madame **MANOEL DE GRANDFORT**.)

Voici en quels termes, l'éditeur annonce cet ouvrage :

« Madame Marie Fontenay revient des États-Unis.
» Rien de plus curieux que le livre qu'elle en rap-
» porte : mœurs, religions, politique, tout a trouvé
» place dans ces pages élégantes. Ce n'est pas une
» prédicante comme madame Becher - Stowe ; loin

» de là : c'est un observateur toujours fidèle, parfois
» ironique, qui nous apprend ce qu'il faut penser
» de l'*Oncle Tom* et de ce bloomérisme tant raillé par
» nos petits journaux. »

Puisque l'éditeur le fait entendre si clairement, mettons que le livre de madame Fontenay vaut mieux que celui de madame Becher-Stowe, et n'en parlons plus.

2 juillet. — Visitation de N.-D.

L'Organisation du travail, par LOUIS BLANC.

M. Louis Blanc est un socialiste dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire un penseur attristé des misères qui pèsent sur l'humanité et qui fait appel aux sentiments de son cœur pour remédier aux infirmités qu'il décrit avec une grande éloquence.

Gouvernementaliste et partisan de l'autorité, M. Louis Blanc penche tout naturellement du côté du communisme et force toutes les individualités à se confondre dans l'unité représentée par le pouvoir. Ce système est loin d'être neuf, et la preuve qu'il est contraire à la saine raison et à la justice, c'est qu'il n'a jamais été possible de l'appliquer aux sociétés en voie de progrès et de liberté. M. Louis Blanc a fait partie du gouver-

nement provisoire qui lui avait donné carte blanche pour expérimenter ses doctrines ; s'il n'a rien pu mettre en œuvre, c'est évidemment que son système était impraticable.

La science sociale n'est pas du domaine sentimental : elle s'appuie sur le droit absolu, sur la justice inéluctable. La répartition des richesses ne s'opère équitablement ni par l'arbitraire de l'autorité, ni d'après les besoins des individus, mais d'après cette grande loi : à chacun suivant ses œuvres.

« Partageons en ennemis sauf à jouir en frères, » a dit un illustre économiste.

Si M. Louis Blanc, au lieu de suivre ses fantaisies utopiques, eût étudié avec plus de soin les phénomènes de la production et de la consommation, et s'il eût mieux compris comment du travail libre doit découler l'émancipation des travailleurs, il aurait exercé sur son époque une heureuse influence, au lieu qu'il a été un épouvantail pour tous les propriétaires menacés de se voir absorbés par l'État.

Comme historien, M. Louis Blanc a un parti pris qui le fait tomber sans cesse dans des erreurs semblables à celles que je lui reproche comme socialiste, mais ce qui le sauve, ce sont de bonnes intentions et un grand mérite d'écrivain, quand il ne se laisse pas aller à l'enflure et aux effets étudiés. La vérité et la science n'ont que faire de ces oripeaux.

5 juillet. — Saint Thierry.

Mémoires d'un suicidé, par MAXIME DU CAMP.

L'homme qui ne travaille pas, qui se sent incapable de travailler, a le droit de mettre fin à ses jours : voilà quelle conclusion je tire des *Mémoires d'un suicidé*, sans trop savoir si c'est là ce qu'a voulu l'auteur. Il y a vraiment de belles pages dans ce livre désordonné, et qui donnent la mesure de ce que pourra M. Maxime du Camp, dès qu'il aura débarrassé son cerveau d'une foule d'idées mystico-philosophiques, qui fermentent en lui et empêchent le libre essor de sa raison.

M. Maxime du Camp doit être jeune, son livre l'indique ; il manie bien la langue, il est riche d'idées et d'imagination, il aime la liberté, il a énormément de distinction : avec cela, je répons de son avenir littéraire.

4 juillet. — Tr. de Saint Martin.

Une Histoire d'hier, par EDMOND TEXIER.

J'ai démontré comme quoi nombre de romanciers très-médiocres, peuvent se transformer en chroni-

queurs fort goûtés du public qu'ils amusent par leur babil : par contre, il peut arriver qu'un chroniqueur de profession essayant d'esquisser une nouvelle de longue haleine, y apporte un style aux allures vives, pimpantes, une idée mouvante, des péripéties qui vous saisissent.

Témoin M. Edmond Texier qui a écrit cette *Histoire d'hier*, que je vous conseille de lire.

5 juillet. — Sainte Zoé, martyre.

Confidences de mademoiselle Mars, par madame ROGER DE
BEAUVOIR.

Madame Roger de Beauvoir, elle aussi, a été chroniqueuse, et si j'en juge par l'effet produit sur moi, elle n'a pas dû y avoir grand succès : elle a cultivé le proverbe dramatique, enfin, elle a écrit les soi-disant confidences de mademoiselle Mars.

A quoi bon dire ce que je pense de la littérature de madame Roger de Beauvoir ?

Ah ! si elle n'eût pas été actrice, si elle ne fût pas devenue la femme d'un écrivain dont le nom jouit d'une certaine réputation, je serais curieux de savoir dans quel journal et chez quel éditeur madame de Beauvoir eût trouvé le placement de sa prose !

6 juillet. — Saint Tranquillin.

Fables, par LACHAMBAUDIE.

C'est presque un poète que M. Lachambaudie : quelques-unes de ses fables sont inspirées par des sentiments si beaux, si touchants, qu'on oublie qu'elles pourraient être mieux écrites.

La Fontaine, avec tout son génie, n'a corrigé aucun des travers de l'espèce humaine : faut-il espérer que les fables de M. Lachambaudie contribueront à établir sur terre la concorde et la fraternité?

7 juillet. — Saint Aubierge.

Madame Bovary, par GUSTAVE FLAUBERT.

Je suis encore haletant de la lecture de ce livre obscène.

Certes, M. Gustave Flaubert a du talent, mais il se tromperait étrangement s'il croyait en avoir fait preuve dans les passages infiniment trop nombreux de son roman où, sous prétexte de réalisme, il nous entretient

de détails d'une vulgarité bête, quand ils ne blessent pas le goût et les plus simples convenances.

Il me semble avoir entendu parler vaguement d'un procès intenté à l'auteur pour la publication de madame Bovary, livre considéré comme une atteinte à la morale publique. Je suis charmé, pour mon compte, que toute latitude ait été laissée à l'auteur, et que la liberté de l'écrivain ait été respectée dans sa personne : cela permet, du moins au lecteur, seul compétent en pareille matière, de juger l'œuvre dans toute la sévérité de la conscience.

En matière de littérature et de peinture de mœurs, j'ai la manche très-large. Je ne trouve pas mauvais, tant s'en faut, que l'adultère joue son rôle dans les fabulations des romanciers, mais ce que je déplore, c'est le cynisme, la crudité avec lesquels M. Flaubert nous représente des scènes de libertinage, qui font de son œuvre une chose immonde, et que l'on rougirait de conserver dans sa bibliothèque. La mort de la coupable ne lave pas les taches de sa vie ; elle n'arrive pas comme une expiation nécessaire... Quelques billets de mille francs de plus, et madame Bovary continuait ses débordements.

Encore, si le livre offrait un grand intérêt !.. Il y a des longueurs, des invraisemblances... Vous ne vous attachez à aucun des personnages. Il obtient des succès, pourtant... la grande critique s'en occupe, et voilà M. Flaubert arrivé, du coup, à la notoriété.

Quel exemple pour les jeunes gens qui rêvent le dé-

but littéraire et qui sont disposés à ne reculer devant aucun moyen de se faire remarquer !

Quant au style, M. Flaubert a énormément à faire pour constater sa valeur qu'on entrevoit, mais qu'on ne saisit pas encore. Ses phrases écourtées, ses expressions d'une trivialité affectée, occasionnent de la fatigue. Mais à côté de cela, on trouve des pages charmantes qui n'appartiennent pas à l'école réaliste.

M. Flaubert est perdu s'il ne fait pas son *meâ culpâ* de cette production et s'il prend au sérieux le succès de scandale qui l'a suivie.

Et M. Sénart qui accepte la dédicace d'un pareil livre ! Ah ! M. Sénart, que je me félicite de n'avoir jamais eu de sympathie pour vous !

8 juillet. — Saint Procope.

Les Juifs, rois de l'époque, par TOUSSENEL.

Les diverses sectes socialistes s'entendent parfaitement à signaler les plaies qui rongent l'humanité, et les disciples de Fourier, en particulier, excellent dans ce genre d'exercice. En matière sociale, critiquer est quelque chose, c'est même beaucoup, puisque la critique met les penseurs à la recherche des remèdes, mais il vaut mieux s'en tenir à la critique pure et simple

que de proposer des moyens de réforme qui choquent la raison et la tradition, et qui sont inacceptables.

Ce qui me plaît dans le livre de M. Toussenel, c'est qu'il s'attache principalement à montrer la féodalité capitaliste venant se superposer à notre déplorable anarchie industrielle, et n'est-il pas merveilleux de voir comme les prédictions de l'auteur se sont réalisées!

Lorsque le règne de Louis-Philippe n'était encore qu'au tiers de son parcours que M. Toussenel voyait autant de rois dans les détenteurs de grands capitaux : que doit-il penser aujourd'hui des autocrates de la Finance, du report et de la prime ? Cette évolution économique, si déplorable qu'elle puisse sembler, il était nécessaire de la traverser, car les abus qu'elle met au grand jour, serviront de point de départ à des améliorations dans le régime du crédit public.

M. Toussenel est un écrivain fantaisiste, étincelant d'esprit et qui vous ferait adorer l'utopie et le paradoxe tant il sait les présenter sous une forme séduisante.

Dans son livre d'*ornithologie passionnelle*, il reprend en sous-œuvre la théorie de Fourier, son prophète, sur les analogies entre les hommes et les bêtes, et vient à bout de vous intéresser à ces innocentes rêveries qui, dans le cerveau du maître, se casaient à côté de conceptions profondément sérieuses.

9 juillet. — Saint Cyrille.

Nouvelles à la main, par DE VILLEMESSANT.

Combien d'autres à la place de M. de Villemessant auraient profité des moyens de publicité qu'il a depuis tant d'années à sa disposition, pour se poser en littérateur. Il n'en a rien fait, et je l'en félicite. Cela prouve qu'il a une qualité bien rare, celle de se connaître lui-même.

En effet, M. de Villemessant n'est pas un littérateur : il vous fabriquera des colonnes de *nouvelles à la main*, des prospectus de journaux, des réclames pour les grands magasins : au besoin, il rédigera tout comme un autre le compte rendu d'une inauguration de chemin de fer, mais il n'écrira pas un livre, il ne charpentera pas même un quart de vaudeville. Il est né pour le petit journal, et par reconnaissance, il procréé les petits journaux successivement et à la douzaine.

Le voilà pour le moment à la tête du *Figaro*, et, par exception, cette publication a de grandes chances de longévité, malgré les difficultés de la venue au monde et les crises périlleuses de la dentition.

Figaro a toutes ses dents, aujourd'hui, et mord ferme dans l'occasion.

Non, M. de Villemessant n'est pas littérateur, mais

il est doué d'un flair incroyable pour découvrir les gens de talent, quoiqu'il ne sache pas toujours les conserver. Les noms nouveaux profitent de son hospitalité pour se faire connaître, puis ils prennent congé un beau matin et portent leur plume ailleurs.

M. de Villemessant, pour se prémunir contre les effets désastreux de ces désertions, a eu l'inspiration d'un homme de génie : il avait deux filles ; il les a mariées, l'une à M. Jouvin, l'autre à M. Bourdin. Au moins, voilà deux hommes de talent qui ne se sépareront plus de lui.

Aussi, il faut voir comme M. de Villemessant tourne à la béatitude et au chanoine depuis que sa fortune repose sur ces deux solides colonnes.

10 juillet. — Sainte Félicité.

La Fille d'honneur, par madame DE BAWR.

J'ignore si madame de Bawr est jeune ou vieille ; il pourrait même se faire qu'elle ne fût plus de ce monde. Je n'ai pas lu les deux volumes indiqués en tête de cet article, ni aucune des productions de cette dame. Il paraît cependant que ses livres ont cours dans les cabinets littéraires.

11 juillet. — Tr. Saint Benoît.

Florentine, par EDMOND DE VARENNES.

Sans le bulletin de la Société des gens de lettres, je ne connaîtrais pas plus M. de Varennes que madame de Bawr.

M. de Varennes est pourtant un notable.

Marquis d'abord ; membre ou ex-membre du comité de la Société... et enfin, décoré de la Légion d'honneur.

Décoré ? — à quel titre ? — ma foi, je n'en sais rien du tout.

M. le marquis de Varennes est peut-être un ex-sous-préfet, un ex-fonctionnaire... un ex... n'importe quoi.

Toujours est-il que cet honorable gentilhomme a doté le bulletin de la Société d'une nouvelle où je trouve, entre autres choses mirifiques, *une femme qui sait calculer et qui est intrigante comme une vieille chatte.*

Une vieille chatte qui a commis de nombreuses soustractions doit savoir calculer, en effet, mais lui reprocher d'être intrigante !

Échantillon du style de l'auteur :

« En montant l'escalier, il était tellement ému qu'il
« dut se reposer plusieurs fois. Il arriva enfin et tira
« le cordon de la sonnette avec une timidité telle que

« le battant, la partageant, sembla de son côté, n'oser
« toucher la cloche. Il recommença, même effet nul.
« Enfin, il prit à deux mains son courage et le cordon,
« en imprimant à celui-ci une secousse vive, comme
« un homme qui veut en finir... »

L'intérêt qui règne tout le long de la nouvelle, est à l'avenant de ce style.

Ah ! monsieur de Varennes, quand vous me reprendrez à lire quelque chose de votre seigneurie !!!

12 juillet. — Saint Gualbert.

Les Ruines de Paris, par MAURICE DE SAINT-AGUET.

L'auteur suppose que Paris a été détruit au dix-neuvième siècle par un ouragan formidable, et que deux Babyloniens viennent visiter ses ruines en l'an quatre mil huit cent cinquante du Christ.

Il y avait là une donnée prêtant à des considérations élevées, et les vellétés philosophiques se font quelquefois sentir dans ce travail, mais ces vellétés avortent. Beaucoup d'esprit emprunté à tout le monde, une raillerie imitée du petit journal, une façon peu originale de présenter sa fantasmagorie, et avec cela un style décent, voilà les qualités que j'ai remarquées chez M. Maurice de Saint-Aguet, un colosse de talent à côté de M. de Varennes.

13 juillet. — Saint Eugène.

La Femme et la Dot, par ALFRED VILLENEUVE.

On a souvent reproché aux vaudevillistes de rancçonner les romanciers et de n'avoir d'autres idées que celles qu'ils leur dérobent. En lisant *la Femme et la Dot* de M. Alfred Villeneuve, j'ai constaté la contre-partie de l'accusation ci-dessus. C'est tout simplement un méchant petit vaudeville dont l'auteur a fait un méchant petit roman.

14 juillet. — Saint Bonaventure.

Mieux vaut jamais que tard, par PAUL JUILLERAT.

A le juger par cette petite production, M. Paul Juillerat ne se met pas en frais d'imagination. Il prend n'importe quel sujet qu'il habille d'un style estimable, et vous le sert froid, accompagné de quelques tartines de morale vulgaire à la glace.

15 juillet. — Saint Henri, empereur.

Un Mariage bibliographique, par CHARLES EXPILLY.

Combien de romanciers ont plus de réputation que M. Charles Expilly, qui n'ont pas la moitié de son talent.

A quoi tiennent ces injustices distributives ?

M. Expilly est depuis longtemps dans les lettres, il y a apporté son contingent d'esprit, de savoir et d'art, et pourtant, le public connaît à peine son nom.

C'est qu'il n'a pas cultivé sans doute la camaraderie des journalistes, et qu'il a pensé qu'il suffirait de produire de bonnes choses pour être apprécié.

Produire bien est un point, certainement, mais encore faut-il que les productions soient propagées et lues.

Ce mariage bibliographique est en vérité une charmante comédie sous forme de roman, et un bon spécimen de la manière de M. Expilly qui est aussi quelque peu poète, je crois.

16 juillet. — Saint Eustate.

Les Hasards de la guerre, par ALFRED DE BOUGY.

Littérature sans fond et de très peu de forme, voilà ce que j'ai à dire des *Hasards de la guerre* de M. de Bougy.

17 juillet. — Saint Alexis.

Souvenirs intimes de l'Empire, par ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

Voilà un homme qui a le nez fin ! C'est le seul qui ait vu venir le second Empire à travers la Restauration, le règne de Louis-Philippe et la République de 1848.

Ce qu'il y a de drôle, c'est que M. Marco de Saint-Hilaire a publié dans le *Siècle* les historiettes impériales qui ont popularisé le nom de Napoléon I^{er} plus que ses grandes victoires, et le *Siècle* s'en mord les doigts, peut-être. Voilà ce que c'est que de publier des feuille-

tons qui ne cadrent pas avec les idées du premier Paris. Tout le monde dévore les feuilletons et on laisse aux épiciers les tartines politiques.

Est-ce que le pauvre *Constitutionnel* n'a pas fait, lui aussi, son *meâ culpâ* de la publication du *Juif-Errant*, roman socialiste.

La valeur littéraire de M. Marco de Saint-Hilaire est à l'avenant de sa valeur comme historien. C'est un style en robe de chambre, il n'est donc pas étonnant qu'il soit négligé.

18 juillet. — Saint Thomas d'Aquin.

Le Brigand de la Loire, par CHARLES SAINT-AURICE.

M. Saint-Maurice nage dans les mêmes eaux que l'écrivain ci-dessus : lui aussi il dépèce la période impériale pour l'accommoder en nouvelles et en anecdotes ; seulement il ne fait que glaner là où l'autre a fait de riches récoltes. M. Saint-Maurice est peut-être un écrivain moins médiocre que M. Marco de Saint-Hilaire, mais ce dernier est en possession du monopole et nul ne saurait lui disputer cette possession.

20 juillet. — Saint Vincent de Paul.

Les Enfants de Dieu, par FRÉDÉRIC DE SÉZANNE.

Je crois que ce nom de Frédéric de Sézanne cache un pseudonyme. Quoi qu'il en soit, quand on a lu les *Enfants de Dieu*, récit emprunté à l'histoire de la Corse, on se trouve assez disposé à lire les autres productions du même auteur.

19 juillet. — Sainte Marguerite.

Psyché, par VICTOR DE LAPRADE.

S'il ne fallait pas absolument du génie pour être un poète, M. Victor de Laprade pourrait aspirer à entrer dans le cénacle où brillent Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Musset. L'auteur de *Psyché* a la ferveur, la dignité, la conscience, le sentiment qui font les poètes, quelquefois même l'inspiration, mais il n'en a pas la langue divine. C'est un versificateur d'un grand talent, presque un poète... un trompe-l'œil. Il ne lui manque que ce je ne sais quoi qui ne s'exprime pas, mais qui se sent, et qui est tout en poésie.

21 juillet. — Saint Victor.

Causeries littéraires, par A. DE PONTMARTIN.

Quelle singulière idée, quand on s'adonne périodiquement à des causeries littéraires, de prendre à tâche de déprécier tout ce qui fait la gloire de la littérature contemporaine! Victor Hugo, Lamartine, Georges Sand, Th. Gautier et les autres, n'ont pas le don de plaire au farouche aristarque qui a écrit les contes d'un *Planteur de choux*, et il vous les éreinte à cœur joie.

Encore; si pour chercher noise à ces hommes éminents, M. de Pontmartin empruntait la plume de Montesquieu ou de Bossuet, on pourrait lui pardonner ses emportements classiques; mais pas du tout. Le style de M. de Pontmartin est un composé des rognures de l'école moderne : il crie anathème aux romantiques en mauvais patois de l'école.

Cela n'empêche pas ledit Pontmartin de trôner dans un journal et de faire publier un tas de livres qui ne se vendent guère. Le voilà presque connu dans le monde de la littérature ; peu avantageusement tant que vous voudrez, mais être connu est chose capitale pour la gent écrivailleuse.

22 juillet. — Sainte Magdeleine.

La Carte à payer, par CARMÔCHE.

Des trois auteurs de cette petite pièce si amusante, Merle, Brazier et Carmouche, le dernier seul survit. Il est, je crois, directeur d'un théâtre de province. Je souhaite qu'il apporte dans ses affaires administratives autant d'habileté qu'il a mis d'esprit dans ses vaudevilles.

23 juillet. — Saint Apollinaire.

Chansons, par BÉRANGER.

Avant de m'expliquer sur Béranger qui est depuis si longtemps en possession d'une gloire incontestée, sinon incontestable, il n'est pas hors de propos que je fasse connaître en quelques mots sur quoi je motive quelques-uns de mes jugements.

Quand il s'agit d'un littérateur célèbre ou jouissant du moins d'une grande notoriété, je veux rencontrer dans ce littérateur un talent à la hauteur de sa réputation.

tion, autrement ma critique se ressent de ma déconvenue. C'est ainsi que je me suis montré dédaigneux pour M. Méry, par exemple, qui est certainement un auteur de mérite, mais d'un mérite très-inférieur à sa renommée. De même, mes éloges sont très-accentués quand ils s'adressent à des écrivains dont le talent n'est pas aussi généralement apprécié qu'il me paraît devoir l'être.

Ce préambule aurait été inutile si j'avais dû donner, comme presque tout le monde, des coups d'encensoir devant le piédestal de Béranger. Pour moi, Béranger n'est pas un poète, c'est tout simplement un chansonnier fort habile, le premier des chansonniers, sans contredit, mais rien qu'un chansonnier.

La philosophie épicurienne de ses couplets, n'a rien qui m'enchanté, et j'estime que les idées politiques et sociales, sont choses trop sérieuses pour être chantées entre la poire et le fromage.

Quant à son style, il est généralement d'une grande pureté, mais il ne s'élève que bien rarement à la hauteur lyrique.

Ce qui a principalement contribué à la popularité de Béranger, c'est l'orgueil presque invraisemblable qu'il a montré dans la modestie, et son refus systématique des distinctions et des places.

24 juillet. — Jours caniculaires.

La Lettre de change, par AMÉDÉE GOUET.

J'espère pour M. Amédée Gouet qu'il a d'autres ressources que sa plume pour vivre. S'il ne tire sur les lecteurs que des lettres de change aussi véreuses que celle qu'il a endossée dans le bulletin de la Société, il doit éprouver de sérieuses difficultés à en faire le recouvrement.

Je sais que les médiocrités réussissent trop souvent, mais quand on n'est pas même médiocre !

25 juillet. — Saint Jacques le M.

Le Marchand de morues, par GUSTAVE CHADEUIL.

Voilà ce que j'appelle une médiocrité... Aussi, M. Gustave Chadeuil est-il chargé de la critique musicale dans le *Siècle*.

Le Marchand de morues est une petite production très-passable, mais les feuilletons hebdomadaires de

M. Chadeuil ne passent pas. Je ne puis les digérer, quant à moi.

26 juillet. — T. Saint Marcellin.

Le Sacramento irlandais, par ALPHONSE DE CALONNE.

Mille compliments à M. Alphonse de Calonne. Sa nouvelle est bien racontée, gentiment écrite, et je n'espérais pas trouver tant d'intérêt dans cette bluette.

Je ne lis pas la *Revue contemporaine*; je sais seulement que M. de Calonne y est fort apprécié.

27 juillet. — Saint Pantaléon.

Articles d'économie politique, par BURAT.

Il n'y a peut-être que moi d'assez courageux pour lire les appréciations économiques dont M. Burat farcit les colonnes du vénérable *Constitutionnel*. Que voulez-vous? M. Burat m'amuse.

M. Burat, soi-disant économiste, a été inventé par le *Constitutionnel* pour prendre en toute occasion le

contre-pied des vérités les plus authentiques de la science. Il faut voir comme ce qu'il rédige est lourd, empâté et parsemé d'aphorismes dignes de M. de La Palisse. — Aussi, je vous le dis, M. Burat m'amuse.

28 juillet. — Sainte Anne.

Madeline-Marie, par ALFRED DE MARTONNE.

M. Alfred de Martonne qui n'est pas absolument dénué de mérite, a un défaut capital qui annule toutes ses qualités : il est superlativement affecté et prétentieux et se croirait déshonoré s'il écrivait tout naturellement. Les conversations qu'il compose à l'usage de ses personnages ressemblent à des strophes pindariques et produisent l'effet le plus malencontreux dans un récit que M. de Martonne a traité après mille autres : la réhabilitation de la courtisane par l'amour.

Ce n'est vraiment pas la peine d'être élève de l'école des Chartes pour arriver à un aussi piètre résultat.

29 juillet. — Sainte Marthe.

Épître aux provinciaux, par ÉMILE DE LA BÉDOLIÈRE.

Qui l'aurait cru ?

M. de la Bédolière, le rédacteur du *Siècle*, ne fait pas seulement de la politique : comme délassément, il cultive la muse et se pose en rival de M. Viennet.

Il est vrai que ces vers-là sont encore de la prose, de la prose avec rime, césure et tout ce qui constitue la lecture du vers archiclassique magistralement perché sur ses douze pieds.

Il y a d'excellentes choses dans cette épître aux provinciaux, des choses très-vraies et très-spirituellement dites, et qui donnent une bonne idée du caractère de M. de La Bédolière.

On doit à ce même écrivain d'estimables traductions d'ouvrages anglais. C'est un travailleur de mérite.

30 juillet. — Saint Abdon.

Le Louvetier de Wesp, par FRANZ DE LIENHART.

C'est l'histoire dramatisée du peintre hollandais

Bakhusen, et un épisode de la vie de Pierre le Grand, de Russie, que nous donne M. de Lienhart dans cet ouvrage intéressant. M. de Lienhart, dont le style un peu mou ne manque pas d'une certaine élégance, avait des qualités réelles qui l'eussent fait arriver au-dessus du niveau ordinaire. Sans doute il se sera laissé décourager par l'encombrement de la carrière, ou bien il aura eu la philosophie de se dire que ses succès éphémères n'ajouteraient pas grand'chose à la gloire littéraire de son époque, et il paraît avoir renoncé complètement aux lettres.

J'aime à croire pourtant que M. de Lienhart, qui est employé en Algérie comme sous-chef de bureau de l'administration de la guerre, aura quelque jour le désir de mettre en œuvre les idées nouvelles que lui aura suggérées son séjour en Afrique, et qu'il publiera des livres où les mœurs de la colonie seront présentées sous un jour très-piquant pour les lecteurs de France.

31 juillet. — Saint Germain l'Aux.

La Salamandre, par EUGÈNE SUE.

Pendant une période de plus de quinze ans, M. Eugène Sue a obtenu les succès les plus retentissants et

joui d'une vogue inouïe : son nom a été dans toutes les bouches, ses livres ont passé par toutes les mains, et la renommée y a usé toutes ses trompettes.

Aujourd'hui, M. Eugène Sue ne produit plus rien qui vaille : on se souvient encore de lui, mais on n'en parle presque plus, et il sera bientôt à peu près oublié. Juste expiation d'une célébrité factice !

M. Eugène Sue n'en est pas moins un romancier d'un très-grand mérite sous certains rapports, mais il n'a aucune valeur littéraire, ce qui explique le vide qui se fait autour de lui.

Doté d'une surprenante habileté pour charpenter un livre, y faire naître des incidents et des péripéties, il possède en outre une faculté toute particulière, qui est d'intéresser par des détails d'ameublement et de toilette, et de ne jamais tomber dans le vulgaire et le commun, même dans les scènes empruntées aux bas-fonds de la société.

A ces éléments de réussite, M. Sue en a joint un autre plus grand encore.

Se préoccupant des questions sociales, sans toutefois avoir assez de discernement pour reconnaître le vrai à côté de l'utopie, il s'est attaché aux théories qui l'ont séduit par leur côté généreux, et qui captivaient, d'ailleurs, le plus grand nombre d'esprits, et s'est mis à fusionner le socialisme et le roman.

Malheureusement les doctrines fouriéristes ne supportent pas l'examen : tant qu'elles ont été ménagées par la dialectique vigoureuse qui les a réduites en

3 août. — Inv. Saint Étienne.

Fueros d'Aragon, par le comte VICTOR DU HAMEL.

Compulser les vieux auteurs est chose indispensable pour un historien ; mais ce n'est pas tout, et la peine qu'on se donne pour déchiffrer les chartes et secouer la poussière des manuscrits, est perdue, si l'on n'a pas pour se diriger dans ces recherches laborieuses cette sûreté de coup d'œil, cette logique de jugement qui font reconnaître au premier abord que les faits ont été dénaturés à dessein, présentés sous un faux jour, commentés avec passion.

C'est parce qu'il a manqué à M. le comte du Hamel une partie de ces qualités essentielles, que l'*histoire constitutionnelle de la monarchie espagnole*, dont les *Fueros d'Aragon*, ne sont qu'un fragment, n'a pas obtenu le succès qu'un pareil travail semblait promettre. Un auteur qui, au lieu d'accepter franchement l'antagonisme qui a éternellement existé entre la souveraineté du peuple et le droit divin, entreprend de concilier la monarchie par la *Grâce de Dieu* avec les franchises nationales, se voue à la tâche la plus ingrate et doit succomber à l'œuvre.

M. du Hamel, par le simple exposé des faits, donne lui-même le démenti à sa propre doctrine. Les peuples

d'Aragon étaient au moyen âge en possession d'immunités et de privilèges qui semblaient devoir leur assurer une liberté telle, qu'aucun peuple actuel de l'Europe, ne pourrait se vanter de jouir d'une semblable. Cela a-t-il empêché les rois par la grâce de Dieu de renverser les barrières qui se dressaient devant eux, d'empiéter sur les privilèges, de régner aussi despotiquement que si les *fueros* ne leur eussent pas opposé d'obstacles ?

Il est sans doute fort heureux pour l'Europe de notre siècle, que l'esprit de liberté se soit entretenu dans les communes, mais il faut bien reconnaître que nous seuls récoltons les fruits des luttes engagées entre le tiers état et la royauté, et que nos pères ont cruellement souffert de ces luttes.

De ce qu'il a été nécessaire que l'humanité, dans ses évolutions historiques, traversât les phases de l'absolutisme, on ne doit pas conclure que cet état de choses doit être éternel : les gouvernements sont essentiellement modifiables, et quand ils ne tombent pas brusquement par une révolution, ils s'effacent peu à peu devant les nécessités économiques qui les rongent et les amoindrissent.

4 août. — Saint Dominique.

Méditations poétiques, par ALPHONSE DE LAMARTINE.

M. de Lamartine, depuis l'apparition de ses premières méditations, a eu cette rare bonne fortune d'être accepté sans conteste comme un des grands poètes de la France. Ce n'est certes pas moi qui viendrai mêler une note discordante au concert universel, et je salue avec une sincère admiration ce génie tendre et mélancolique qui a su donner à notre langue une harmonie qu'on ne rencontre nulle part à un aussi haut degré.

Malheureusement, M. de Lamartine n'a pas voulu se contenter de la couronne poétique, et il n'a rien fait de ce qu'il fallait faire pour être autre chose qu'un poète. Si les sociétés pouvaient être gouvernées par des sentiments poétiques, M. de Lamartine aurait été un grand homme d'État, de même qu'il serait le premier des historiens s'il suffisait d'écrire l'histoire avec une conscience droite et pure et des périodes harmonieuses.

Il est fâcheux peut-être, au point de vue du rôle politique qu'il a voulu remplir, que M. de Lamartine ait mené une existence de grand seigneur, et que la gloire

qui lui a été décernée, l'ait empêché d'étudier les matières qu'il est indispensable de connaître pour aider au progrès social. Il est digne de remarque en effet, que ce poète, malgré sa tendance manifeste pour le phalanstère, a pratiqué constamment l'éclectisme en matière de socialisme, et qu'il n'a pas su voir combien étaient dangereuses, inopportunes et radicalement impuissantes les doctrines professées par M. Louis Blanc, son collègue du gouvernement provisoire.

Que M. de Lamartine l'apprenne donc : la science sociale est essentiellement réfractaire au sentiment et à l'éclectisme. Elle ne se nourrit en effet que de vérités démontrées, et quand on n'a pas mis la main sur ces vérités, on doit s'abstenir, sous peine de perdre toute influence et tout prestige.

Les erreurs de Lamartine ont été celles d'un honnête homme ; ses égarements sont pardonnables, puisqu'il les expie si cruellement au déclin de sa glorieuse carrière.

L'adversité l'a frappé trop tard pour qu'il puisse revenir sur le passé, mais peut-être donnera-t-elle à son nom, dans la postérité, une plus touchante auréole.

5 août. — Saint Yon.

Les Chasseurs de chevelure, par ALLYRE BUREAU.

Phalanstérien en disponibilité, M. Allyre Bureau s'est fait traducteur de romans américains. J'aime mieux sa traduction des *Chasseurs de chevelure* que les articles qu'il donnait à la *Démocratie pacifique*. M. Allyre Bureau est un homme de talent qui peut faire mieux que des traductions et des divagations fouriéristes.

6 août. — Transfig. de J.-C.

Traits fragiles, par COMMERSON.

M. Commerson est l'inventeur d'un genre particulier de jeux de mots et de calembours. Exemples :

« Aimant beaucoup la retraite, j'en veux beaucoup à ceux qui la battent. »

« Les théâtres sont comme les cerfs-volants, ils ne vont bien qu'avec une queue. »

« J'ai planté des graines dans une caisse, sur ma fenêtre. Vous croyez peut-être qu'il y est venu des fleurs? Ah! ouiche! il est venu.... un sergent de ville qui me l'a fait retirer. »

J'aime extrêmement l'esprit de M. Commerson; cet esprit-là fait la fortune du *Tintamarre*, le vrai petit journal gouailleur, insolent et sceptique.

Pour être juste, il faut dire que M. Commerson, parce qu'il est riche de son propre fond, ne se fait pas scrupule de glaner sur les propriétés d'autrui.

7 août. — Saint Gaëtan.

Poésies des crèches, par ÉMILE DESCHAMPS.

Quand une époque voit resplendir à la fois trois poètes de la taille de Victor Hugo, de Lamartine et d'Alfred de Musset, il est à peu près impossible que les poètes secondaires arrivent à la postérité. Sous le premier Empire, Baour-Lormian et Luce de Lancival tenaient le haut du pavé, tandis que M. Émile Deschamps, poète d'une très-grande valeur, n'est connu et apprécié que par ses confrères, quoiqu'il ait lancé dans le public un très-grand nombre de volumes en

prose et en vers, et collaboré à une foule de revues et de journaux.

M. Émile Deschamps a courtoisé tous les genres de littérature, même le théâtre auquel il a donné *Macbeth*, *Stradella* et *le Mari au bal*.

La pureté du rythme est remarquable chez ce poète qui ne s'élève jamais à une grande hauteur, mais qui se laisse volontiers inspirer par de généreuses idées, témoin ses *Poésies des crèches* destinées à être lues dans des réunions de bienfaisance et à faire violence à la charité.

8 août. — Saint Justin.

Les Faux bonshommes, par M. TH. BARRIÈRE.

La comédie selon le goût du jour, qui a pour thème invariable les filles de joie, les dupes et les fripons de la spéculation, les chevaliers de la Bourse, n'exige pas de littérature. Il suffit d'avoir de l'habileté dans la mise en scène, du trait et du *décolleté* dans le dialogue, et de ramasser dans les petits journaux les anecdotes les plus apocryphes qui les émaillent, pour obtenir des succès de cent cinquante représentations. Vous n'avez pas, par ce moyen, de la vraie comédie, mais

des tableaux forcés en couleur qui répondent aux besoins du moment.

M. Théodore Barrière ne s'attendait pas assurément à faire autant de bruit par ses pièces, ni à voir prendre au sérieux les crudités dont le public est devenu si friand. Comment donc ! mais on a presque voulu faire de l'auteur des *Faux bonshommes* le Molière du siècle de Napoléon III. M. Barrière a trop d'esprit pour se laisser prendre à cette flatterie. Je m'explique parfaitement son succès, succès passager qui rapporte à M. Barrière et à ses collaborateurs plus d'argent que de renommée.

La comédie de mœurs de l'époque contemporaine est encore à faire, et je considère M. Barrière comme un trait d'union entre le vaudeville sans couplets et la comédie qui fera prochainement son apparition.

La comédie n'attend plus qu'une chose, c'est que les spectateurs soient un peu moins préoccupés des intérêts matériels en ébullition, pour la goûter et la préférer aux épices dramatiques préparées pour les estomacs débilités.

9 août. — Saint Amour.

Les Coulisses du monde, par le vicomte PONSON DU TERRAIL.

Les hobereaux du temps jadis, ne se faisaient faute

de piller les manants, de leur enlever leur argent, leur bétail, leurs femmes et leurs filles, et si les gens du roi venaient pour les punir de leurs méfaits, ils s'enfermaient dans leur château-fort, haussaient le pont-levis, et du haut de leurs remparts crénelés, ils recevaient à coups de projectiles les gens du roi et les tuaient bel et bien avec impunité.

Je ne saurais dire si les illustres aïeux de M. le vicomte Ponson du Terrail en agissaient de cette façon avec les vilains de leur voisinage, mais j'affirme que M. le vicomte en use de la sorte à l'égard des gens de lettres roturiers, qu'il pille imperturbablement Dumas, Eugène Sue, Balzac, Paul Féval, et qu'avec ces rognures, prises de droite et de gauche, il arrondit son avoir et produit les volumes à la douzaine.

Le gros public qui n'y regarde pas de près, s'accommode tant bien que mal de cette bimboloterie, et M. du Terrail qui se donne cent fois plus de peine pour arriver à se faire reproduire que pour produire, a escamoté ainsi une sorte de clientèle qui ne le prise pas très-haut, mais qui le met à même de vivre en gentilhomme de lettres.

M. le vicomte Ponson du Terrail ! Cela fait très-bien sur la couverture jaune d'un roman. Avec une si honorable couverture, qu'importe ce que contient le livre ?

10 août. — Saint Laurent.

La Grâce de Dieu, par GUSTAVE LEMOINE.

M. Gustave Lemoine, frère du directeur du Gymnase, doit avoir engendré plus d'une pièce de théâtre ; mais je ne veux parler de lui que comme auteur des romances mises en musique par mademoiselle Loïsa Puget, laquelle est, je crois, devenue sa femme.

Quelques-unes de ces romances sont traitées d'une façon fort remarquable : la plupart contiennent des comédies et des drames que les faiseurs habiles dans l'art d'exploiter les idées d'autrui, ont allongés en vaudevilles et en mélodrames en cinq actes.

Vous souvenez-vous de *la Dot d'Auvergne*, des *Honneurs partagés*, et surtout de *la Grâce de Dieu* qui a fourni à M. D'Ennery les matériaux d'une pièce à la fois très-touchante et très-amusante ?

M. Gustave Lemoine est un poète sans prétention et qui n'en est que plus charmant, et s'il publiait en volume tous les petits chefs-d'œuvre qui ont inspiré à mademoiselle Loïsa Puget tant de mélodies ravissantes, il prendrait place dans toutes les bibliothèques.

11 août — Sainte Suzanne.

Histoire des Français, par THÉOPHILE LAVALLÉE.

Il y a des gens qui, niant le progrès, prétendent que l'humanité se meut dans un cercle au delà duquel il lui est interdit de s'élancer, la condamnant ainsi à une routine perpétuelle, la soumettant à une fatalité de misère inéluctable. On peut dire du progrès ce que disait de la République française le général Bonaparte, alors qu'il était républicain et s'honorait de l'amitié de Robespierre jeune : le progrès est comme le soleil ; aveugles ceux qui ne le voient pas.

Une des preuves, entre mille, que les sociétés obéissent à la loi du progrès continu, c'est que les hommes de quelque valeur qui s'adonnent à l'étude de l'histoire, sont obligés tous, quel que soit leur point de départ, et souvent même malgré le part pris de négation du progrès, de constater cette loi essentielle.

L'histoire des Français, indépendamment de son mérite intrinsèque, emprunte au caractère personnel de son auteur un enseignement dont il faut tenir grand compte. Tout y indique, en effet, que M. Théophile Lavalée s'est mis à l'étude avec une impartialité absolue, n'ayant pas plus de tendance pour l'idée absolutiste

que pour la démocratie, commençant par faire abstraction de ses propres sentiments pour ne se laisser impressionner que par la logique des faits consciencieusement examinés.

Le résultat de cette disposition d'esprit si louable et si rare, a été d'amener M. Lavallée à servir la cause du peuple et celle du progrès, et son histoire fort estimée parce qu'elle est exempte de passion, est un des meilleurs livres à mettre entre les mains de la jeunesse.

12 août. — Sainte Claire.

Du Beau, du Vrai et du Bien, par VICTOR COUSIN.

Il fallait un homme d'un talent immense, et complètement dépourvu de philosophie pour donner une apparence de vie à cette déplorable doctrine qui s'est produite dans notre siècle sous le nom d'éclectisme. Certes, la chose était présentée sous une forme spécieuse et fort capable de faire tomber dans le piège. Emprunter à toutes les sectes philosophiques ce qu'elles contiennent de vrai, et en faire un corps de système, cela pouvait paraître raisonnable ; mais il était impossible d'avouer plus hautement son impuissance, et de se mettre plus audacieusement en dehors du domaine philoso-

phique en affichant la prétention de créer, par amalgame, une philosophie nouvelle.

Et notez que M. Cousin s'adjugeait à lui tout seul la mission de faire le triage des vérités dans les nombreux ouvrages des philosophes de tous les âges.

Jugez de l'éclectisme par les fruits qu'il a fait mûrir. C'est dans l'éclectisme que s'est recrutée cette détestable école doctrinaire qui a été si fatale au gouvernement de 1830, et c'est encore à l'éclectisme que nous avons dû de voir en faveur pendant tant d'années ce juste milieu gouvernemental qui consistait à subalterniser toujours les classes travailleuses à la bourgeoisie soi-disant éclairée, mais pas assez intelligente cependant pour ne pas abuser de sa prépondérance.

M. Victor Cousin est un écrivain de premier ordre, dans les livres duquel abondent les maximes du plus pur libéralisme et quelquefois de la plus haute philosophie : mais comment se fait-il que, parvenu au pouvoir, M. Cousin ne se soit montré ni libéral, ni philosophe ? Comment se fait-il qu'il ait toujours reculé devant les conséquences des opinions qu'il a professées ?

Dans ces derniers temps, M. Cousin a publié un livre sous ce titre : *Du beau, du vrai et du bien*, sujet fort élastique et qui prête à toutes sortes d'amplifications. Pour se réhabiliter dans l'opinion et faire amende honorable de ses erreurs passées, je lui propose de traiter avec son grand talent d'écrivain, la question d'*Égalité et de justice*.

15 août. — Saint Hippolyte.

Renaudin de Caen, par DUVERT ET LAUZANNE.

Duvert et Lauzanne, je mettrai ces deux têtes-là dans le même bonnet et ne les compterai que pour une seule. Ce sont en effet deux auteurs qui n'en font qu'un et qui sont inséparables. Que de charmantes pièces nous leur devons et comme ils ont su créer un genre tout exprès pour Arnal ! Arnal ne ressemble pas aux autres comiques, il lui fallait donc des auteurs qui écrivissent des vaudevilles à son usage, et la Providence a voulu que MM. Duvert et Lauzanne vécussent au même siècle qu'Arnal.

Ils ont écrit pour lui *Renaudin de Caen*, une odysée dialoguée désopilante, et que pour mon compte, je place de beaucoup au-dessus des pièces qui ont aujourd'hui la plus forte vogue.

14 août. — Vigile et jeûne.

Les Noël's bourguignons, par FERTIAULT.

M. Fertiault a publié une édition de vieux Noël's

bourguignons en y joignant des notes extrêmement curieuses sur ces naïves chansons rustiques composées en l'honneur de la naissance du Christ. Il paraît que c'est un poète bourguignon qui est l'auteur de ces chants qui se sont répandus dans toutes les provinces de la France, et qui sont chantés dans tous les patois, à la veillée, au clair de la chandelle de résine, quand brûle dans l'immense cheminée la bûche de Noël.

15 août. — Assomption.

Extinction du paupérisme, par LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE.

« Nous ne produisons pas trop, mais nous ne consommons pas assez.

» Au lieu de chercher des consommateurs en Chine,
» qu'on augmente donc la richesse territoriale, qu'on
» emploie tous les bras oisifs au profit de toutes les mi-
» sères et de toutes les industries, et surtout qu'on
» n'oublie pas qu'un pays comme la France, qui a été
» si richement doté du ciel, renferme en lui-même tous
» les éléments de sa prospérité, et que c'est une honte
» pour notre civilisation de penser qu'au dix-neuvième
» siècle, le dixième au moins de la population est en
» haillons et meurt de faim en présence de millions
» de produits manufacturés qu'on ne peut vendre, et

» de millions de produits du sol qu'on ne peut consommer. »

J'ai cru nécessaire de donner cette citation textuelle de l'ouvrage pour constater qu'au moment où la captivité lui permettait de se livrer à ses méditations, le prince Louis-Napoléon entrevoyait de la manière la plus nette, tous les termes du vrai problème social.

Oui, la France est un marché assez vaste pour suffire à une consommation dix fois plus forte que la production actuelle, car la faculté de consommer est infinie, tandis que les forces productives sont limitées, et c'est par une anomalie incompréhensible que la consommation ne s'équilibre pas avec la production.

L'auteur illustre de l'extinction du paupérisme a-t-il trouvé le remède au mal en proposant l'établissement des colonies agricoles? Jamais proposition ne fut faite de meilleure foi, étudiée et analysée avec plus de conscience, et pourtant il ne s'agit là que d'une utopie communiste. Devenu l'arbitre des destinées de la France, le prince, voyant les choses d'un autre point de vue, a certainement compris que le travail, manifestation et instrument de la liberté humaine, n'est pas susceptible de produire des résultats satisfaisants dans les conditions des colonies agricoles telles qu'il les a exposées et qui ne sont autre chose que le phalantère militarisé.

Le problème est donc encore à résoudre, mais c'est beaucoup qu'il soit posé d'une manière catégorique, sinon par le souverain, du moins par le pen-

seur qui se préparait au gouvernement par l'étude attentive des questions historiques et sociales.

N'étaient les exigences de la politique, l'Empereur aurait déjà tenu les promesses du prince Louis-Napoléon.

Maintenant, si l'on veut avoir mon opinion sur le mérite littéraire des œuvres du prince, je dirai qu'elles se recommandent plus par les idées que par le style, ce dont je fais à l'auteur mon sincère compliment.

Cependant, un bon style n'a jamais gâté une bonne idée, et bien souvent le premier aide la seconde à faire son chemin.

16 août. — Saint Roch.

La Niaise, par EMPIS.

Au lieu de parler de la comédie de M. Empis, dont je n'aurais pas grand bien à dire, j'aime mieux servir, à titre de hors-d'œuvre, une comédie dans laquelle le dit M. Empis, a joué le rôle principal.

C'était quand il était un des directeurs de la liste civile du roi Louis-Philippe, et qu'il avait dans ses attributions la perception du loyer du Théâtre-Français dont il est aujourd'hui directeur.

Ce pauvre Théâtre-Français, quand il avait soldé

ses sociétaires et ses pensionnaires et pourvu à ses autres frais, avait le plus souvent une caisse vide, et il ne lui restait pas de quoi payer ses termes à son propriétaire Louis-Philippe. Arrivait alors M. Empis, exigeant d'un air rogne le paiement des loyers arriérés, et menaçant d'envoyer des assignations.

Il fallait calmer la grande colère de M. Empis, ayant procuration générale en ces sortes de matières contentieuses, et l'on reprenait, dans ces circonstances orageuses, une comédie quelconque de M. Empis qui restait sur l'affiche tant que le roi n'avait pas approuvé le rapport par lequel on lui proposait de donner quittance au Théâtre-Français des loyers qu'il se dispensait de payer. Une fois le *quitus* en portefeuille, pas plus de comédie de M. Empis sur l'affiche que sur la main.

C'est par ce même moyen que le répertoire de la Comédie-Française s'est *enrichi* de plusieurs ouvrages de l'immortel académicien.

Pourquoi M. Empis, homme d'esprit, après tout, n'écrirait-il pas la comédie dont je viens d'emprunter le canevas à sa biographie ?

riche que le sien. Après avoir publié plusieurs romans et avoir fait représenter une comédie au Théâtre-Français, voyant que sa notoriété gagnait peu de terrain et qu'il éprouvait toujours les mêmes difficultés pour placer ses manuscrits, il se mit en quête d'un moyen d'appeler violemment sur lui l'attention publique, et publia alors contre Alexandre Dumas un pamphlet d'une extrême virulence, sous prétexte que Dumas, aidé dans ses travaux par des collaborateurs anonymes, monopolisait tous les feuilletons et condamnait à la misère les autres romanciers.

Je ne prétends pas qu'il n'y ait pas eu du vrai dans quelques imputations dirigées contre Dumas : Dumas a eu des collaborateurs qui lui ont laissé signer leurs ouvrages, je le veux bien, mais c'est une affaire qui ne regarde que Dumas et ses collaborateurs. A la faveur de cette supercherie, dit M. de Mirecourt, Dumas a mis ses romans partout et n'a laissé place pour personne. — Erreur d'optique ; car enfin les collaborateurs anonymes avaient leurs manuscrits à publier, apparemment, et s'ils eussent paru sous leur nom, je demande à M. de Mirecourt s'ils eussent tenu moins de place que sous le nom de Dumas. — Mais sans le nom de Dumas, ils n'auraient pas eu la chance de se faire imprimer dans les journaux. — Plutôt que de languir dans la misère, ils ont donc eu raison cent fois d'accepter un patronage lucratif. — La dignité des lettres... le respect du public... — Ah ! ici je vous arrête, monsieur de Mirecourt. Soyez tran-

quille, un littérateur de génie, un poète éminent, ne tremperont jamais dans ces petites supercheries et sauront bien veiller eux-mêmes à leur honneur. Mais la littérature courante, mais les trois quarts et plus des romans feuilletons, mais les vaudevilles et les mélodrames fabriqués à la grosse, n'intéressent nullement la renommée littéraire de notre époque. Les auteurs n'ambitionnent pas autre chose que le profit de leur travail, et il s'agit là d'une denrée qui comporte parfaitement l'agiotage et la spéculation. N'ayez crainte qu'il en résulte rien de fâcheux pour la gloire des Victor Hugo, des Balzac, des Proudhon, des Guizot, des Mérimée, des Augustin Thierry, et de tous ceux qui par le style et par l'idée, ont encore ajouté à l'énorme influence exercée dans le monde entier par notre littérature.

De quelque façon qu'il s'en explique, M. de Mirecourt ne saurait donc justifier la diatribe lancée contre Dumas. Qui lui avait, d'ailleurs, donné mission de prendre la parole au nom de la littérature? Et pourquoi, au lieu de se contenter de signaler un abus, porte-t-il ses investigations dans la vie privée?

Il est donc évident que M. de Mirecourt n'a eu qu'une seule chose en vue, faire du bruit, s'exposer aux risques d'un duel, aux inconvénients d'un procès en diffamation, et se servir de tout cela comme d'un marche-pied pour se faire apercevoir du public et s'élever au-dessus du niveau commun.

M. de Mirecourt ne s'est peut-être pas rendu compte

du mobile qui l'a fait agir, mais il est impossible qu'il n'ait pas cédé à ce mobile.

Le pamphlet contre Dumas n'ayant pas produit l'effet désiré, en ce sens qu'il a été plus gros de scandale que de bénéfice, M. de Mirecourt a entrepris ses biographies des contemporains, et cette fois, le succès de bruit, joint à un succès⁹⁷ d'argent relatif, est arrivé à souhait. Vendre mille francs une biographie de quelques pages, quand on aurait bien de la peine à faire produire cette somme à deux ou trois volumes de romans, c'est avoir enfoncé la pioche dans un terrain argentifère.

M. de Mirecourt qui est un très-honnête homme égaré par sa tête, et qui a fini par prendre au sérieux sa mission de vengeur de la morale publique, doit bien comprendre aujourd'hui que gagner de l'argent, n'est pas tout, et que celui-là s'est créé des ressources éphémères qui n'a pas examiné d'abord, si en croyant suivre un chemin frayé, quoiqu'en fort mauvais état d'entretien, il ne s'engageait pas dans une impasse sans issue.

Je rends justice à l'auteur des biographies : en les écrivant, il veut être impartial et n'a pas de parti pris, mais il est partial malgré lui, et quand je le vois faire de M. Méry un demi-dieu, donner dans sa galerie des places d'honneur à M. Francis Wey, à M. Castille et à d'autres contemporains fort médiocres ; quand je le vois garder une rancune vivace aux hommes qui ont eu de grands succès dans le feuilleton, faire la guerre à ses biographiés à cause de leur origine, juger des

doctrines qu'il n'a pas étudiées, condamner des écrivains, non en appréciant leurs livres, mais en pénétrant dans leur conscience et dans leur vie privée, je suis forcé de convenir qu'il n'est pas de caractère, si rigide qu'il soit, de conscience si droite, qui puissent ne pas faillir dans la tâche qu'a entreprise M. de Mirecourt.

Où il montre un courage indomptable et qui lui fait le plus grand honneur, c'est quand il fait passer sous ses lanières les chevaliers de la Bourse, et qu'il déclare la guerre à la sacoche grossie par l'agiotage et la spéculation à terme.

Pour me résumer, les biographies écrites par M. de Mirecourt sont de méchantes publications faites par un homme de cœur pris d'un accès de fièvre chaude et qui s'est jeté sans le vouloir dans un dédale inextricable.

19 août. — Saint Louis, évêq.

Le Capitaine Lucuzon, par LOUIS JOUSSERANDOT.

Comment se fait-il que dans des conditions identiques les chances ne soient pas les mêmes pour tous les auteurs? Pourquoi les uns arrivent-ils promptement à se faire une clientèle de lecteurs, tandis que d'autres ne rencontrent qu'une indifférence générale? Je ne

m'explique pas vraiment comment il se fait que M. Louis Jousserandot qui a publié deux romans très-supportables, le *Capitaine Lacuzon* et le *Diamant de la Vouivre*, et qui de plus a fait représenter une pièce qui a réussi, ne soit pas plus connu que s'il n'avait absolument rien produit. O justice distributive de la république des lettres !

20 août. — Saint Bernard.

Manuel de l'homme et de la femme comme il faut,
par le vicomte DE MARENNES.

Voilà un de ces livres d'une prétention bête, qui paraissent ordinairement sans nom d'auteur et qui sont destinés au colportage. Il s'est trouvé un vicomte qui a mis son nom aristocratique à une pauvreté de ce genre, et qui s'est persuadé qu'il y avait en lui du Sterne et du Balzac.

Ces gentilshommes de lettres ne doutent de rien !

21 août. — Saint Privat.

Matéo ou les deux Florentins, par LAURENCIN.

M. Laurencin, vaudevilliste de profession, a fait autrefois, en 1838, je crois, une pièce à spectacle, moitié drame, moitié comédie, qui a obtenu un grand succès.... d'acteur au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Cet acteur c'était Raucourt, un grand beau garçon, médiocrement intelligent, que l'on voulait opposer à Frédérick-Lemaître.

La première représentation de *Matéo* fit pas mal de bruit et Raucourt y fut applaudi à outrance. Aujourd'hui nous ne nous souvenons guère de Raucourt et plus du tout de *Matéo*.

M. Laurencin est homme à mettre au jour encore de nombreux vaudevilles dans le genre vieillot.

22 août. — Saint Symphorien.

Le Gage du Roi, par J. LAFITTE.

Quand on s'appelle Lafitte (Jean-Pierre), ce qui

permet de faire précéder son nom d'un J, pour donner à croire qu'on se nomme Jacques Lafitte, on doit avoir assez d'esprit pour se faire banquier, entrepreneur de messageries, ou propriétaire d'un clos de vignes, et l'on n'embrasse pas la profession des lettres, la plus ingrate et la plus improductive des professions.

M. Lafitte a écrit plusieurs romans et un assez grand nombre de pièces de théâtre, mais il s'en faut que sa renommée ait été à la cheville de la célébrité de son fameux homonyme. La rue Lafitte est même beaucoup plus connue que le *Gage du Roi* ou le *Docteur Rouge* de M. J.-P. Lafitte.

23 avril. — Saint Sidoine.

Histoire de Marie Stuart, par MIGNET

Comme historien *portraitiste*, M. Mignet est sans rival : il arrive à un fini de dessin, à un charme et à une vigueur de coloris qui en font l'égal des plus grands peintres.

Son *Histoire de Marie Stuart* réunit tous les genres de beautés. La plupart des historiens qui ont essayé de retracer la vie aventureuse de cette reine infortunée, qui a payé si cher ses erreurs et ses fautes, ont été pour elle d'une indulgence qui va jusqu'à la faiblesse,

et en parlent absolument comme d'une maîtresse adorée qu'on juge avec le cœur bien plus qu'avec la raison. Sans avoir échappé complètement à la séduction singulière que cette figure exerce sur la postérité, M. Mignet est encore celui qui donne l'idée la plus exacte du vrai caractère de Marie Stuart, comme il est l'écrivain le plus correct et le plus élégant qui l'ait fait revivre, nous procurant ainsi une grande jouissance intellectuelle tout en nous donnant une forte leçon d'histoire.

24 août. — Saint Barthélemy.

Les Soirées de Chantilly, par EUGÈNE CHAPUS.

J'ignore si M. Eugène Chapus aime la viande de cheval et s'il est membre de la société des hippophages, mais ce que je sais c'est qu'il s'adresse particulièrement à la littérature chevaline et qu'on peut le considérer comme l'historiographe du sport. On dirait que M. Chapus écrit avec une cravache, et il éperonne son style de si belle façon qu'il court toujours grand trot ou galop de course, ce qui fait excuser de nombreuses négligences et des tours de phrases qui ressemblent au saut des haies.

Dans quelques-unes de ses nouvelles, M. Chapus a

essayé de peindre les caractères des hommes ; je le trouve bien plus fort comme observateur des chevaux.

25 août. — Saint Louis, roi.

Le Duc d'Enghien, histoire-drame, par EDOUARD
D'ANGLEMONT.

M. Édouard D'Anglemont vous servira prose ou vers *ad libitum*, et si vous prenez la peine de le lire, vous remarquerez ceci : quand il s'adonne à la poésie, il ne produit le plus souvent qu'une prose rimée ; quand il emploie la prose, il la remplit d'exagération, d'images, de métaphores, qui ne conviennent qu'à la poésie.

Au total, poète sans conséquence et prosateur qui passe inaperçu.

26 août. — pas de saint. (Fin des jours caniculaires.)

Le Connétable de Bourbon, par ALPHONSE ROYER.

Ce n'est pas un homme supérieur que M. Alphonse

Royer, mais c'est un homme d'un talent sérieux dont les publications étaient accueillies avec une certaine faveur, et qui sont si bien cachées dans l'ombre aujourd'hui, que le public ne connaît plus M. Alphonse Royer autrement que comme auteur de quelques *libretti* et surtout comme directeur, autrefois du théâtre de l'Odéon, plus tard de l'Académie impériale de musique.

M. Alphonse Royer est le second tome de M. Altaroché, avec cette différence que les qualités littéraires sont toutes condensées dans le second tome.

27 août. — Saint Césaire.

Les Femmes de la Révolution, par MICHELET.

On dirait que M. Michelet a mis au jour ce livre tout exprès pour donner la mesure de son talent et de ses défauts. Le talent est immense, mais les défauts sont grands aussi.

Je me suis toujours demandé pourquoi M. Michelet s'est fait historien quand la nature semble lui avoir donné toutes les qualités du poète, quand rien ne lui manque pour exceller dans les œuvres d'imagination. L'imagination est chez lui si vive, si exaltée, que malgré la conscience avec laquelle il interroge les faits

historiques, il en arrive toujours à leur donner la tournure et la portée qu'il rêvait avant de les avoir étudiés, de sorte que son érudition réelle ne lui est d'aucune utilité.

M. Michelet qui trouve, je ne sais trop pourquoi, que dans notre société la femme est très-malheureuse et très-subalternisée, emploie toutes les ressources de son esprit à la rehausser, et sans leur prêcher l'émancipation saint-simonienne, il les sollicite à sortir de leur sphère, à exercer au dehors l'influence qu'elles ont mission de garder pour l'intérieur.

J'ai toujours remarqué que ces théories répugnent aux femmes d'un sens droit, ce dont je les félicite.

Qu'il trace les biographies de madame Roland, de madame de Staël; de Charlotte Corday, de Théroigne de Méricourt, d'Olympe de Gouge, de madame Danton, de madame de Condorcet, de madame Duplay et des femmes de la Vendée, M. Michelet est transporté d'admiration, et je ne saurais dire à quel point on est choqué d'entendre louer à peu près de la même manière, des femmes qui ont professé des opinions si opposées, déployé des caractères si peu semblables.

Jamais style ne convint moins à l'histoire que le style de M. Michelet. Presque toujours monté au ton du lyrisme, il scintille au milieu d'éclairs fulgurants, puis s'enveloppe d'une brume qui le plonge dans l'obscurité la plus complète. Il y a donc beaucoup à admirer et beaucoup à critiquer dans cet écrivain, qu'on serait

tenté de prendre pour un énergomène, s'il ne donnait pas à chaque page les preuves irrécusables d'un savoir très-profond et très-varié.

28 août. — Saint Augustin.

Aline, journal d'un jeune homme, par VALÉRY VERNIER.

Certains jeunes gens doués d'une nature et d'une oreille exquise, sans être poètes, ont la faculté de produire des alexandrins avec une fécondité prodigieuse. S'ils ont à écrire un roman, au lieu de se servir de la prose ordinaire, ils ont recours à la prose hémistichée et rimée, et donnent leur roman comme un poème.

C'est justement ce qu'a fait M. Valéry Vernier, entraîné dans cette voie par le *Jocelyn* de M. de Lamartine. Il n'y a rien de bien neuf dans la donnée du *Journal d'un jeune homme*, et cette histoire du cœur n'est que la répétition de mille autres histoires du même genre : seulement, elle est racontée en vers fort bien tournés, mais auxquels il manque ce qui fait la poésie, je veux dire l'inspiration.

29 août. — Saint Médéric.

L'Auberge des Adrets, par BENJAMIN ANTIER.

Il faut un peu songer à l'avenir, même en écrivant pour le temps présent, et tâcher de venir en aide aux commentateurs futurs qui s'occuperont, dans deux ou trois cents ans, de la littérature dramatique au dix-neuvième siècle.

Or, j'ai tout lieu de croire que l'étrange mélodrame dont j'ai donné le titre ci-dessus, et qui a tenu une si large place dans l'opinion et dans le répertoire, exercera la sagacité de nos arrière-petits-fils, et qu'on se demandera quels sont au vrai les auteurs de cette farce satanique signée des noms de *Benjamin*, *Saint-Amant* et *Polyanthe*.

M. Benjamin Antier, mélodramaturge fort sérieux, avait écrit *L'Auberge des Adrets* sans y voir autre chose qu'une pièce comme toutes celles du genre, avec son traître, son innocente victime et le reste à l'avenant. C'est l'acteur Frédérick-Lemaître, cet artiste extraordinaire, qui s'est amusé à transformer le mélodrame en une bouffonnerie qui dépasse celles que nous a laissées le grand Shakspeare. On n'aurait jamais voulu croire que le cynisme pût être élevé jusqu'au sommet de l'art, et que l'odyssée d'un hideux assassin serait

considéré comme un des chefs-d'œuvre du théâtre. Mais le plus étonnant encore, c'est que ce tranquille, cet estimable, cet honnête M. Benjamin Antier se trouve être l'éditeur responsable du cauchemar dramatique de Frédérick-Lemaître.

Je recommande monsieur Antier à l'immortalité.

30 août. — Saint Fiacre.

La Lettre et le Portefeuille, par MOLÉRI.

Je ne sais rien d'aussi triste que de voir un homme de lettres gâter maladroitement les bonnes idées qu'il rencontre sur sa route. C'est un désagrément que j'éprouve souvent avec M. Moléri.

M. Moléri a pris la spécialité des courtes nouvelles et le *Siècle* leur donne l'hospitalité de ses colonnes. Presque toujours ces petits romans contiennent le germe d'une idée intéressante, et presque toujours aussi l'idée avorte, non faute de développement, mais pour avoir été mal comprise, ou plutôt pour dissimuler son origine.

Ainsi, *la Lettre et le Portefeuille*, qui repose sur la même donnée qui a fourni à M. Jules Sandeau le sujet de *Fernande*, a un dénoûment ignoble et fait regretter au lecteur d'être arrivé jusque-là.

M. Moléri a peu d'invention, mais il a un style clair, convenable, sans prétention et qui fait disparate avec celui de M. Emmanuel Gonzalès qui a été son collaborateur pour un ou deux romans.

Avec tout cela M. Moléri n'arrivera pas à la postérité, mais il ne déplaît pas à ceux de ses contemporains qui ont pris un abonnement au *Siècle*.

31 août. — Saint Ovide.

La Curée, par AUGUSTE BARBIER.

Par la publication de la *Curée* qui parut immédiatement à la suite de la révolution de 1830, M. Auguste Barbier, inconnu la veille, s'élevait du coup au rang des plus grands poètes et dépassait Juvénal par la fougue de son inspiration, l'heureuse témérité de ses images et les éclats de sa colère.

Le volume qui parut peu de temps après, sous le titre d'*Iambes*, fut enlevé par le public avec une prodigieuse avidité : il contenait quelques satires remarquables, mais elles parurent si pâles à côté de la *Curée*, que les *Iambes* causèrent un désenchantement dont les publications ultérieures ne purent triompher.

N'importe, la *Curée*, éclair de génie, vivra aussi

longtemps que la langue française, et le nom de M. Auguste Barbier vivra.

Il a suffi à Rouget de l'Isle de créer la *Marseillaise* pour se rendre immortel.

1^{er} septembre. — Saint Leu.

Simple histoire de voleur, par AUGUSTIN CHEVALIER.

M. Augustin Chevalier est un de ces littérateurs que les nécessités de la vie matérielle condamnent à produire pour le compte d'autrui. Travailleur infatigable, il fait dans les bibliothèques la recherche des matériaux qu'il doit mettre en œuvre pour la plus grande gloire et le plus grand profit de ses patrons. Entre temps, il donne à des revues quelques nouvelles dont on ne pense ni bien ni mal.

Son *Histoire de voleur* est cependant fort attachante et bien racontée : un officier de recrutement qui la lirait ne pardonnerait pas à l'auteur d'avoir affirmé que son héros s'engagea dans l'armée française, *quoiqu'il n'eût pas encore l'âge requis*.

2 septembre. — Saint Lazare.

De la mort avant l'homme, par ROSELLY DE LORGUES.

La littérature, dite sérieuse, a aussi ses fantaisistes, et ce ne sont pas ceux qu'on lit avec le moins de plaisir quand toutefois on ne se laisse pas épouvanter par l'étiquette du livre.

La Mort avant l'homme! Si le grand Cuvier avait donné ce titre à l'un de ses ouvrages scientifiques, on saurait tout de suite à quoi s'en tenir et l'on serait certain d'y rencontrer l'exposé de ces découvertes prodigieuses qui font tant d'honneur à notre siècle ; mais un pareil livre écrit par une sorte de philosophe catholique !

M. Roselly de Lorgues n'est ni géologue, ni naturaliste : je l'ai dit, c'est un fantaisiste sérieux qui a pris pour texte de ses rêveries d'idéologue, un champ sans limites, un sujet arbitraire sur lequel il pouvait écrire tout ce qui lui passait par la tête, sans crainte d'être démenti par les témoignages contemporains de l'époque philosophique explorée par lui.

L'ère religieuse et philosophique antérieure à l'apparition de l'homme sur la terre !

Ils sont vraiment très-drôles les écrivains sérieux

de l'école catholique, et je vous assure que M. Roselly de Lorgues a dépensé beaucoup de talent dans cette œuvre originale.

3 septembre. — Saint Grégoire.

Vie de Louis XVI, par le vicomte DE FALLOUX.

Par la sambleu ! monsieur le vicomte, il ne vous a pas fallu un bien lourd bagage pour forcer les portes de l'Académie française et l'emporter sur des concurrents qui n'avaient pas à faire valoir d'autres titres que leurs titres littéraires. Il est vrai que vous avez été ministre, représentant du peuple à la *Constituante* de 1848 et que vous avez débité quelques discours assez bien tournés ; il est vrai encore, qu'après avoir sollicité les suffrages comme républicain, vous êtes devenu la coqueluche du parti qui voulait étouffer la République et qui en est aisément venu à bout. Enfin, je reconnais que vous ne maniez pas mal la langue française et que la *Vie de Louis XVI* de même que vos discours témoignent d'une grande distinction dans la manière.

Mais qu'est-ce que cela, bon Dieu ! Y a-t-il de quoi s'extasier et chanter vos louanges sur tous les tons ? On aurait dit, en vérité, que c'était une gageure.



Quelles idées neuves avez-vous donc émises? Qu'avez-vous ajouté à la somme des acquisitions philosophiques ou littéraires? Vous êtes le champion d'un passé mort et vous appartenez à un siècle qui ne veut que le progrès et ne regarde que l'avenir.

Quant à votre style, je vous assure qu'il existe des centaines d'écrivains sans notoriété qui vous valent sous ce rapport, et dont je prise beaucoup plus les œuvres d'imagination que votre *Histoire de Louis XVI* et vos passe-d'armes oratoires.

4 septembre. — Sainte Rosalie.

Célèbre à tout prix, par madame ULLIAC-TRÉMADEURE.

Par le genre d'ouvrages qu'elle publie, on reconnaît que madame Ulliac-Trémadeure se préoccupe beaucoup plus d'être utile que de faire du bruit autour de son nom. Elle écrit principalement pour les jeunes personnes et ne perd pas de vue ce qui intéresse leur éducation et leur instruction. On pourrait lui reprocher peut-être de suivre trop consciencieusement les routes battues et de ne pas chercher à introduire dans l'éducation des jeunes filles la moindre réforme, mais je sais que la matière est délicate et qu'un auteur, une femme surtout, s'expose à n'être pas écoutée quand elle sort

des lieux communs. Ce n'est pas, d'ailleurs, le moyen d'obtenir des prix à l'Académie française.

Célèbre à tout prix est un petit roman bien mené et d'une moralité parfaite.

5 septembre. — Saint Bertin.

Critique littéraire et artistique, par GUSTAVE PLANCHE.

Je vais dire, dès la première ligne, tout le mal que je pense de M. Gustave Planche pour n'avoir plus à y revenir. Il lui est arrivé quelquefois, rarement, il est vrai, de se laisser influencer dans ses jugements par des rancunes personnelles, et de manquer ainsi au premier devoir du critique; sous cette réserve, M. Gustave Planche peut être considéré comme un maître de premier ordre dans l'appréciation des œuvres d'art et des productions littéraires.

On peut ne pas partager toutes les opinions de ce critique éminent, quoiqu'il réussisse presque toujours à démontrer jusqu'à l'évidence que son opinion est la plus rationnelle; mais on ne peut s'empêcher de reconnaître le soin scrupuleux qu'il apporte dans ses examens, et l'on admire la correction, la clarté, la concision de son style qui font que ses travaux de critique deviennent eux-mêmes des œuvres d'art.

M. Planche qui n'a guère écrit autre part que dans la *Revue des Deux-Mondes*, lue seulement par les esprits d'élite, n'a pas une popularité telle que devrait la lui donner son magnifique talent : c'est un petit malheur dont M. Planche n'a pas l'air de s'inquiéter beaucoup, et que l'avenir se chargera de réparer.

6 septembre. — Saint Onésiphore.

Articles encyclopédiques, par LOUIS FORTOUL.

Littérateur modeste, M. Louis Fortoul se bornait à publier, souvent même sans les signer, dans le *Journal des Mères et des Enfants*, des articles très-substantiels sous une forme légère, et parfaitement adaptés au cadre de cette utile et charmante revue. C'est ainsi qu'il a fait faire à ses nombreux petits lecteurs une promenade autour du monde, et qu'il les a initiés ensuite à la plupart des industries qui alimentent la société.

La meilleure preuve que je puisse donner du mérite littéraire de M. Fortoul, c'est qu'ayant pris part, pour la nouvelle, au concours ouvert par la libéralité de M. Véron, il a obtenu un des prix, l'emportant ainsi sur des concurrents familiarisés de longue main avec la littérature d'imagination. Il est vrai de dire que ce

concours ne donnait pas une brillante idée du talent de ceux qui y figuraient comme aspirants à la somme promise.

7 septembre. — Saint Cloud.

Histoire de la civilisation, par GUIZOT.

Depuis que la révolution de Février lui a créé des loisirs, M. Guizot a dû faire son examen de conscience. Eh bien ! je serais curieux de savoir s'il n'a pas regretté plus d'une fois l'époque où il jouissait d'une popularité sans mélange, alors que toute la jeunesse des écoles et les gens du monde venaient suivre ses cours et recueillaient chacune de ses paroles. C'étaient là de beaux triomphes, et grande était l'admiration qu'on éprouvait pour cet initiateur qui comprenait et faisait si bien comprendre les bienfaits de la liberté.

Dans sa vie politique, M. Guizot a eu la palme de l'éloquence, mais que d'amertume mêlée à ces satisfactions de l'amour-propre, et combien il doit préférer, dans ses souvenirs, les succès de la chaire du professorat à ceux de la tribune.

L'exercice du pouvoir a eu la plus fâcheuse influence sur l'esprit de M. Guizot : je ne doute ni de sa probité austère, ni de ses excellentes intentions, et j'admets

qu'il a fait de la corruption sans en avoir conscience. Qu'est-ce que cela prouve ? qu'il n'était pas né pour gouverner, que l'horizon s'est rétréci autour de lui dès qu'il fut devenu ministre, et que cet historien profond, cet écrivain admirable, doué des qualités les plus supérieures pour éclairer son siècle, n'a plus retrouvé ses puissantes facultés quand il a voulu les mettre au service de son ambition.

Ce qui est arrivé à M. Guizot serait arrivé à tout autre qui, comme lui, aurait laissé de côté la question sociale pour les luttes de portefeuille. M. Guizot qui a décrit si éloquemment les évolutions civilisatrices en Europe et en France, n'a compris qu'une des phases du progrès, celle qui se rapporte particulièrement aux institutions religieuses et au développement de la commune. Quant au mouvement parallèle que l'extension de l'industrie, du commerce et du crédit a produit dans la société, M. Guizot ne l'a pas seulement aperçu, et aujourd'hui encore, il est tellement peu porté à l'examen des problèmes économiques, qu'il regarde, j'en suis persuadé, comme des songe-creux, les hommes qui entrevoient l'heure prochaine où la plaie du paupérisme sera cicatrisée par la diffusion des instruments du travail.

Pour moi, j'avoue que je ne comprends pas un homme d'État dont l'unique préoccupation n'est pas de supprimer la misère en faisant cesser l'inégalité des conditions dans le travail.

M. Guizot est donc à mes yeux un homme fort in-

complet et tout à fait insuffisant comme homme politique ; mais comme professeur et historien, et surtout comme grand écrivain, malgré la raideur gourmée de sa phrase, il sera compté au nombre des gloires de son pays.

Si M. Guizot n'était pas plongé dans son bigotisme luthérien, je lui conseillerais la lecture et la méditation des livres de M. Proudhon.

8 septembre. — Nativité de N.-D.

Pauline, par HIPPOLYTE ÉTIENNEZ.

Qui donc me rendra le service de me dire ce que devient M. Étiennez ?

Il y a quelque dix ans, la *Presse* publiait de lui un roman qui ne manquait pas d'intérêt et que les lecteurs accueillirent avec faveur, et puis il n'a plus été question de cet auteur.

Il ne se rend vraiment pas justice en restant dans l'ombre.

9 septembre. — Saint Omer.

Berthe et Robert, par BIGNAN.

Je considère comme un très-grand honneur pour la vile prose que M. Bignan ait daigné recourir à elle pour écrire son roman de *Berthe et Robert*, roman très-médiocre, il est vrai, et qui n'a rien ajouté à la réputation de son auteur.

M. Bignan a traduit Homère en vers de douze pieds, et à une certaine époque, on pouvait croire qu'il avait passé un marché avec l'Académie française pour enlever chaque année le prix de poésie.

Le prix de poésie à M. Bignan!... M. Bignan un poète!... un versificateur, je ne dis pas.

10 septembre. — Sainte Pulchérie.

Charlemagne, par CAPEFIGUE.

Si l'on jugeait le mérite de M. Capefigue d'après le ombre de volumes qu'il a publiés, il faudrait le con-

sidérer comme l'un des plus grands historiens de l'époque.

Je me trompe sans doute, puisque M. Capefigue trouve des éditeurs et que l'on rencontre ses livres dans bon nombre de bibliothèques, mais je n'accorde absolument aucune valeur à cet écrivain. L'histoire racontée par lui me produit l'effet d'un bavardage sans portée, sans philosophie, sans rien de ce qui éclaire l'esprit et nourrit le cœur. M. Capefigue a une singulière propriété; tout ce qu'il touche s'amointrit, et quand j'ai lu son *Charlemagne*, il m'a semblé qu'il s'agissait d'un empereur de Lilliputiens.

11 septembre. — Saint Patient.

Monsieur Alfred et madame Élixa, par PHILIPPE DE MARVILLE.

Je ne serais pas surpris que ce nom de gentilhomme fut un pseudonyme.

Arouet s'est fait appeler de Voltaire et il a immortalisé ce nom fictif; monsieur un tel s'intitule de Marville... C'est le seul rapprochement qu'il soit possible de faire entre lui et Voltaire.

Et encore c'est bien de la hardiesse à moi de faire ce rapprochement.

12 septembre. — Saint Serdot.

Le Lierre de Criquebœuf, par AUGUSTIN CHALLAMEL.

Il y a des romances composées sur trois ou quatre notes qui ont dans leur simplicité mélodique un charme inexprimable. On ne saurait dire si l'auteur a étudié l'harmonie, s'il connaît positivement les règles de l'art musical : il a eu une inspiration heureuse, il vous plaît et vous n'en demandez pas davantage.

Le Lierre de Criquebœuf est une nouvelle réaliste faite dans les conditions de ces romances qui ont le privilège d'émouvoir. Il n'y a là ni incidents, ni grandes péripéties, mais c'est écrit avec cœur, et le sentiment vrai y tient plus de place que la rhétorique. M. Augustin Challamel, qui a produit de plus longs ouvrages, n'en a réussi aucun au même degré que le *Lierre de Criquebœuf*.

15 septembre. — Saint Maurille.

Le Quarante et unième fauteuil, par ARSÈNE HOUSSAYE.

Il en est de M. Arsène Houssaye comme de certaines

servantes desquelles on dit qu'elles sont à deux fins, ce qui exprime trop souvent qu'elles ne sont pas complètement bonnes à une seule fin. Ce n'est pas seulement parce qu'il est poète et prosateur que je compare M. Houssaye à ces servantes, c'est encore parce qu'il affecte de se tenir dans un déplorable juste-milieu entre le genre sérieux et le genre fantaisiste.

Aussi qu'arrive-t-il? Il fait de la fantaisie dans le style sérieux; il traite le genre sérieux dans le style fantaisiste et maniéré. Dans l'un et l'autre cas, il manque de naturel, et le travail se fait sentir dans ses ouvrages les plus simples.

Il ne faut pas conclure de cette critique que M. Arsène Houssaye est un homme sans talent; il en a beaucoup, au contraire, mais on l'a trop vanté, vanté mal à propos, ce qui l'a empêché de voir qu'il suivait une mauvaise voie.

Son histoire du *Quarante et unième fauteuil de l'Académie française* a été une cruelle déception pour les lecteurs; le titre était piquant, et l'on devait s'attendre que l'auteur ne resterait pas au-dessous de son sujet. Au lieu d'un livre ayant la portée littéraire auquel le titre obligeait, nous avons une suite de monographies dans le genre de celles qu'on peut lire dans le *Dictionnaire de la conversation*.

Vous avez ménagé l'Académie, Monsieur, comme un homme qui ne se soucie pas de siéger sur le quarante et unième fauteuil; j'aurais mieux aimé vous voir la malmener et lui démontrer vigoureusement, à la façon

de Juvénal ou de notre vieux Régnier, qu'elle méconnaît, je ne dirai pas ses statuts, mais ses devoirs, en appelant à elle des personnages politiques alors que des littérateurs célèbres restent à la porte du sanctuaire. Et vous auriez ajouté que c'est parce qu'elle a trop peu de souci des lettres, qu'aux moments de crise son existence est toujours remise en question.

14 septembre. — Ex. sainte Croix.

Les Cours publics, par ODYSSE BAROT.

Je n'ai pas toujours le loisir d'assister aux cours du Collège de France et de la Sorbonne, mais je ne manque jamais de lire les comptes rendus qu'en publie M. Odysse Barot, et je goûte plus cette lecture fortifiante que la parole de la plupart des professeurs.

A cette occasion, je veux faire une remarque.

Notre littérature se transforme.

Autrefois, le journal la *Presse*, la plus littéraire des feuilles quotidiennes, était réputé pour son feuilleton : tous les noms des auteurs célèbres y apparaissaient tour à tour : de Balzac, George Sand, Th. Gautier, Sandeau, madame Émile de Girardin, Méry et les autres. Aujourd'hui, le feuilleton fournit sa carrière accoutumée de dix ou douze étapes de colonnes, mais je

ne vois plus personne se passionner pour la denrée du rez-de-chaussée : je ne sais pas si les romans publiés sont inférieurs à ceux qu'on servait jadis aux abonnés, mais il est certain que la littérature est dans le corps du journal, et que c'est à celle-là que le lecteur s'intéresse.

On comprend enfin que le bulletin du jour rédigé par M. Neffizer, que les articles de MM. Darimon, Cahen, Gaillardet, Bonneau, Odysse Barot, Vinçard sont écrits d'un style bien supérieur à celui dont on se contente pour écouter les aventures de madame Gil-Blas, et qu'ils fournissent à l'esprit un aliment, à l'intelligence des clartés, aux convictions une satisfaction, au progrès un encouragement, à la liberté un appui, toutes choses parfaitement dédaignées par les romanciers ordinaires.

15 septembre. — Saint Nicomède.

Albéric, par J. LESGUILLON.

Toutes les fois que je pense à M. Lesguillon, je suis tenté d'enlever mon chapeau et de m'écrier : **Honneur au courage malheureux !**

M. Lesguillon n'est pourtant pas une bête : il tourne le vers galamment et il en a commis bien des milliers

dans sa vie ; il cultive aussi la prose et n'épargne pas les démarches pour trouver le placement de ses produits. Eh bien ! rien ne lui réussit à ce pauvre M. Lesguillon. Pièces de théâtre, romans, nouvelles, concours académiques, tout tourne à sa confusion.

Il est vrai que notre auteur est amplement dédommagé de ses mécomptes littéraires : il est le mari de madame Hermance Lesguillon déjà nommée !

16 septembre. — Saint Corneille.

Au courant de la plume, par BOURDIN.

Gendre numéro deux de M. de Villemessant, M. Bourdin possède une plume d'une étonnante flexibilité qu'il consacre à écrire toutes sortes de choses dans le *Figaro*. Il a été l'historiographe du fameux dîner offert aux sommités de la littérature par M. Millaud, et jamais récit n'a été fait avec plus de finesse, de malice et d'originalité.

17 septembre. — Saint Lambert.

Charette, par ÉDOUARD BERGOUNIOUX.

« C'est aujourd'hui la Saint-Lambert, qui quitte sa place la perd. »

Il est arrivé précisément à M. Bergounioux de quitter la place qui lui semblait réservée, et il ne l'a plus retrouvée depuis. Il débuta vers 1830 sous des auspices favorables, ayant Renduel pour éditeur et trouvant dans la critique un solide point d'appui. Il n'annonçait pas un talent de premier ordre, mais il avait des qualités précieuses, de la sobriété à une époque où la littérature était en ébullition, un style châtié, des fabulations bien agencées et toujours intéressantes.

M. Bergounioux s'est borné à publier trois ou quatre romans estimables, et l'on n'a plus entendu parler de lui dans les lettres.

18 septembre. — Saint Jean Chrysostôme.

Discours politiques, par BERRYER.

Je n'aurais jamais songé à inscrire le nom de M. Berryer dans cet annuaire, si l'Académie française n'avait eu la prétention, en lui donnant un fauteuil, de faire de lui un littérateur.

Parbleu ! M. Berryer est bien ingrat envers les révolutions, lui qui leur doit tout et qui n'a pas cessé de les dénoncer à l'animadversion publique.

Sans la Révolution de Juillet 1830, M. Berryer serait resté un simple avocat, un avocat fort distingué, sans doute, mais rien qu'un avocat. L'avènement de Louis-Philippe amène M. Berryer à la Chambre et il y devient orateur de premier ordre en mordant la Révolution aux talons, en démonétisant, les uns après les autres, les ministres et le système du roi-citoyen.

Quand éclata la Révolution de 1848, il n'était plus question de M. Berryer qui ne trouvait pas le placement de ses homélies en faveur de la légitimité. Avec la République, M. Berryer redevient du jour au lendemain un personnage, et voit se grouper autour de lui tout ce qui compte sur sa parole foudroyante pour pulvériser l'idée démocratique : enfin, c'est à cette Ré-

publique qu'il doit d'être académicien. Du diable si l'on eût songé à lui conférer cet honneur si le règne de Louis-Philippe eût duré.

Les œuvres complètes de M. Berryer se trouvent dans le *Moniteur universel*, et je n'irai pas les y chercher. Il n'y a pas à lui contester une immense puissance oratoire, et je doute que jamais Démosthène et Cicéron aient remué leur auditoire au même degré que Berryer. Seulement, ces discours magnifiques à entendre et qui empruntaient une souveraine influence à l'attitude superbe, au geste noble, à la voix tour à tour harmonieuse et vibrante de ce tribun du droit divin, perdent à la lecture presque tout leur prestige. M. Berryer a trop l'inspiration de l'éloquence et la faculté d'improvisation pour songer à la correction de ses phrases.

On aime mieux écouter M. Berryer que M. Guizot, mais on préfère de beaucoup lire M. Guizot.

19 septembre. — Saint Janvier.

Comment meurent les femmes, par CARLE LEDHUY.

Je n'ai jamais pu aller jusqu'au bout de ces sentimentalités romanesques imaginées par l'auteur de cette pauvreté littéraire.

En lisant le roman de M. Carle Ledhuy, quelques personnes ont pu voir comment meurent les femmes ; moi je n'y ai vu que ceci : comment meurent les mauvais livres.

20 septembre. — Saint Eustache.

Avant l'orgie, par COUAILHAC.

Si le Couailhac qui a écrit *Avant l'orgie*, et divers romans et pièces de théâtre, est le même qui a adressé à la *Presse* des correspondances sur les événements politiques de l'Espagne, je le félicite d'avoir renoncé aux œuvres d'imagination qu'il traitait d'une façon très-ordinaire, pour se livrer à la politique qu'il envisage en homme à qui la liberté est chère.

Le style gagne toujours quelque chose à se mettre au service d'une idée vraie.

21 septembre. — Saint Mathieu.

Les Deux veugles, par JULES MOINEAUX.

Je ne puis me dispenser d'accorder ici une mention

honorable à M. Jules Moineaux à qui nous devons deux chansonnettes dialoguées remplies d'esprit et de bonne gaieté : *La Question d'Orient* et *les Deux aveugles*. *La Question d'Orient* a sauvé d'une cruelle maladie le théâtre des Variétés qui allait mourir ; *les Deux aveugles* ont rendu viable le théâtre des Bouffes-Parisiens. Il est vrai de dire que la musique de M. Jacques Offenbach a beaucoup contribué à cette création.

M. Jules Moineaux a fourni au *Caveau moderne* nombre de chansons qui ne valent pas celles de Désaugiers : Désaugiers n'aurait pourtant pas su faire *la Question d'Orient* ni *les Deux aveugles*.

22 septembre. — Saint Maurice.

La Chronique de Charles IX, par PROSPER MÉRIMÉE.

Malgré ses prétentions à l'archéologie, M. Prosper Mérimée, académicien, sénateur, inspecteur général des monuments, n'a qu'un seul titre à la gloire, c'est celui de romancier. Il faut dire aussi que les romanciers de cette force ne se comptent pas à la douzaine, et que dans toute l'Académie, on trouverait malaisément un immortel capable d'écrire des livres comme le *Théâtre de Clara Gazal*, *Colomba* et *la Chronique de*

Charles IX. Non-seulement ces livres renferment un intérêt immense, mais encore ils sont écrits d'un style irréprochable et je crois qu'il faut remonter à Paul-Louis Courier pour trouver un linguiste aussi parfait.

On n'apprécie pas assez peut-être le mérite supérieur de M. Mérimée sous le rapport de la pureté de la phrase, de la justesse de l'expression, de l'élégance de la période : cette perfection même donne peut-être un peu de mollesse à ses ouvrages et jette quelque froideur dans certaines parties du récit, néanmoins, cet écrivain éminent aura beaucoup fait pour vulgariser les beautés de la littérature moderne. Inférieur à Balzac dont il n'a pas le génie d'analyse et d'observation, et à Georges Sand comme puissance de conception, il est au moins l'égal d'Alfred de Vigny, dans le roman historique, et peut servir de modèle à tous par la perfection de son talent d'écrivain.

23 septembre. — Sainte Thècle.

La Plaque de cheminée, par HIPPOLYTE BONNELIER.

Dégringoler des hauteurs littéraires où plane M. Mérimée, jusqu'aux bas-fonds où M. Bonnellier rampe depuis tant d'années... la chute est cruelle.

C'est le hasard qui le veut ainsi.

Parlons donc des nombreux romans de M. Hippolyte Bonnellier... ou plutôt n'en parlons pas. Rendons-leur le service de ne pas les réveiller, puisqu'ils reposent dans un éternel sommeil.

24 septembre. — Saint Andoche.

Beneditto, par CHARLES MARCHAL.

Je suis tenté d'en user à l'égard de M. Marchal, de la même façon qu'envers M. Bonnellier. Cependant il y a dans les romans du premier quelque chose de fébrile, de tourmenté, qui dénote des qualités de nature qui eussent porté des fruits si elles eussent été cultivées.

Passons à un autre exercice.

25 septembre. — Saint Cléophas.

Éthel, par le marquis DE CUSTINE.

M le marquis de Custine doit sa fortune littéraire au séjour qu'il a fait en Russie, et aux indiscretions

piquantes et hardies qu'il a commises touchant les mœurs des gentilshommes de la cour du czar. Le succès de l'auteur a tenu beaucoup moins à son mérite d'écrivain qu'à la nature de ses étranges révélations, et il aurait fait sagement de s'en tenir à cette publication.

Quand M. le marquis de Custine s'est avisé d'écrire des romans, il a été aussi ennuyeux pour le moins qu'il avait paru intéressant en nous initiant aux secrets de la cour et de la haute société de Saint-Petersbourg.

26 septembre. — Saint Justin.

Poésies, par SIMÉON PÉCONTAL.

Défiez-vous des poètes qui disent trop bien leurs vers : j'y ai été pris et me tiens sur mes gardes.

J'ai entendu une fois M. Siméon Pécontal déclamer ses productions poétiques : M. Pécontal vous a un accent méridional, un débit vif, entraînant, des intonations tendres et passionnées qui ajoutent à ses vers un tel cachet de distinction, que je l'ai cru tout de bon poète des plus remarquables et que j'ai fait l'acquisition du volume d'où il avait extrait les pièces déclamées.

A la lecture, la déception a été triste : non pas qu'il n'y ait du talent dans les poésies de M. Pécontal, mais je m'en étais formé une si haute idée que je me suis senti humilié, à mes propres yeux, de n'avoir pas compris qu'un piège m'avait été tendu par le fallacieux déclamateur.

27 septembre. — Saint Côme.

Cécile, par JULES LA BEAUME.

Les fossoyeurs, les employés des pompes funèbres, les gens spleenétiques, doivent se complaire à la lecture des ouvrages, heureusement peu nombreux, de M. Jules La Baume. Cet écrivain n'a jamais le plus petit mot pour rire, et ne se sert pas de sa plume sans y avoir attaché un crêpe. Il a la passion du triste et du désolé à ce point qu'il dénature ses propres idées et crée des situations paradoxales pour se donner le plaisir d'assombrir ses lecteurs.

28 septembre. — Saint Cérans.

L'Article de la mort, par ÉMILE PAGÈS (BERGERON).

M. Émile Pagès est la contre-partie de M. La Beaume. M. La Beaume vous mettra du noir dans l'esprit en vous racontant la chose du monde la plus simple; M. Émile Pagès voudra faire rire en écrivant la physiologie d'un enterrement.

M. Pagès a été longtemps l'un des rédacteurs du feuilleton du *Siècle* auquel il donnait des articles de genre qui ne brillaient ni par les qualités du style, ni par celles de l'originalité.

C'était le dix-neuf novembre
De l'an mil huit cent trente-trois,
Qu'un Roi bien cher aux François
Allait pour ouvrir la Chambre :
Mais las ! il ne savait pas
Ce qui l'attendait là-bas.

Cette complainte composée par le *Charivari*, à l'occasion d'un attentat fort problématique contre la vie de Louis-Philippe, et qui amena l'arrestation et la mise en jugement de M. Bergeron, a donné à M. Émile Pagès plus de notoriété que ne lui en ont rapporté ses écrits.

29 septembre. — Saint Michel.

Madame de Parabère, par GUÉRIN.

Il faut qu'un littérateur soit doué d'un très-grand talent pour réussir dans le roman historique. Presque toujours les portraits des personnages mis en scène sont défigurés, à moins qu'ils ne soient copiés dans les mémoires du temps, et les romanciers ont, en général, une façon de présenter ou d'interpréter les faits historiques qui peut cadrer plus ou moins avec la donnée de leur livre, mais qui déroute complètement les lecteurs familiarisés avec la vérité de l'histoire.

Sur des centaines de romans, soi-disant historiques, publiés en France depuis que le grand et légitime succès de Walter Scott a mis ce genre à la mode, il n'y a guère que le *Cinq-Mars* de M. de Vigny, la *Chronique de Charles IX* de M. Mérimée et l'étude de Balzac sur *Catherine de Médicis* qui survivront.

D'après cela, on ne doit pas être surpris de voir que M. Guérin, auteur des plus médiocres, parmi tant de médiocrités qui exploitent le roman de mœurs, soit resté au-dessous de lui-même en allant chercher dans les licencieuses aventures de la Régence la figure de *Madame de Parabère* pour en faire l'héroïne de son roman.

30 septembre. — Saint Jérôme.

Dalila, par OCTAVE FEUILLET.

Il y a ce point de ressemblance entre Alfred de Musset et M. Octave Feuillet, que l'un et l'autre ont écrit des proverbes, des scènes dramatiques destinés à la lecture, et que les théâtres s'en sont emparés pour la plus grande joie de leurs spectateurs. Les deux poètes ne se ressemblent que sous ce rapport.

Je dis les deux poètes, parce que M. Octave Feuillet est poète aussi, quoiqu'il se soit borné jusqu'ici, je le crois, du moins, à écrire en prose. Seulement M. Feuillet est d'un ordre bien inférieur à Alfred de Musset; c'est précisément pour cela qu'il est moins contesté et qu'en plaisant aux esprits d'élite, il s'impose facilement aux spectateurs de toutes les classes.

Le mérite de M. Feuillet ne se manifeste pas par l'originalité de la forme et l'on ne sent pas circuler dans son œuvre le souffle de l'inspiration : ses personnages n'auront jamais les allures naïvement excentriques, ne tiendront pas les discours fantasques des gens qui ont horreur de ressembler aux autres et qui adoptent des maximes imaginées pour leur usage particulier. Je ne veux pas dire pour cela qu'ils soient vulgaires et communs, ils ont au contraire une grande

distinction, et si je signale ce qui manque à l'auteur au point de vue de l'art proprement dit et de l'idéal, c'est bien moins pour lui adresser une critique que pour indiquer la distance qui le sépare d'Alfred de Musset, ce génie charmant auquel on le compare trop complaisamment.

Ils ne se ressemblent pas, mais ils se complètent. Chez M. Feuillet, vous trouverez ce qui manque à l'auteur de *Rolla*, une raison épurée, une sagesse mondaine que les artistes ont le tort de dédaigner, un *bourgeoisisme*, qu'on me passe le mot, auquel il ne faut pas sacrifier l'art, mais dont l'art doit tenir compte dans une certaine mesure.

J'applaudis donc de grand cœur au succès obtenu par M. Octave Feuillet à la Comédie-Française par ses *Proverbes*, au théâtre du Vaudeville par sa *Dalila*.

1^{er} octobre — Saint Rémi.

Philosophie critique, par CARO.

La discorde s'est introduite dans le camp des universitaires et les professeurs de philosophie sont à couteaux tirés. Depuis bien des années le spiritualisme trônait despotiquement dans la chaire scolastique, les éclectiques régnaient sans partage, et bien que des voix

puissantes, venues du dehors, pussent faire présager que cet état de chose était transitoire, on n'aurait pu croire cependant que le moment de la scission fut aussi proche.

Sans doute l'enseignement officiel n'a reçu encore aucune atteinte directe, et les professeurs titulaires de philosophie continuent d'envisager le spiritualisme à la manière des théologiens, c'est-à-dire comme un acte de foi, comme l'arche sainte devant laquelle la raison doit abdiquer ; mais les déserteurs de cette cause deviennent de plus en plus nombreux et le public obligé de renoncer aux luttes politiques, leur prête une attention soutenue et les entoure de ses sympathies.

En présence d'une crise qui menace de l'engloutir, l'éclectisme fait appel à tous ses défenseurs et M. Caro n'est pas des derniers à se présenter sur la brèche, tenant d'une main ferme le drapeau qu'il ne veut pas abandonner à l'ennemi. Certes, M. Caro a de la vigueur, une volonté opiniâtre, et un talent d'écrivain que nul ne lui contestera. Malheureusement pour l'éclectisme, la protestation de M. Caro ne fera pas reculer le siècle. Le temps est aux libres penseurs, et ce n'est pas en posant leur doctrine comme un axiome indiscutable que les spiritualistes regagneront le terrain qu'ils ont perdu sans retour.

2 octobre. — Saints Anges.

La Turquie actuelle, par UBICINI.

De tous les publicistes qui ont écrit sur la question d'Orient (et Dieu seul sait le nombre de volumes, de brochures et d'articles qui ont paru à ce sujet), M. Ubicini est celui qui a le mieux fait comprendre la véritable situation de la Turquie dans le conflit européen. Le long séjour de l'auteur à Constantinople et dans les Principautés, les relations qu'il a conservées avec un grand nombre des personnages les plus importants de l'Empire ottoman, les études auxquelles il s'est livré, les observations qu'il n'a cessé de faire touchant la religion, les mœurs, les préjugés des populations, l'ont parfaitement mis à même de dégager la lumière qu'une polémique intéressée ou ignorante empêchait de se produire.

Le livre de M. Ubicini écrit de bon style, aurait gagné peut-être à n'avoir pas l'allure doctorale et tranchante que l'on remarque dans quelques-unes de ses pages.

3 octobre. — Saint Cyprien.

On a vu des rois épouser... par RAVERGIE.

Sous cette étiquette proverbiale, M. Ravergie a donné

au *Bulletin des gens de lettres* une historiette qu'on lit avec grand plaisir. S'il ne s'agit pas précisément d'un roi épousant une bergère, c'est presque tout comme. Louis-Stanislas de Bourbon, prince de Lamballe, fils unique du duc de Penthièvre, épousa en effet secrètement, vers la fin du siècle dernier, une jeune paysanne nommée Geneviève Galliot, qu'il connaissait depuis l'enfance, et à laquelle il avait fait donner de l'instruction par le curé du bourg d'Anet.

Ce mariage fut loin d'être heureux malgré la tendresse réciproque des deux époux, et il se termina par le suicide de Geneviève qui avait pris le nom de madame de Saint-Paër d'un fief de la principauté de Lamballe.

Le roman était tout fait et M. Ravergie n'avait qu'à écrire sous la dictée des événements réels. Il s'est parfaitement acquitté de cette besogne.

4 octobre. — Saint François d'Assises.

Haine à l'uniforme, par CH. L. DE BEAUFORT.

Tant qu'il a été sous-lieutenant et lieutenant d'infanterie, M. de Beaufort a cultivé les lettres. A tout prendre, ne vaut-il pas mieux qu'un officier occupe ses heures d'oisiveté à écrire des romans, même peu amu-

sants, qu'à perfectionner le carambolage ou culotter des pipes?

Devenu capitaine, puis passé dans l'intendance militaire, M. de Beaufort paraît s'en tenir au style administratif.

Haine à l'uniforme, est une de ces peccadilles de sous-lieutenant pour lesquelles on aurait mauvaise grâce à se montrer sévère, et faite, d'ailleurs, avec l'intention bien excusable chez un officier, de prôner les séductions de l'épaulette et le charme du ceinturon.

5 octobre. — Sainte Aure.

Essais poétiques, par REINE GARDE.

Mademoiselle Reine Garde est une couturière de Provence qui a publié un livre de vers et que Lamartine a immortalisée en la présentant au monde dans l'introduction de son beau livre de *Geneviève*.

Quelques-unes des poésies de Reine Garde ont un charme infini, auquel je me suis plu à rendre justice en consacrant à cette excellente fille un assez long article dans le journal *le Corsaire*. Venant d'une simple couturière, ces poésies semblent prodigieuses; on se contenterait de les lire avec plaisir si elles étaient signées du nom de madame Anaïs Ségalas ou de madame Tastu.

6 octobre. — Saint Bruno.

Le Consul de Montauban, par MARY LAFON.

J'ai eu entre les mains plusieurs gros livres plus ou moins illustrés, signés du nom de M. Mary Lafon, et je dois dire que je leur préfère de beaucoup *le Consul de Montauban*, qui n'est qu'une nouvelle de quelques pages. Ces pages sont bien écrites et intéressantes; on y aperçoit une silhouette tracée à la plume et qui reproduit avec bonheur la physionomie matoise du roi de Navarre, sous laquelle perce déjà la figure d'Henri IV.

7 octobre. — Saint Serge.

Les Ducs de Bourgogne, par DE BARANTE.

Un grand accueil a été fait à l'*Histoire des ducs de Bourgogne*: cet ouvrage quoique volumineux a trouvé place dans presque toutes les bibliothèques, et s'il n'a pas conquis précisément l'estime des érudits et lecteurs sérieux, il a été prôné par les esprits super-

ficiels et a provoqué l'engouement des femmes, grandes liseuses de romans pour la plupart.

Je suis loin de méconnaître le service rendu à la société par un auteur qui amène ainsi une notable portion du public à se complaire à des études historiques se substituant à des lectures frivoles; je confesse que M. de Barante a inventé là un genre d'ouvrage assez attachant et qu'on ne lit pas sans profit pour la mémoire. Pourtant je ne puis me décider à considérer M. de Barante comme un historien remarquable, ni sous le rapport du style, ni sous le rapport de la parfaite exactitude. Il entre dans une infinité de détails et de faits problématiques qui ne sont pas du domaine de l'histoire; je le trouve dépourvu de sagacité philosophique et imbu de préjugés.

Après l'immense succès des *Ducs de Bourgogne*, il aurait fallu que M. de Barante fut doué d'une force d'âme invraisemblable pour ne pas se croire un Augustin Thierry ou un Tacite: il a donc continué sa mission d'historien et nous a donné l'*Histoire du Directoire*, des études biographiques et historiques, plus une *Histoire de la Convention* qui est sous presse.

Ah! si M. de Barante eût commencé sa carrière par ces dernières œuvres, tout le monde eût été frappé de son insuffisance, au lieu qu'avec les *Ducs de Bourgogne* il a fait illusion à la masse des lecteurs.

8 octobre. — Sainte Brigitte.

Valida, par madame la marquise D'ÉPINAY.

Je déclare que parmi les romans écrits par les auteurs ayant barbe au menton, j'en ai rencontré beaucoup qui sont très-inférieurs à celui de madame la marquise d'Épinay.

Rendre hommage au mérite relatif de cette dame n'est pas donner un démenti à l'opinion que je professe en matière de femmes de lettres.

J'ai vu, moyennant la modique rétribution de quinze centimes, à une fête de Belleville, une luronne qui était sur l'escrime d'une force extraordinaire et qui boutonnait les plus fameux prévôts. Dois-je en conclure que les femmes sont faites pour pratiquer l'escrime ?

9 octobre. — Saint Denis.

Tout pour de l'or, par HIPPOLYTE AUGER.

M. Hippolyte Auger, à ses débuts, annonçait du talent : quelques-uns de ses drames ont réussi au bou-

levard et ses romans se faisaient remarquer par une exubérance de passion qui devait se calmer avec l'expérience ; mais M. Auger semble n'avoir pas voulu attendre et s'être laissé décourager par les mécomptes de la vie littéraire.

10 octobre. — Saint Paulin.

Premiers-Paris, par AUGUSTE VITU.

M. Granier de Cassagnac, quand il devint, sous Louis-Philippe, rédacteur en chef du *Globe*, puis de l'*Époque*, créa un genre de polémique auquel n'avaient pas songé les journalistes dévoués au gouvernement. Jusqu'alors, ces journalistes s'étaient bornés à chanter les louanges du système et à repousser de leur mieux les attaques des feuilles de l'opposition. M. Granier de Cassagnac prit vis-à-vis de l'opposition des airs de matamore, il ne riposta pas, il se fit agresseur et traita les opposants comme il avait traité auparavant les tragédies de Racine. ♣

Cette tactique a fait école et c'est sur les bancs de cette école-là que M. Auguste Vitu est allé apprendre à manier la plume du journaliste. M. Vitu, avant 1848, ne songeait guère à la politique : il débutait dans les petits journaux littéraires et n'y faisait pas grand

bruit, malgré son style hargneux, tourmenté et son immense désir de faire parler de lui. Aujourd'hui M. Vitu est décidément un personnage politique et rédige des premiers-Paris qui se distinguent par une excessive violence : il continue les façons de M. Granier de Cassagnac et se montre pour le moins son égal en fait de bourrades contre ce qui lui apparaît comme une ombre d'opposition au régime dont il se croit le plus ferme soutien. Seulement M. Granier de Cassagnac n'a pas à son service de la violence seulement ; il sait écrire et il sait penser, et quoique fort paradoxal, il étale ses paradoxes d'une dialectique spéciale et serrée.... Tâchez donc de trouver quelque chose de ce genre chez M. Vitu !

M. Vitu homme politique !... c'est à en mourir de rire !

11 octobre. — Saint Gomer.

Les Bohémiens de Paris, par ROLAND BAUCHERY.

Voilà un de ces livres et un de ces auteurs qui apportent un témoignage en faveur de l'idée que j'ai toujours soutenue, à savoir qu'à l'exception des hommes de génie ou qui sont doués d'une grande aptitude spéciale, les gens de lettres exercent la profession lit-

téraire comme les épiciers vendent du sucre, les huisiers des protêts, les limonadiers des demi-tasses et des petits verres.

Parmi les écrivains de cette sorte, quelques-uns comme M. Roland Bauchery, se sont façonnés à une certaine manière qui leur tient lieu de style et d'imagination, et se sont fait accepter, on ne sait trop pourquoi, par les cabinets de lecture. Ils gagnent de quoi vivre et ils n'en demandent pas davantage s'ils ont le bon esprit de comprendre que c'est déjà beaucoup pour eux d'avoir obtenu un tel résultat.

12 octobre. — Saint Vilfrid.

Le Collier de perles, par JULES MIGEON.

Je veux rendre service à M. Jules Migeon en me contentant de consigner son nom tout simplement. Pourquoi M. Jules Migeon s'avise-t-il d'écrire? Qui l'y oblige?

P.-S. — A l'occasion du fameux procès de Colmar, M. Jules Favre a prononcé un bien beau discours. M. Migeon ferait bien d'écrire comme parle M. J. Favre.

13 octobre. — Saint Gérard.

La science à la campagne, par PIERRE BERNARD.

Pour M. Pierre Bernard je ne puis être aussi favorable que pour M. Jules Migeon. Ce dernier est dépourvu d'idées et sa manière d'écrire ressemble à celle du premier venu, qui s'amuserait à rédiger n'importe quoi. M. Pierre Bernard, au contraire, sans avoir plus de talent, a des prétentions incroyables à l'originalité et il a le secret de vous ennuyer mortellement en se battant les flancs pour vous amuser.

14 octobre. — Saint Calixte.

La Camaraderie, par SCRIBE.

M. Scribe à eu cet immense avantage de n'être jamais contesté; autant de pièces, autant de succès. Il est le seul peut-être des vaudevillistes dont le nom soit connu du public, car des autres on ne retient guère que le titre des pièces tant qu'elles restent sur l'affiche.

Mais si M. Scribe n'a pas été contesté, il a été le point de mire de bien des critiques, de bien des railleries, justes quelquefois, le plus souvent exagérées. Cela devait-être.

M. Scribe aurait eu du génie, il eût été un grand écrivain, un profond observateur, un philosophe sagace, que sa célébrité n'eût pas été plus grande, sa carrière plus brillante, sa fortune aussi rapide. Il a régné en maître dans tous les théâtres qui se sont disputé l'honneur de représenter ses ouvrages, et il n'a tenu qu'à lui de monopoliser le Théâtre-Français, le Grand-Opéra et l'Opéra-Comique. Sans difficulté aucune, il est entré à l'Académie française où Victor Hugo n'a pénétré que de vive force, dont Balzac n'a pu devenir membre.

Les hommes qui ont une grande portée d'esprit voudraient, avec raison, que ces triomphes fussent réservés aux auteurs doués de génie ; de là les sarcasmes avec lesquels ils accueillent les productions de M. Scribe dans lesquelles ils ne découvrent ni invention, ni philosophie, ni analyse, ni style surtout.

Certainement il s'en faut de beaucoup que M. Scribe ait toutes les grandes qualités de l'auteur dramatique : cela ne l'empêche pas d'en posséder de prodigieuses. Plusieurs de ses contemporains ont plus de talent réel et sérieux et manient mieux la langue, aucun n'a son savoir-faire, sa fécondité, cette adresse supérieure à juger ce qui convient au tempérament de la masse des spectateurs. Il a apporté dans la profession litté-

raire un positivisme qui se concilie peu avec l'entraînement de l'art, il a mis des sourdines à la passion et s'est peu préoccupé des suffrages des esprits d'élite ; d'accord, mais il a obtenu ce qu'il désirait, une immense notoriété, une fortune superbe. Il ne sera plus question de M. Scribe dans trente ans d'ici, et cependant, à un certain point de vue, les succès dont il aura joui de son vivant auront été fort légitimes.

15 octobre. — Sainte Thérèse.

Un tête-à-tête, par M. BISSE.

Je connais un garçon qui a, comme ciseleur, un talent bizarre : il prend un morceau de métal quelconque et l'attaque avec le burin sans trop savoir ce qu'il veut faire. Il fouille, il polit, il trace des lignes au hasard, forme des entrecroisements inattendus, creuse, arrondit, invente des arabesques. On est émerveillé de ce travail, mais c'est un travail stérile, de la ciselure pour de la ciselure, sans but d'utilité ni même d'agrément.

M. Georges Bisse est un peu comme ce ciseleur, du moins dans le peu que j'ai lu de lui. Il travaille ses phrases avec un soin particulier où la recherche se fait

sentir, il écrit pour écrire, et quand on est arrivé au bout, on se demande ce qu'il a voulu faire, ce qu'il a voulu dire.

16 octobre. — Saint Gal.

Les Ennemis de la maison, par CAMILLE DOUCET.

M. Camille Doucet a engendré quelques comédies dont la réussite a été fort honorable, et je crois même que l'une d'elles est passée avec armes et bagages de l'Odéon à la Comédie-Française.

M. Doucet a bien prouvé qu'il est de l'école du bon sens : prévoyant qu'il n'arriverait jamais au niveau de MM. Ponsard et Augier, ses maîtres, il s'est laissé transformer d'emblée en chef de bureau, puis en chef de division au ministère d'État.

Les droits d'auteurs sont problématiques, les appointements d'un chef de division vous arrivent *rectà* à chaque fin de mois.

Il y a du bon dans l'école du bon sens.

17 octobre. — Saint Cerbonet.

Histoire des deux restaurations, par ACHILLE DE VAULABELLE.

Avant même d'avoir lu le remarquable ouvrage de M. de Vulabelle, j'étais assuré d'y trouver ce qu'on rencontre bien rarement dans l'histoire contemporaine, l'impartialité, puisque j'avais entendu faire l'éloge de l'historien par des légitimistes.

L'impartialité, c'est déjà quelque chose, c'est beaucoup, mais il faut de bien autres qualités pour faire un historien, et je dois dire que M. de Vulabelle en est amplement pourvu. D'abord, il n'admet les faits qu'autant qu'ils s'appuient sur des documents authentiques, et il sait les coordonner avec un ordre, une clarté qui dénotent l'esprit le plus judicieux. Écrivain, il s'étudie à rester simple, évite les amplifications et s'il n'est pas brillant comme Michelet, harmonieux comme Lamartine, il est correct, souvent élevé, toujours attachant.

Historien essentiellement politique, républicain convaincu et ami de la liberté, il dit franchement la vérité à tous les partis et relève les erreurs et les fautes de ses coréligionnaires avec la même bonne foi qu'il

apporte à dire ce qui est à la louange de ses adversaires.

Malheureusement, et parce qu'elle n'est que politique, l'*Histoire des deux restaurations* reste sans conclusion. A chaque instant, l'auteur entrevoit la question sociale débordant l'élément politique, et s'il démontre que le gouvernement des Bourbons était incapable de résoudre le formidable problème, il est impuissant lui-même, quand il s'agit d'indiquer comment le parti républicain s'y prendrait pour donner satisfaction aux vœux du peuple.

18 octobre. — Saint Luc.

L'Amant de la marquise, par le comte de PUYMAIGRE.

L'amant de cette marquise, c'est tout bonnement son mari, un émigré qui est rentré en France et qui passerait un mauvais quart d'heure si sa femme n'affirmerait sous la foi du serment que celui qu'on prend pour le marquis est un paysan ressemblant audit marquis, et qu'elle a fait son amant de ce rustre, précisément à cause de cette ressemblance. Le président du tribunal révolutionnaire vend sa conscience pour un diamant

que la marquise fait briller à ses yeux avides, et l'é-migré est sauvé.

M. le comte de Puymaigre nous donne cette pauvreté comme un hymne en l'honneur du droit divin.

Ce n'est pourtant pas mal écrit, mais c'est bien maladroitement imaginé.

19 octobre. — Saint Savinien.

Les Amis de Voltaire, par HENRI JULIA.

Il faut presque du courage, aujourd'hui, pour se déclarer hautement l'ami de Voltaire.

Le mot d'ordre a été donné, et des myrmidons se sont réunis par centaines pour attacher une corde autour du cou du colosse et tâcher de renverser sa statue. Le bronze a résisté à cette insulte, il est resté ferme sur sa base et les insulteurs en seront pour leurs frais.

M. Henri Julia ne croit pas que Voltaire ait besoin d'être défendu, et s'il aime à nous entretenir des personnes qui ont été honorées de l'amitié du grand homme, c'est qu'il est lui-même l'ami de Voltaire. Cette amitié de M. Julia pour Voltaire va si loin, qu'elle est pleine d'indulgence même pour les tragédies

tant prônées par Laharpe, et dont notre génération a eu le bon goût de faire justice.

Le livre de M. Henri Julia est lu avec plaisir et avec fruit.

20 octobre. — Saint Caprais.

Les Revanches, par PAUL DELTUF.

Je plains sincèrement M. Paul Deltuf. Il a écrit les *Revanches* et a mis dans cette production si peu de talent que c'est à désespérer de le voir jamais prendre la sienne, de *revanche*.

21 octobre. — Sainte Ursule.

Le Livre des orateurs, par CORMENIN.

Voici un livre qui a fait son chemin et à la réputation duquel il n'y a rien à ajouter. Ce qui a fait son succès, c'est qu'en l'écrivant, M. de Cormenin est pour ainsi dire entré dans la peau de chacun des person-

nages dont il a voulu faire comprendre la puissance oratoire. Légitimiste avec Berryer, il devient justemilieu en écoutant les austères périodes de Guizot et fomenté l'opposition tracassière de Thiers cherchant à attraper un portefeuille. Avec Garnier-Pagès, il devient républicain pur. C'était la vraie méthode pour se faire des amis dans tous les camps et conquérir une palme littéraire.

Quant à la portée politique du livre, elle est nulle.

Comme style, le livre des orateurs est bien supérieur aux pamphlets de M. de Cormenin.

22 octobre. — Saint Mellon.

Le Rémouleur, par TOUCHARD-LAFOSSE.

Encore un de ces faiseurs au-dessous du médiocre, mais dont la volonté opiniâtre ne se laisse pas décourager par les insuccès et par l'indifférence des lecteurs, Ils produisent tant de livres que leurs noms finissent par s'imposer aux cabinets de lecture et qu'ils vivent du métier.

Avez-vous lu le *Rémouleur*? *L'Homme sans nom*?
Le Poète et l'homme positif?

Triste rémoulade que tout cela!

19 octobre. — Saint Hilarion.

Excursions aux Pyrénées, par ACHILLE JUBINAL.

Je suis un peu embarrassé pour classer convenablement M. Achille Jubinal. Tantôt il a les allures d'un élève de l'école des Chartres, tantôt il pose en archéologue, le plus souvent il veut être un simple touriste; d'autres fois, il semble vouloir faire concurrence à Gérard le tueur de lions, en devenant chasseur d'ours; mais toujours on l'a connu se faisant octroyer des missions quelconques rétribuées sur le budget de l'instruction publique.

De toutes les productions de M. Jubinal, je ne connais guère que des feuilles volantes, des récits au courant de la plume, auxquels on trouve quelque intérêt, et dont on ne peut dire ni grand bien, ni grand mal.

J'ai lu dernièrement une phrase impayable de cet écrivain décoré, dans laquelle phrase il déplore amèrement que les exigences de sa vie politique ne lui permettent pas de cultiver les lettres avec toute l'assiduité qu'il voudrait y mettre.

Eh! Monsieur Jubinal, est-ce qu'on vous a obligé à devenir député au Corps législatif? Les suffrages sont-ils donc venus vous arracher à vos doctes labeurs,

sans que vous vous soyez mis en quatre et en douze pour être candidat du gouvernement?

Et puis, les vacances parlementaires ne sont-elles pas d'assez longue durée pour vous permettre de doter la littérature de nombreux chefs-d'œuvre?

24 octobre. — Saint Magloire.

Suzanne d'Estouville, par le marquis de Foudras.

M. le marquis de Foudras était jadis un grand seigneur ayant châteaux, métairies, forêts et domaines, menant la vie à grandes guides et passionné pour la chasse à courre. Les vicissitudes du sort l'ont jeté dans la littérature. Il a commencé par donner au *Journal des chasseurs* des articles cynégétiques extrêmement remarquables, puis il a écrit des romans pleins d'intérêt qui lui eussent fait une réputation honorable s'il eût eu quelque souci de sa réputation. Par malheur, il ne s'est préoccupé que de gagner le plus d'argent possible ; il a produit à la vapeur et a mis son nom à des ouvrages écrits par d'autres.

M. de Foudras avait du talent qu'il a gaspillé comme sa fortune.

Je ne tuerai pas le veau gras pour cet enfant prodigue et le laisserai garder les pourceaux.

25 octobre. — Saint Crépin.

De l'Avenir politique de l'Angleterre, par DE MONTALEMBERT.

Le noble comte s'est toujours arrangé de manière à s'adresser aux passions du moment et à rendre l'impartialité presque impossible à son égard.

Vous souvient-il de l'opposition véhémement, injuste et de mauvaise foi qu'il n'a cessé de faire au gouvernement de Louis-Philippe? Que demandait-il alors? Le droit commun, la liberté pour toutes les opinions, et quoiqu'il fût connu pour ses idées ultramontaines, il se conciliait les sympathies des hommes qui veulent la libre manifestation de toutes les convictions.

La révolution de 1848 fut accueillie par M. de Montalembert avec des cris de joie : comment l'a-t-il traitée depuis, et qu'avait-il à lui reprocher?

Sans doute elle a été au-dessous du mandat qu'elle avait reçu de la nation ; ses serviteurs les plus dévoués n'ont pu mettre à son service que des intentions probes et leur profonde incapacité, mais au moins ils ne marchandèrent pas la liberté que M. de Montalembert avait tant appelée de ses vœux, et la liberté lui a fait peur.

M. de Montalembert est donc un faux libéral : il a déserté des premiers cette cause sainte et réagi de

toutes ses forces contre la révolution quand il a vu que la réaction pouvait lui faire une popularité.

Il n'est pas possible d'admettre la bonne foi des hommes qui, sous prétexte de se préserver des écarts de la liberté, en suppriment tout simplement le principe.

L'absence de convictions se concilie malheureusement avec le talent d'écrivain et avec la puissance oratoire : non pas que M. de Montalembert soit un écrivain de premier ordre et un orateur à éclipser ses rivaux, mais il a un talent incontestable et une confiance en ses propres forces qui doublent son talent.

A part le mérite de la forme, je ne fais pas le moindre cas des livres publiés par le noble comte. Incapable de s'imposer à la raison qui le rejette, il s'adresse de préférence aux passions qu'il enflamme, aux sentiments qu'il surexcite, aux préjugés qu'il fait bouillonner.

Ah ! monsieur de Montalembert, vous avez été d'une surprenante habileté à exploiter la panique que vous et les vôtres avez su créer, dans le pays, à une certaine époque : sans cette panique, qui se serait occupé de vous ? Vous seriez complètement oublié de tous, excepté des lecteurs qui, comme moi, sont disposés à pardonner beaucoup d'idées fausses en faveur d'un beau style, et d'une belle parole.

26 octobre. — Saint Rustique.

La Confession de Stenio, par ALBÉRIC SECOND.

M. Albéric Second ne copie personne, et pourtant il a des airs de parenté avec M. Alphonse Karr. Il donne volontiers une place au *moi* dans ses travaux littéraires, mais son *moi* ne va pas jusqu'à l'outrecuidance comme chez M. Karr. Il n'écrit pas des romans comme l'auteur de *Sous les Tilleuls* et se contente de récits courts, de nouvelles, et principalement d'articles de genre qui exigent beaucoup plus d'esprit et de désinvolture littéraire que d'imagination. Je le félicite de n'avoir pas la phrase hachée de M. Karr, et je le blâme d'éparpiller son talent sans produire une œuvre durable.

M. Albéric Second est un écrivain de la bonne école : il a le feu sacré. Pourquoi donc ne veut-il être apprécié que des littérateurs et ne se manifeste-t-il pas au public?

27 octobre. — Saint Frumen.

La Mal'aria, par le marquis DE BELLOY.

Voilà ce que c'est que d'avoir un vrai mérite. On donne un acte au Théâtre-Français, rien qu'un acte, et il n'en faut pas plus pour attirer l'attention des hommes distingués et captiver leurs suffrages. Combien j'en ai vu de ces drames en cinq actes, avec renfort de ficelles, de péripéties violentes, de déclamations et de décorations et qui n'ont pas fait vibrer en moi une seule fibre. Assistez à une représentation de la *Mal'aria*, ou bien lisez ce drame si peu chargé d'événements, et vous êtes impressionné au plus haut degré.

M. le marquis de Belloy est poète et il a l'entente de la scène ; il l'a bien prouvé en donnant *Karel Dujardin* et *Mal'aria*.

28 octobre. — Saint Simon.

La Monnaie de banque, par PAUL COQ.

Déjà connu avantageusement par la publication d'articles sur divers sujets d'économie politique, M. Paul Coq vient de se faire une place des plus hono-

rables, parmi les économistes, par son remarquable travail sur la *Monnaie de banque*. Ce jeune écrivain n'a pas entrevu encore toutes les conséquences qui doivent découler des modifications réclamées dans les opérations bancaires, et, cédant au préjugé, accorde aux réserves métalliques une importance qu'elles doivent perdre complètement dans l'avenir : cependant il n'a pas encore paru, sur ce sujet capital, un seul ouvrage de longue haleine où les principes nouveaux, en matière de banque, aient été exposés avec autant de lucidité, et ouvrent mieux la voie aux améliorations devenues nécessaires dans les institutions de crédit.

29 octobre. — Saint Faron.

Andalousia, par LOTTIN DE LAVAL.

La fabrication des romans pour M. Lottin de Laval, est une simple affaire de passe-temps, puisqu'il ne donne à la littérature que les loisirs que lui laissent d'autres occupations. Cet écrivain serait médiocre que je n'aurais pas le droit de me montrer rigoureux à son égard, mais il n'a nul besoin d'indulgence. Ses livres sont de ceux qu'on lit avec plaisir, et je ne crois pas que M. Lottin de Laval ait d'autre ambition.

Préface de la traduction de Lucrèce, par DE PONGERVILLE.

25 Octobre. — Saint Lucain.

Tout immortel qu'il soit, en raison de son titre d'académicien, M. de Pongerville n'arrivera pas à l'immortalité pour avoir traduit en vers le célèbre poème de *Lucrèce* : il y aurait injustice, pourtant, à ne pas lui tenir compte des efforts qu'il a faits pour faire passer dans notre langue les beautés du poète latin, et à ne pas reconnaître qu'un grand nombre de passages ont été rendus avec un certain bonheur. Mais ce qui vaut infiniment mieux que cette laborieuse imitation, c'est la préface qui la précède.

La prose de M. de Pongerville me semble bien préférable à ses vers, et les idées qu'il exprime l'emportent encore sur son style. On ne peut qu'applaudir à cette indépendance d'esprit, à cette franchise de la pensée où se révèle l'homme sage dominant ses préjugés de toute la hauteur de son intelligence.

Plutôt que de s'adonner à la versification, M. de Pongerville aurait dû continuer Condorcet.

31 octobre. — Saint Quentin.

Les Villes de France, par ARISTIDE GUILBERT.

M. Aristide Guilbert n'est que le collectionneur des morceaux détachés qui ont été réunis pour former ce bel ouvrage typographique, écrit de toutes mains, par des auteurs qui se sont montrés généralement trop disposés à glorifier les murailles dans lesquelles ils ont reçu le jour. Les *Villes de France*, s'adressant aux vanités de nos quatre-vingt-six départements, devaient avoir un grand succès de vente, et M. Aristide Guilbert a mis la main sur une idée heureuse, au point de vue mercantile, le jour où il proposa à l'éditeur Furne d'entreprendre, sous ses auspices, cette importante publication.

Quelques monographies ont été écrites par M. Guilbert lui-même, et ce ne sont pas les meilleures, il faut en convenir.

M. Guilbert était jadis un des rédacteurs obscurs du *National* : le *National* n'a jamais brillé par la force de sa dialectique, et l'inconsistance de ses vues a été signalée trop fréquemment ; mais au moins il comptait dans son église des écrivains fort habiles. Or, M. Guilbert n'a jamais vu plus loin en politique que son patron et par-dessus le marché, il écrit médiocrement.

Plutôt que de rester simple enfant de chœur dans cette sacristie, il a eu bon esprit d'inventer les *Villes de France*.

1^{er} novembre. — Toussaint.

Le Fils du Diable, par PAUL FÉVAL.

Il est peu d'auteurs qui aient donné, à leur début, d'aussi belles espérances que M. Paul Féval, et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il n'a été apprécié que lorsqu'il avait déjà cessé d'être lui-même. La *Revue de Paris* et quelques journaux avaient publié de lui de courts romans et des nouvelles dont on avait remarqué avec raison le tour original, les détails piquants, la tendance épigrammatique, l'esprit incisif, mais avec tout cela, M. Féval n'était pas arrivé à la réputation.

Circonvenu par des spéculateurs littéraires, il se chargea de la rédaction des *Mystères de Londres*, imitation adroite des *Mystères de Paris*, et signa ce travail du pseudonyme de Francis Trollope. Cet ouvrage ne pouvait manquer d'avoir de nombreux lecteurs ; les mystères étaient de mode, et ceux-ci avaient des chapitres extrêmement remarquables.

Ce fut le point de départ, pour M. Féval, des romans interminables en dix, douze et quinze volumes : les

Amours de Paris, le *Fils du Diable* et d'autres encore se succédèrent à la file, et le nom de l'auteur acquit une grande notoriété de réclames.

M. Féval n'est pas le romancier des femmes ; il ne sait pas exprimer les sentiments tendres et délicats ; il plaît peu aux hommes parce qu'il a des malignités à l'adresse de presque toutes les professions libérales, et qu'il garde ses prédilections pour la haute aristocratie et le droit divin, tout en les poursuivant aussi de ses sarcasmes quand il est tenté par l'occasion. D'après cela, on comprend l'insuffisance de cet écrivain pour les grands romans, malgré ses étincelantes qualités, et pourquoi il a eu tant d'échecs, soit dans les livres, soit au théâtre où il a transporté plusieurs de ses romans.

Où il excelle, c'est dans les récits qui ont la Bretagne pour lieu de la scène ; son style a un parfum de terroir qui doit enivrer le cœur des Bretons, et il a des dialogues d'un réalisme prodigieux. Qu'on relise *Rolland Pied-de-Fer*, la *Femme blanche des Marais*, le *Loup blanc*, la *Forêt de Rennes*, le *Club des Phoques*, le *Capitaine Spartacus*, productions d'un mérite incontestable, et l'on reconnaîtra bien vite que si M. Paul Féval a trouvé plus lucratif de confectionner à toute vapeur des romans volumineux, il n'a pas choisi le meilleur moyen d'arriver à une réputation durable et de conserver les qualités qui lui avait attiré la sympathie des hommes de goût.

2 novembre. — Trépassés.

Un Fils de l'Empereur, par le baron DE LAMOTHE-LANGON.

Voilà, sur mon honneur, un détestable auteur de romans au point de vue littéraire, et qu'il est bon de lire, pourtant, quand on veut rire de bon cœur. Non pas que M. de Lamothe ait l'intention de faire rire ; il est très-sérieux au contraire, et c'est précisément ce sérieux qui fait rire aux larmes.

M. de Lamothe-Langon affectionne les sujets historiques, ou plutôt, il aime à coller une étiquette historique sur les inventions les plus invraisemblables, les plus drôlatiques qui se puissent concevoir. Il eût jadis l'idée, au moment où venait de mourir le duc de Reichstadt, de mettre au monde, gestation en cinq volumes in-12, un autre *Fils de l'Empereur* qui ne devait pas porter ombrage aux dynasties régnantes, puisqu'il avait pour devise : *Plutôt mourir que régner...*

Ce *Fils de l'Empereur* est un républicain incorruptible qui professe ses opinions politiques à la barbe de son auguste père, ce qui ne l'empêche d'être amoureux d'une princesse et d'inspirer de l'amour à une reine. Au milieu de cette fantastique fabulation apparaissent tous les grands noms de la période impériale,

formant l'imbroglio le plus singulier, et compromis dans des intrigues vraiment curieuses à force d'être maladroites.

Je suppose que la *Princesse Sobieska*, *Mademoiselle de Valois*, *Bonaparte et le Doge*, et les autres romans historiques du même baron, sont de la force d'un *Fils de l'Empereur*. J'en conseille une lecture modérée, à doses hygiéniques, aux personnes prédisposées au spleen et aux humeurs noires.

3 novembre. — Saint Marcel.

Courrier de Paris, par NESTOR ROQUEPLAN.

Il est donc vrai qu'il y a une mode pour l'esprit ?

C'est cela qui nous fait croire que l'esprit vieillit, et qui a valu à M. Nestor Roqueplan, lorsqu'il a voulu tenter une réapparition dans les lettres, tant de mauvaises plaisanteries tombant sur lui de tous les recoins de la petite presse.

Dans son temps, dans le bon temps du premier *Figaro* où brillèrent de Latouche, J. Janin, Félix Pyat et d'autres, M. Nestor Roqueplan passait pour un des écrivains les plus mordants et les plus spirituels. Assurément, toute une génération ne pouvait pas se tromper. Eh bien ! je me suis passé la fantaisie de lire

une partie de la collection de l'ancien *Figaro*, et je dois dire que je n'y ai plus trouvé cet esprit qui plaisait tant à l'opposition et que redoutait le gouvernement. C'est un genre qui ne va plus à notre tempérament, un sel sans saveur pour nos gosiers habitués à de plus fortes épices. Il m'est donc démontré que M. Roqueplan n'a rien perdu de ses moyens d'autrefois, seulement, ses procédés, toujours les mêmes, n'étant plus à la mode, paraissent cacochymes aux jeunes écrivains de la petite presse.

Il n'y a que le génie et le talent qui ne vieillissent jamais. Donc il faut qu'un littérateur, pour vivre, ait autre chose que de l'esprit au fond de son sac.

4 novembre. — Saint Charles.

Un Drame sous l'Empire, par L. DUVERRY.

C'est une curieuse chose que de voir à quels déplorable résultats peut arriver un auteur sans expérience et qui n'est pas complètement dénué d'une certaine facilité de style.

M. Duverry, j'en suis persuadé, a soigné de son mieux ce petit roman qu'il a intitulé *Un Drame sous l'Empire* : l'idée qu'il a exploitée est un lieu commun littéraire, et pour en faire une chose qui fût sienne, il

a mis dans le cœur d'une jeune fille de naissance aristocratique le laisser-aller d'une fille de mauvaise vie, sans se donner la peine d'expliquer comment s'est produite cette monstruosité.

Je ne suppose pas que M. Duverry se croie appelé, vu l'insuccès de ses tentatives, à tenir une large place dans les lettres contemporaines.

5 novembre. — Saint Zacharie.

A quoi servent les diplômes, par CHARLES ASSELINEAU.

C'est malheureusement une vérité banale : nombre de jeunes gens, pour avoir le diplôme de licencié en droit ou de docteur en médecine ont réduit leur famille à la misère, qui, en fin de compte, ne trouvent pas le moyen de se faire une existence en rapport avec les besoins que leur donne leur instruction et le développement de leur intelligence. Je sais bon gré à M. Charles Asselineau d'avoir sondé une fois de plus cette plaie sociale toujours saignante, d'autant qu'il a mis dans cette étude, non-seulement un talent réel, mais encore son cœur et son âme. Il n'y manque qu'un peu plus de jugement.

M. Asselineau, ne sachant sur qui faire retomber la responsabilité du mal qui le contriste, intente le

procès à la société. Il est cependant de toute évidence, pour les gens sensés, qu'on ne peut obliger les gens à devenir clients des avocats et des médecins, et qu'envisager la question à ce point de vue, c'est en retarder la solution.

En principe, il faut écarter les solutions restrictives de la liberté et qui ont une tendance communiste. C'est donc par l'établissement de la solidarité dans les professions similaires qu'on fera cesser les inégalités désolantes que l'on remarque dans leur personnel.

6 novembre. — Saint Léonard.

Un Amour par lettres, par PAUL DE LASCAUX.

Il eût été difficile que cet amour se passât en dialogues, puisque l'amoureux est sourd et muet de naissance. Pourquoi donner le spectacle de cette infirmité aux prises avec une passion qui ne peut-être partagée ? Dans cette nouvelle comme dans toutes ses autres productions, M. Paul de Lascaux a mis ce qu'il peut donner : un grand désir de bien faire. Mais l'imagination n'est pas riche et le style est bien pauvre, quoique chargé de clinquant.

7 novembre. — Saint Florent.

Abeilard, par CHARLES DE RÉMUSAT.

Ayez la patience nécessaire pour faire des recherches dans les vieux livres, ou assez d'argent pour les faire faire ; ajoutez-y une dose convenable de jugement, assez de style pour vous faire lire sans choquer les connaisseurs, il n'en faut pas plus pour devenir un littérateur sérieux auquel le public consent volontiers à accorder quelque estime, et qu'il oublie vite.

Si vous doublez cela d'un nom, d'une fortune, d'une carrière parlementaire, de hautes relations sociales, vous montez immédiatement de plusieurs crans et devenez marquant dans les lettres ; vous frappez à la porte de l'Académie et la porte s'ouvre à deux battants.

Ceci est l'histoire de M. Charles de Rémusat.

Les biographies d'Abeilard, de saint Anselme et en dernier lieu de Bacon, publiées par cet académicien, contiennent des détails intéressants et instructifs et des aperçus assez ingénieux touchant les idées philosophiques contemporaines de ces illustres personnages, mais c'est là un travail que des centaines d'auteurs auraient pu exécuter tout aussi convenablement

que M. de Rémusat, sans éveiller grandement l'attention du public.

Je devrais peut-être modifier ce que j'ai dit en commençant, car M. de Rémusat, tout bien considéré, n'est pas un homme ordinaire. Souventes fois, on croit qu'il a mis la main sur le fil conducteur du progrès philosophique, la curiosité est aiguillonnée, vous vous attendez à le voir proclamer les conséquences des principes entrevus, puis, tout à coup, le fil se brise ou lui échappe, et vous le voyez rester court quand il ne conclut pas précisément le contraire de ce que vous étiez en droit d'attendre. Est-ce impuissance de la part de l'auteur? Est-ce la crainte de soulever des susceptibilités? M. de Rémusat qui doit beaucoup à ses amis ne leur fait-il pas le sacrifice des idées qui pourraient contrarier les leurs?

Quand donc serons-nous une bonne fois débarrassés de ce déplorable juste-milieu, non moins stérile et affligeant dans le domaine philosophique, qu'il l'a été dans l'ordre des idées gouvernementales.

8 novembre. — Saintes Reliques.

Némésis, par BARTHELEMY.

Pendant quelque temps, la popularité de M. Barthélemy a été si grande qu'elle mettait dans l'ombre

celle de Béranger lui-même. Pour la masse de la bourgeoisie libérale, l'auteur de la *Villéliade*, du *Fils de l'Homme* et de *Némésis* était le poète par excellence, celui qui remuait le plus profondément ses fibres patriotiques. M. Barthélemy a fait défection à la cause qu'il avait servie si puissamment, et sa popularité s'est évanouie comme une fumée.

On a dit que M. Barthélemy était tombé dans le mépris ; erreur, il est tombé dans pis que cela, dans l'oubli le plus complet.

Et cependant M. Barthélemy a écrit les plus beaux vers qui puissent être inspirés à un homme qui n'est pas doué de la faculté poétique, mais chez lequel le don de l'improvisation s'allie à un talent remarquable de versificateur.

9 novembre. — Saint Mathurin.

Éliza de Rhodes, par AMÉDÉE DUQUESNEL.

Ecrivain de mérite, homme de conscience et d'érudition, M. Amédée Duquesnel a pensé de beaux ouvrages et n'a publié que des livres médiocres.

La faute en est à l'apathie de cet auteur qui préfère la contemplation à l'action, et qui a laissé s'éteindre dans la solitude et dans un recueillement stérile, les belles qualités que la Providence lui avait départies.

10 novembre. — Saint Juste.

Sur Hoffmann, par LOÈVE-VEIMARS.

Nous devons à M. Loève-Veimars la plus remarquable traduction qui ait été faite en notre langue des *Contes Fantastiques* d'Hoffmann, et un récit plein d'intérêt des dernières années et de la mort du célèbre écrivain allemand.

Par ces travaux, M. Loève-Veimars a prouvé deux choses : la première, qu'il possède à fond la langue allemande, et la seconde, qu'il manie la langue française avec une merveilleuse habileté. C'est du reste un esprit des plus distingués et un homme d'un goût parfait.

11 novembre. — Saint Martin.

Le Baillon d'ébène, par CLAUDE GENOUX.

Malgré l'obscurité de son nom, M. Claude Genoux a été accueilli par la *Presse* qui a publié dans son feuilleton l'ouvrage intitulé le *Baillon d'ébène*. Ce roman n'a pas été écrit pour la plus grande gloire de

l'Inquisition, et par le talent dont il a fait preuve, l'auteur a parfaitement justifié l'hospitalité que la *Presse* lui a donnée. Il est regrettable que la fin du livre ne réponde pas au commencement. M. Genoux me paraît homme à prendre une revanche complète. Il est dans les bonnes idées et dans la bonne voie.

12 novembre. — Saint René.

Ben Lefgoune, conte arabe par ÉDOUARD THIERRY.

On intercalerait cette production dans les contes de Voltaire, qu'elle n'y serait, ma foi, pas trop dépay-sée. Je ne veux pas dire que M. Édouard Thierry ait le style de Voltaire, ni qu'il cherche à le pasticher : M. Thierry écrit bien ; il a du naturel, de la facilité et cette manière fine, dans laquelle excellait Voltaire, de battre en brèche les superstitions, en racontant une histoire quelconque, sans avoir l'air d'y toucher, et le coup porte.

Avoir parlé de Voltaire à propos de M. Édouard Thierry est pour ce dernier un éloge qui me dispense d'y rien ajouter.

13 novembre. — Saint Brice.

Histoire du règne de Henri IV, par POIRSON.

Il est peu de livres qui aient été étudiés et écrits avec autant de soin que celui-ci : M. Poirson, je l'en félicite, professe pour le Béarnais une profonde admiration qu'il parvient aisément à faire partager à ses lecteurs, non pas en racontant la biographie de son héros, mais en entrant dans tous les détails de l'administration de ce règne trop court et si bien rempli.

L'Académie française, en décernant à cet ouvrage le grand prix Gobert que recevait annuellement Augustin Thierry, a donné là à M. Poirson un témoignage bien honorable qu'il faut considérer à la fois comme une récompense et un encouragement.

14 novembre. — Saint Bertrand.

Une Croisière de Surcouf, par ROMIEU.

Vous croyez peut-être que M. Romieu a débuté en littérature par ce coup de tonnerre qui s'est appelé le

Spectre rouge, qui a fait grand tapage quelques mois durant, et dont il n'est pas plus question aujourd'hui que s'il n'eût jamais existé? Si vous avez cette idée là, vous vous trompez. M. Romieu est un homme de lettres à chevrons, et s'il est plus connu comme préfet et farceur émérite que comme écrivain, ce n'est pas qu'il manque de talent, c'est qu'il a tenu davantage à sa réputation de fonctionnaire rabelaisien qu'à sa gloire littéraire.

Dès les premières années du règne de Louis-Philippe, M. Romieu, paré d'abord du simple titre honorifique de conservateur des antiquités du Morbihan, puis bientôt devenu sous-préfet de Louhans, comptait parmi les rédacteurs de la *Revue de Paris*, alors propriété de M. Véron.

Il fut un des premiers à mettre en lumière les hauts faits du corsaire malouin, de Surcouf, dont l'intrépidité n'a peut-être jamais été égalee et dont le nom seul était pour la marine anglaise un objet de terreur.

Qui aurait pensé que ce joyeux compagnon qui écrivait en 1832 en style de bonne compagnie, accoucherait en 1848 de phrases épileptiques comme il y en a tant dans le *Spectre rouge*?

15 novembre. — Saint Eugène.

Thadéus le Ressuscité, par AUGUSTE LUCHET.

J'ai déjà parlé autre part de M. Michel Masson, collaborateur de M. Auguste Luchet pour le roman ci-dessus, et je ne me fais pas scrupule, par conséquent, de ne m'occuper que de ce dernier auteur à propos de *Thadéus le Ressuscité*.

Aussi bien, M. Luchet, écrivain de talent, mais fort susceptible de pécher par excès de fougue et d'exubérance, paraît avoir besoin d'un mentor qui tempère ses vivacités. Au théâtre, il s'est produit en compagnie de Félix Pyat, et il a usé du sang-froid et de l'expérience de Michel Masson pour écrire *Thadéus*, qui est un beau livre à la première lecture, mais qui ne gagne rien à être lu deux fois.

Quand il écrit seul, M. Luchet s'expose à recevoir des avertissements de la police correctionnelle.

16 novembre. — Saint Edme.

L'Esclave Vindex, par LOUIS VEUILLOT.

Je ne vais pas jusqu'à professer une grande estime

pour M. Veillot, mais j'aime fort son talent, et je l'admire alors même qu'il a recours à cette dialectique violente qui donne un air de boxe à ses polémiques. M. Veillot a eu ses moments de faiblesse en 1848, il a acclamé la République, soit par peur, soit parce qu'il espérait pouvoir l'exploiter au profit des intérêts de la catholicité; sa défaillance n'a pas été de longue durée, et la publication de son pamphlet, *l'Esclave Vindex*, a bien démontré ce que tout le monde savait de reste, qu'il n'est pas pour les transactions et les demi-mesures, et qu'il lui faut tout ou rien.

C'est cette netteté de vues, cette volonté ferme, cette façon de marcher droit au but qui me plaisent dans M. Veillot dont le style carrément posé, nerveux, trop souvent brutal, recèle des éclairs d'éloquence et des qualités de premier ordre. Depuis Joseph de Maistre, aucun écrivain n'a mieux compris que M. Veillot comment le catholicisme doit être étayé. *Hors de l'Église, point de salut*, c'est là son cri de bataille, et il ne peut pas y en avoir d'autres. Ce n'est pas lui qui perdra son temps à vouloir mettre la raison d'accord avec la foi, et à faire descendre les mystères à portée de l'intelligence humaine.

Ou vous êtes catholique et vous devez croire, ou vous êtes athée. M. Veillot ne connaît pas d'autre issue à ce dilemme.

Dans le système de M. Veillot, la civilisation marcherait à reculons, cela est certain, mais il est certain aussi que M. Veillot ne fait que déduire les con

séquences rigoureuses des principes dont il a embrassé la défense, sinon avec conviction, je ne descends pas dans la conscience des gens, du moins avec une logique supérieure.

17 novembre. — Saint Agnan.

Bellencontre, par E. DU MOLAY-BACON.

Si l'on voulait se montrer trop exigeant en matière de nouveauté des sujets mis en œuvre par les écrivains, on ne lirait presque rien, tant est vrai, en littérature surtout, cet adage bien connu qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Le talent consiste donc à rajeunir, par la forme et par les détails, les sujets antérieurement traités, et à les faire agréer comme s'ils n'avaient pas encore été exploités. C'est justement le procédé qu'a employé M. du Molay-Bacon en nous donnant l'histoire très-émouvante et très-dramatique d'un bigame. C'est une production qu'on lit avec le plus grand intérêt et qui donne une bonne idée de la manière de cet auteur.

18 novembre. — Saint Aude.

La Femme d'un ministre, par J. BRISSET.

Il n'y a rien de saillant dans les romans de M. J. Brisset et cependant on les aime comme toutes les choses qui témoignent d'un travail consciencieux inspiré par le désir de plaire aux lecteurs. Je suis d'autant mieux disposé à rendre pleine justice à cet auteur qu'il n'est pas de ceux qui cherchent à s'imposer par la réclame.

19 novembre. — Sainte Elisabeth.

Le Docteur Rose, par CHARLES DE LA ROUNAT.

Il est parfaitement certain que des crimes odieux se commettent dans les hautes régions de la société, mais ce fait ne justifie pas un écrivain qui met en scène des personnages appartenant aux classes élevées et qui en fait des êtres systématiquement monstrueux, sans se donner la peine d'expliquer, soit par l'analyse des passions, soit par le jeu et l'enchaînement fatal des évé-

ments, comment des gens pour lesquels la probité est d'une pratique si commode, s'engagent follement dans un engrenage de mauvaises actions où ils ont tout à perdre.

Evidemment, M. de la Rounat ne connaît pas le monde qu'il a voulu représenter : avec d'assez bonnes couleurs et un pinceau qui n'est pas sans habileté, il a fait une peinture de fantaisie de l'effet le plus faux, où les nuances ne sont point observées, où la perspective n'est pas ménagée.

Un médecin de la capacité qu'il attribue au docteur Rose, ne serait pas bêtement un scélérat, qui tombe dans le premier piège qu'on lui tend, et quant à ces grandes dames, M. de la Rounat se trompe grossièrement à leur égard ; ce sont tout simplement des filles perdues qu'il affuble de noms aristocratiques.

Il ne devrait pas être permis d'écrire de pareilles mascarades sous prétexte d'étude de mœurs.

20 novembre. — Saint Edmond.

La Normandie inconnue, par FRANÇOIS-VICTOR HUGO.

M. François-Victor Hugo est à trop bonne école pour ne pas écrire de belles et bonnes choses. Fils d'un des plus grands poètes qui aient jamais brillé sur le monde,

il semble avoir eu l'excellent esprit de ne pas tenter de se produire comme poète, afin de ne pas provoquer une comparaison qui ne pouvait être que défavorable. La prose est un instrument qui lui est vite devenu familier et dont il se sert déjà d'une manière magistrale. Du reste, M. François-Victor Hugo aura eu sur son père cet immense avantage, d'être arrivé sans tâtonnements à l'intelligence du progrès social, et de pouvoir se vouer sans transition à la cause de la justice et de l'humanité.

La Normandie inconnue est un ouvrage qui contient un grand intérêt historique et des considérations de l'ordre le plus élevé au point de vue de la philosophie sociale. M. François-Victor Hugo, par cette publication, a pris droit de cité parmi les penseurs, les justes et les sages.

21 novembre. — Présentation de N.-D.

Penultimo, par OSCAR HONORÉ.

Je considère M. Oscar Honoré comme un véritable *trompe-l'œil*. Je conçois parfaitement qu'il jouisse d'une sorte de renommée en qualité d'auteur de nouvelles, et qu'il ait obtenu, faute de concurrents bien sérieux, le prix du genre à la Société des gens de lettres, parce

qu'il possède des qualités réelles, un style de bon aloi, une manière toujours intéressante d'exposer le sujet ; mais je n'ai rien lu de lui encore qui tienne les promesses de ses expositions. On arrive à la fin de ses récits et l'on est tout surpris, ou de ne pas trouver de dénouement, ou de se heurter contre une conclusion illogique. M. Oscar Honoré n'a qu'une demi-*imagination*.

Je ne lui octroierai pas le prix de la nouvelle... tout au plus un *accessit*.

22 novembre. — Sainte Cécile.

Terre et Ciel, par JEAN REYNAUD.

J'éprouve une grande sympathie pour le caractère de M. Jean Reynaud, je ne doute pas de son talent d'écrivain, moins encore de l'excellence de ses intentions, et cependant, je me demande comment un homme qui passe sa vie à sonder les causes finales de la création, à étudier le développement de l'âme à travers les existences progressives, à se rendre compte de la nature des récompenses et des peines après la mort, conserve la moindre prétention à prendre part au gouvernement des choses d'ici-bas.

N'est-ce pas assez déjà que de belles intelligences, séduites par l'accent de conviction de l'auteur, et par

le charme de ses prédications, s'égarent sur ses traces et prennent au sérieux ces divagations soi-disant philosophiques qu'il faudrait mettre sur la même ligne que les contes de fées ?

Si vous avez la foi, monsieur Jean Reynaud, devenez ministre de Dieu et nous n'aurons rien à dire contre votre sacerdoce ; la foi ne se discute pas. Mais s'intituler philosophe et écrire de telles élucubrations !

23 novembre. — Saint Clément.

Entre onze heures et minuit, par AMÉDÉE AUFAUVRE.

M. Amédée Aufauvre doit être en possession d'une célébrité colossale dans le département de l'Aube, sur le compte duquel il a fait paraître d'abord un *Coup d'œil historique et géographique*, puis un *Album historique et monumental*.

Entre temps, et pour se distraire de ses laborieuses recherches sur les antiquités du département où il a sans doute reçu le jour, M. Aufauvre écrit quelques nouvelles, et il ne les écrit pas trop mal. Seulement, il ne se met pas toujours en frais d'invention. *Entre onze heures et minuit* est un titre emprunté de vive force à un roman de M. Alphonse Brot, et le sujet est un di-

minutif du beau roman de M. Sandeau, intitulé : *Fernand*.

N'importe, M. Aufauvre doit être célèbre dans l'Aube.

24 novembre. — Saint Séverin.

Le Perruquier du Grand-Duc, par AMÉDÉE DE BAST.

Voici un de nos vieux de la vieille, un grognard de la littérature. Je ne me chargerai pas d'énumérer le nombre de volumes qu'il a écrits et qui sont allés s'engloutir dans ce gouffre incommensurable qui s'appelle l'oubli.

Il y a plus de trente ans que M. de Bast s'entend dire par la critique des choses peu encourageantes : n'importe, il a tenu bon, et il a fait son petit bonhomme de chemin.

25 novembre. — Sainte Catherine.

Volupté, par SAINTE-BEUVE.

J'en ai voulu longtemps à M. Sainte-Beuve de son apostasie littéraire, et j'ai reconnu depuis qu'il n'y

avait eu de sa part qu'une simple apparence d'apostasie.

Voici l'acte d'accusation :

Au temps jadis, alors qu'il faisait ses premières armes, et même après avoir conquis une réputation méritée, M. Sainte-Beuve faisait partie de cette glorieuse phalange qui, rompant en visière avec la routine, déclarait hautement qu'il y avait à faire autre chose en littérature que de marcher servilement sur la trace de Racine, de Boileau, de Laharpe et des poètes et prosateurs coiffés de la perruque et devenus classiques. Il estimait que s'il est convenable de ne pas trop dédaigner les vieilles gloires, il n'est pas équitable que l'admiration pour elles soit portée à ce point d'empêcher de goûter les gloires vivantes ; aussi ne se faisait-il pas faute de découvrir des pailles dans le métal du siècle de Louis XIV, et de faire scintiller les diamants de la littérature renouée.

Depuis, M. Sainte-Beuve a déserté le drapeau : de la littérature contemporaine il s'est peu soucié, et quand il a eu occasion d'en parler, il y a mis une certaine aigreur, réservant toutes ses prédilections pour les classiques, pour les auteurs qui ont le don de plaire aux académiciens.

A ce jeu-là, M. Sainte-Beuve est devenu académicien lui-même longtemps avant son tour, s'étant fait pardonner ses engouements de jeunesse par ses actes de contrition.

Circonstances atténuantes :

Ces pauvres académiciens ne se sont pas aperçus qu'ils introduisaient le loup dans la bergerie : M. Sainte-Beuve a jugé sévèrement la nouvelle école, mais il s'est servi pour cela de la même plume qui avait égratigné Racine, écrit *Volupté*, les *Consolations* et *Joseph Delorme*. Il a risqué sa conscience, mais il a conservé son style, et son style est celui de l'homme de talent que nous avons tous admiré et que nous aimons toujours.

Je ne crains pas que M. Sainte-Beuve médite une tragédie ni qu'il continue le cours de littérature de Laharpe. Comment donc ! Mais il a eu d'excellentes paroles à l'endroit de M. Taine, et, que la muse le lui pardonne, il fait cas de madame Bovary !

26 novembre. — Sainte Geneviève.

Trilby masqué, par JULES ADENIS.

Un jeune écrivain qui aurait fait quelque chose peut-être. Les quelques nouvelles qu'il a publiées ne manquaient ni de charme, ni de facilité, mais il a pensé qu'il lui serait plus lucratif de s'abandonner au vaudeville, et le voilà lancé dans le flon-flon.

Celui qui court après l'argent ne se sent pas de force à atteindre la renommée.

27 novembre. — Saint Maxime.

Histoire d'Espagne, par M ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

Je n'ai rien de désagréable à dire de M. Rosseeuw Saint-Hilaire, bien au contraire. C'est un écrivain élégant, assez correct, et qui a porté quelques bons jugements.

Il a obtenu cette année, à l'Académie, un prix de trois mille francs dont son *Histoire d'Espagne* a été le prétexte, à titre d'encouragement à la haute littérature.

Je voudrais savoir ce que l'Académie a entendu désigner par la *haute littérature*. Si l'histoire d'Espagne lui a semblé une bonne histoire, pourquoi n'a-t-elle pas récompensé l'auteur en qualité d'historien ? Veut-elle dire que la littérature n'est la haute littérature que lorsqu'elle s'applique à des sujets historiques, et que M. Rosseeuw Saint-Hilaire, en écrivant son *Histoire d'Espagne*, s'est élevé plus haut que Balzac écrivant le *Père Goriot*, ou Georges Sand auteur de *Daniella* ?

S'il en était ainsi, l'Académie serait fort exposée au risque de ne pas voir ses jugements ratifiés par l'opinion publique.

28 novembre. — Saint Sosthène.

Chroniques parisiennes, par EUGÈNE GUINOT.

Voilà bien des jours que je n'ai mangé du chroniqueur et je ne serais pas fâché de donner un coup de fourchette dans un aloyau de chroniqueur. Procédons à l'autopsie de M. Eugène Guinot. C'est un chroniqueur bien nourri qui ne peut fournir à l'estomac qu'un aliment substantiel.

En a-t-il fait des passions sous le pseudonyme célèbre de Pierre Durand ! A-t-il joui d'assez de vogue comme auteur des *Courriers du Siècle* ! Comment le *Siècle* a-t-il pu se séparer de Pierre Durand ?

On peut lui rendre cette justice que les Jules Lecomte, les Amédée Achard, les Méry et les autres ne le valent pas comme chroniqueur et que la concurrence ne lui a rien fait perdre de son prestige. Les amateurs du décousu, des indiscretions et des historiettes scabreuses et apocryphes ont toujours un faible pour l'Eugène Guinot, homme d'esprit après tout, et tout aussi littéraire qu'il convient pour passer de la chronique au vaudeville, et du vaudeville à une pérégrination dans le duché de Bade, avec illustrations par nos meilleurs artistes, et un portrait de l'auteur.

(Voir les *Binettes contemporaines* de l'ami Nadar.)

29 novembre. — Saint Saturnin.

Les États d'Orléans, par VITET.

S'il n'était pas académicien lui-même, M. Vitet remplirait parfaitement les conditions voulues par l'Académie pour obtenir des prix d'encouragement à la *haute littérature*.

L'étude du développement de l'esprit communal en France, le récit des luttes patientes ou fougueuses du tiers état contre les privilèges du clergé et les iniquités de l'autorité féodale, offrent un si puissant intérêt par eux-mêmes, que l'ouvrage cité plus haut de M. Vitet aurait attiré l'attention, alors même que l'auteur l'eût écrit avec moins de talent.

Il n'y a rien de saisissant dans le style, la phrase est souvent trop délayée et traîne en longueur, mais ces taches sont compensées par la correction, la clarté et une simplicité élégante, trois qualités précieuses.

Le reproche que l'on pourrait faire à M. Vitet, c'est qu'il a l'air de croire que, dans les desseins de la Providence, les luttes du tiers état pour conquérir l'indépendance, n'ont été suscitées que pour aboutir au gouvernement représentatif, tel que nous l'avons vu fonctionner pendant un quart de siècle. Grave erreur ! Le gouvernement représentatif n'a été et ne pouvait être qu'une étape.

30 novembre. — Saint André.

De la Longévité humaine, par FLOURENS.

Quand M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, fut nommé membre de l'Académie française, toute la littérature du petit journal se prit à crier contre cette élection, s'indignant de voir le sanctuaire des lettres envahi par les savants. On ne voulait pas reconnaître alors qu'au point de vue de la littérature, le style des savants est quelquefois bien supérieur à celui des gens de lettres non suspects de science, et comme il restait encore des personnes endurcies dans cette sotte opinion, M. Flourens, qui avait pourtant fait ses preuves de littérature par ses nombreuses publications scientifiques à la portée des gens du monde, et par les éloges historiques lus dans les séances académiques, voulut avoir une bonne fois raison du préjugé et fit paraître son livre de la *Longévité humaine*.

Dans cet ouvrage, il y a bien encore de la science, M. Flourens en met nécessairement partout, mais on y trouve principalement de l'esprit à pleines mains, un paradoxe d'une effrayante hardiesse, soutenu avec une intrépidité de dialectique qui fait la joie et la con-

solution des vieux et donne aux jeunes des espérances hyperboliques.

Il faut voir dans quel style admirable cela est écrit, comme l'expression est toujours juste, le tour ingénieux, la période élégante, et comme le lecteur s'attache à suivre les démonstrations du savant s'adonnant à une aimable débauche d'imagination.

Il n'y a plus moyen de douter à présent du mérite littéraire de M. Flourens; sa présence à l'Académie française est bien et dûment justifiée.

1^{er} décembre. — Saint Éloi.

Le docteur Herbeau, par JULES SANDEAU.

Un jeune écrivain de talent et qui serait très-judicieux s'il n'avait pas autant de malice, a dit ceci, à propos de M. Jules Sandeau : « Il y a des cordonniers pour femmes et aussi des auteurs pour femmes. » M. Jules Sandeau est un *romancier pour femmes*.

Pour mon compte, je regarde comme un compliment ce qui est décoché à M. Sandeau à titre d'épigramme.

Il est vrai que M. Sandeau n'a pas une grande énergie virile, que dans le cœur humain il ne cherche pas à étudier sérieusement autre chose que l'amour, et qu'il n'est pas très-fécond en moyens d'émouvoir ;

mais il est déraisonnable d'exiger d'un écrivain autre chose que ce qu'il peut donner, et la question est de savoir si ce que donne M. Sandeau est bon.

Or, il est incontestable qu'il est peu de romanciers qui sachent émouvoir aussi délicieusement que M. Sandeau, et que le manque de force est largement compensé chez lui par la vraisemblance de la fabulation, la progression merveilleuse de l'intérêt, le naturel et la grâce du style, et le souverain respect qu'il professe pour ses lecteurs.

Quelle création finement conçue que ce *docteur Herbeau* ! M. Sandeau a bien prouvé par *mademoiselle de la Seiglière* qu'il sait mettre en œuvre l'élément comique et le fusionner avec les situations pathétiques.

Romancier pour femmes, soit ; mais je connais nombre d'hommes qui ont grand plaisir à le lire.

L'Académie française ne fera que rendre justice à cet auteur en lui donnant un des premiers fauteuils vacants.

2 décembre. — Saint François Xavier.

Au Printemps de la vie, par L. RATISBONNE.

Après avoir prouvé, par sa belle traduction en vers du Dante, qu'il comprend ce grand poète, et avoir fait

passer dans notre langue la *Divine Comédie* avec ses beautés étranges et ses horizons immenses, M. Louis Ratisbonne a tenu à faire connaître qu'il sait être versificateur très-habile et poète quelquefois pour son propre compte, et il a publié ses premiers vers sous ce titre gracieux : *Au Printemps de la Vie*.

S'inspirant tour à tour d'Augustin Thierry, de Lamennais et des poètes allemands Schiller, Ohland, Heine, etc., M. Ratisbonne ne fait point disparate au milieu de ces grands noms. Le *Chant des Normands* respire une farouche énergie et, comme contraste, les *Sonnets à Cora*, souvenirs de jeunesse, ont une saveur fraîche et charmante.

En résumé, il y a pour tous les goûts dans le livre de M. Ratisbonne, et de quoi plaire aux plus difficiles.

3 décembre. — Saint Éloque.

Une leçon de Philosophie, par BÉNÉDICT GALLET.

Pour les cœurs droits, pour les âmes bien trempées, c'est un régime fortifiant que le despotisme. M. Bénédic Gallet l'a vu de près, il a vécu à Saint-Petersbourg et a été témoin d'actes arbitraires les plus attentatoires à la dignité humaine. Combien ne nous en a-t-il

pas racontés dans le livre remarquable publié sous le titre de la Sainte Russie.

Dans *une leçon de Philosophie*, il retrace les outrages qu'eut à subir le poète Alexandre Pouschkine pour avoir commis le crime irrémissible d'avoir chanté la liberté dans une ode magnifique.

J'adresse toutes mes félicitations à M. Bénédic Gallet : il écrit bien, il pense encore mieux et l'on ne peut le lire sans ressentir la plus vive indignation contre les stupides instruments des autocrates.

4 décembre. — Sainte Barbe.

La Bonne Aventure, par STANISLAS BELLANGER.

Écrivain comme il y en a tant, M. Stanislas Bellanger est l'auteur d'un voyage dans les Principautés danubiennes... ou ailleurs : voyant le succès de la *Bretagne ancienne et moderne*, il a essayé d'appliquer le même procédé à la Touraine, sa patrie, puis il a fondé un journal qui est mort sous lui.

Il aurait pu réussir en adoptant un genre, mais il a mieux aimé exploiter les circonstances que d'écouter ses propres inspirations. *La Bonne Aventure* a été écrite pour réparer les rigueurs du sort à l'endroit d'un potier de la ville de Tours, nommé Avisseau, qu'il place tout simplement au-dessus de Bernard Palissy.

5 décembre. — Saint Sabas.

Critique historique, par PEYRAT.

C'est avec un vif chagrin que j'ai vu la *Presse* renoncer à la collaboration de M. Peyrat, écrivain du plus haut mérite, homme d'un sens droit, d'une raison profonde, et qui apporte dans ses travaux de critique historique beaucoup plus de talent et de philosophie que la plupart des auteurs qu'il juge.

Il y a énormément à apprendre avec M. Peyrat : ses arrêts, dictés par l'impartialité, s'imposent de vive force à l'esprit, parce qu'il les fait précéder de *considérants* qui ne laissent pas de prise à l'équivoque.

Le journal l'*Univers* a appris à ses dépens ce que c'est que de lutter contre un si rude athlète, et il a dû regretter amèrement d'être sorti, en maintes occasions, du domaine de la foi pure où l'on est toujours inattaquable, pour mettre un pied sur le terrain historique et philosophique qui a été témoin de ses échecs.

Je veux espérer que M. Peyrat rentrera à la *Presse* quelque jour : MM. Neftzer, Darimon et Cahen, j'en suis convaincu, seraient disposés à serrer leurs rangs pour y faire place à ce courageux écrivain qui a donné des gages sérieux à la cause du progrès et de la vérité.

6 décembre. — Saint Nicolas.

Le Moulin de Crouy, par TH. LABOURIEU.

Il y a dans cette nouvelle de M. Labourieu un parfum moyen âge qui la fait ressembler à une légende. Or, comme il s'agit d'un fait contemporain, l'auteur a commis un véritable anachronisme dans la conception de son sujet. Cette faute lui est aisément pardonnée grâce à l'intérêt répandu dans le récit.

7 décembre. — Saint Fare.

Les Arts et le Théâtre, par PAUL DE SAINT-VICTOR.

J'ai entendu nombre de jaloux ou d'imbéciles accuser M. de Saint-Victor d'être un servile imitateur de M. Gautier. On aurait voulu sans doute que le successeur de l'homme qui avait tenu d'une main si vigoureuse le drapeau de la nouvelle école littéraire et artistique, renonçât à ses propres convictions pour le plaisir de donner un croc en jambes à son maître, qu'il

mît une perruque à frimas et jetât bas le *labarum* qu'il avait mission de faire triompher.

M. Paul de Saint-Victor a eu le courage de son opinion et c'est déjà un grand mérite. Il a avec M. Gautier, j'en conviens sans peine, un grand air de famille; il le continue, il ne le copie pas. J'ajoute que nul n'était plus digne que M. de Saint-Victor de succéder à un Gautier.

8 décembre. — Concep. N.-D.

La Ploutocratie, par PIERRE LEROUX.

Il paraît que ceux qui connaissent personnellement M. Pierre Leroux ne peuvent se défendre d'une admiration affectueuse pour son noble caractère, ses aspirations vers la justice, sa probité rigide, sa philosophie naïve et son ardent amour pour l'humanité. Si vous joignez à ces qualités précieuses un remarquable talent d'écrivain, vous comprendrez qu'un homme aussi largement doté doit tenir une place éminente parmi les contemporains, quels que soient, d'ailleurs, les écarts et les erreurs où il s'est laissé entraîner.

M. Pierre Leroux excelle dans la critique : il dépeint avec éloquence les angoisses des déshérités, les iniquités résultant des préjugés sociaux, les difficultés

du travail, les exactions du privilège ; mais les causes du malaise lui échappent absolument. Il les attribue à la *Ploutocratie*, expression qu'il a inventée pour désigner le gouvernement des riches, la prépondérance du capital : est-il bien certain que si l'on substituait le gouvernement des pauvres à celui des riches, on arriverait à un meilleur état de choses ? Pense-t-il que la reconnaissance de la *triade* et la théorie du *circulus*, seraient des palliatifs bien efficaces ?

Comment après avoir admis le principe de l'égalité des droits, M. Pierre Leroux n'a-t-il pas été amené à comprendre que le problème social se réduit à une simple question de *doit* et *avoir* ? Réglons ce point avant tout : cela fait, livrez-vous, si bon vous semble, à tous les rêves métaphysico-poétiques, puisque, par bonheur, l'homme ne vit pas seulement de pain et qu'il faut des aliments à son esprit. Toutefois, la nourriture du corps doit être préalablement assurée, et l'économiste n'a pas à sortir de cette question.

Quoi qu'il en soit, il sera beaucoup pardonné à M. Pierre Leroux, car s'il n'a pas trouvé le remède aux maux qu'il a décrits, du moins l'a-t-il cherché avec ardeur.

9 décembre. — Sainte Gorgonie.

Heures de travail, par EUGÈNE PELLETAN.

La prétention à l'effet, le maniéré dans le style, obscurcissent le mérite très-réel de M. Eugène Pelletan. C'est un soldat du progrès et de la liberté qui, au lieu d'employer la pioche, attache des brimborions à sa plume et fait miroiter une épée de salon. Il tourne depuis quelque temps au mysticisme, ce qui compromet l'influence qu'il a exercée à juste titre sur ses lecteurs.

10 décembre. — Saint Valère.

Histoire de France, par HENRI MARTIN.

Dans un temps où les historiens ont le bon esprit de n'étudier à fond que quelques épisodes, on n'entreprend pas une œuvre aussi volumineuse que celle de M. Henri Martin, sans y mettre tous ses soins, toute sa conscience. Cet écrivain qui appartient à la bonne école historique, a été récompensé par un légitime succès de son zèle et de sa persévérance.

11 décembre. — Saint Daniel.

La Folle de Savenay, par THÉODORE ANNE.

Légitimiste de conviction et de profession, M. Théodore Anne met de la légitimité partout, dans la critique, le mélodrame, le roman, aussi bien que dans la tartine politique.

Il est heureusement assez bon écrivain et les lecteurs acceptent ses productions avec courtoisie, sinon avec une grande faveur.

12 décembre. — Saint Valéry.

Les Fondateurs de l'Unité Française, par L. DE CARNE.

L'Académie française a couronné l'*Histoire du gouvernement représentatif* de M. Louis de Carné ; c'est assez dire dans quel esprit a été écrit cet ouvrage, ainsi que l'autre livre du même auteur qui, sous le titre de *les Fondateurs de l'Unité française*, contient des études sur Suger, Saint-Louis, Duguesclin, Jeanne d'Arc, Louis XI, Henri IV, Richelieu et Mazarin.

La substitution du système représentatif au gouvernement absolu a été un progrès sans doute, mais il est inadmissible que l'on tienne le représentatif, tel qu'il a fonctionné en France, pour le *nec plus ultra* de la science gouvernementale.

Les légitimistes se rattachent à un principe qui a eu sa raison d'être, et s'ils ont le tort de le croire éternellement vrai, du moins se montrent-ils conséquents avec ce principe ruiné. Les partisans du représentatif en prennent plus à leur aise : leur point de départ est la souveraineté du peuple, mais ils n'accordent à cette souveraineté qu'une manifestation essentiellement temporaire et limitée, qui doit abdiquer après avoir produit une évolution. C'est absolument ce qui est arrivé aux protestants qui, partis du libre examen, aboutissent à une intolérance absurde, et ne supportent pas qu'on les examine à leur tour.

M. de Carné n'est pas sans un certain talent d'écrivain, mais ce talent n'est pas tel qu'il fasse oublier que l'auteur le consacre à la défense d'une cause irrévocablement perdue.

13 décembre. — Sainte Luce.

Histoire du Communisme, par ALFRED SUDRE.

Et vous aussi, M. Sudre, vous êtes un lauréat de

l'Académie française : votre couronnement a même fait du fracas en 1849. Vous vous êtes mis au service de la réaction et avez livré bataille aux moulins à vent avec les honneurs de la guerre. Que vous reste-t-il de ce triomphe d'occasion ? qui se souvient de vous et de votre livre ?

Il y a certainement en M. Sudre plus d'étoffe qu'on ne le supposerait en le voyant tombé dans un oubli si complet et si rapide ; il subit la loi de justice distributive pour s'être uniquement préoccupé du désir d'exploiter les passions du moment.

Ce n'est pas tout que de combattre le communisme : cette doctrine est tellement antipathique à la conscience de chacun, qu'on peut en avoir raison avec des sarcasmes et des huées. Il faut autre chose pour produire une œuvre estimable ; il faut connaître au moins les matières sur lesquelles on écrit des amplifications, et ne pas placer, par exemple, au nombre des communistes, en le couvrant de boue et d'injures, l'écrivain extraordinaire qui, à notre époque, a démontré par une logique irréfragable l'inanité du communisme.

Il en a été de M. Sudre comme de ce garde mobile qui fut un héros pendant toute une semaine et dont on ne s'est pas plus soucié depuis que s'il n'eût jamais existé.

14 décembre. — Saint Nicaise.

Ahasvérus, par EDGARD QUINET.

M. Edgard Quinet a une imagination trop vive pour être un vrai philosophe, et un esprit trop raisonneur pour être un grand poète. Néanmoins, il résulte de la fusion de ces deux facultés contradictoires chez le célèbre professeur, une originalité qui lui donne une place tout à fait à part, et qui entraine pour beaucoup dans la vogue de ses cours.

Il est peu de problèmes de philosophie religieuse et sociale que M. Quinet ne se soit efforcé de résoudre, et pourtant, les questions traitées par lui ne se trouvent guère plus élucidées qu'auparavant. Je répéterai ici ce que j'ai eu bien des fois l'occasion de constater, c'est que ce qui touche aux dogmes religieux n'est point du domaine de la raison, mais de la conscience, et qu'il ne faut essayer ni de démontrer, ni de discuter la foi. Quant aux problèmes sociaux, ils sont abordés dans les ouvrages de M. Quinet tout à fait incidemment, et à la manière d'un homme plus préoccupé des idées pour lesquelles il s'exalte, que des faits économiques qu'il ne paraît pas soupçonner.

Malgré cela, M. Quinet ne laissera pas moins une trace lumineuse dans l'histoire de son temps, parce

que c'est un libre penseur, qu'il a donné l'exemple d'un courage et d'une indépendance que rien n'a pu abattre, et qu'il est écrivain remarquable, sinon de premier ordre.

Quant à ses poèmes, ils ont beau affecter la forme épique et avoir pour titres : *Ahasvérus* — *Prométhée* — *Napoléon*, ils ne feront pas revenir les classiques de cette opinion qui les désole, à savoir que les Français ne sont pas doués du génie spécial qui enfante les épopées.

15 décembre. — Saint Mesmin.

Littérature, voyages et poésies, par J.-J. AMPÈRE.

Héritier d'un nom illustré par l'érudition, M. J.-J. Ampère a fait les plus louables efforts pour se distinguer dans les lettres et s'est adonné à la prose et aux vers avec assez de distinction pour se faire apprécier. Ayant écrit particulièrement des études sur les langues du Nord, il ne pouvait espérer devenir bien populaire; cependant il a su répandre de l'intérêt dans ses ouvrages en prose, et sa versification n'est pas sans charme.

M. Sainte-Beuve lui a fait l'honneur de lui consacrer un chapitre dans ses portraits contemporains

c'est pour M. Ampère une lettre de naturalisation dans les lettres françaises, qu'il doit sans doute autant à l'amitié qu'à son mérite.

16 décembre. — Sainte Adélaïde.

L'Église et l'Empire romain, par ALBERT DE BROGLIE.

Appelez-vous Copinot ou Tartinet et avisez-vous de publier *l'Église et l'Empire Romain au IV^e siècle*, il vous faudra payer des réclames pour avoir dans les journaux quelques lignes annonçant l'apparition du livre, et personne, d'ailleurs, ne sera bien empressé de le lire. Etes-vous un de Broglie, votre ouvrage est recherché, tout le monde le veut connaître, et les critiques, par conséquent, doivent examiner ce qui occupe tout le monde.

En outre, on saura bien plus de gré à M. le prince ou à M. le duc d'avoir fait preuve d'un demi-talent, qu'au premier venu de s'être manifesté par une œuvre remarquable. Un grand seigneur fait preuve de condescendance en cultivant les lettres; un simple inconnu est soupçonné d'orgueil quand il signe un livre.

Toutefois, ces privilèges de naissance dans la république des lettres, sont essentiellement éphémères, et

il ne faut qu'un peu de temps pour que chaque écrivain soit placé au rang qui convient à son talent.

M. Albert de Broglie est loin d'en être dépourvu, et quoiqu'il se soit beaucoup trop inspiré des historiens intéressés à grandir la personnalité de l'empereur Constantin et qu'il ait fait à l'Église une part trop large, on trouve dans son livre des pages où l'auteur laisse voir que le souffle de l'esprit nouveau l'anime à son insu, et qu'il appartient à cette déplorable école éclectique dont les étranges amalgames, servis à haute dose à la société actuelle, ont jeté dans son économie une si grande perversion.

17 décembre. — Sainte Olympia.

Le Portefeuille d'un émigré, par LOUIS JUDICIS.

Avec de la persévérance, M. Judicis fût arrivé à être un estimable romancier de troisième ordre. Cette perspective ne l'ayant pas alléché, il s'est tourné vers le théâtre. Il est auteur de diverses pièces, entre autres des *Cosaques*, avec force décorations et tableaux, ce qui dispense du reste.

Le livre n'eût rapporté à M. Judicis qu'une notoriété mesquine; le théâtre lui fait gagner de l'argent. M. Judicis est donc un homme d'esprit.

18 décembre. — Saint Gatien.

Histoire d'Attila, par AMÉDÉE THIERRY.

M. Amédée Thierry s'est associé à son illustre frère pour remonter aux sources les plus reculées de notre histoire et découvrir nos origines : ses procédés sont donc les mêmes que ceux d'Augustin, mais il ne possède pas cette perspicacité divinatrice, cette sûreté de jugement qui font de ce dernier un des rares génies de notre siècle. Malgré cette infériorité relative, M. Amédée Thierry est encore un estimable historien.

19 décembre. — Saint Thimothee.

L'Honneur de la maison, par LEON BATTU.

Intelligence élevée, imagination ardente, M. Léon Battu a fait ce tour de force de remplir la salle du théâtre Saint-Martin avec un drame réservé pour la saison caniculaire ; non pas une pièce à spectacle et à décors ; un sujet bourgeois comme ceux qu'affec-

tionnait Diderot, des scènes d'intérieur où les émotions se succèdent, où débordent les sentiments vrais, sans déclamation, sans emphase.

Ce n'est pas un tableau de maître puisqu'on n'y trouve que les éléments du style et que l'auteur y trahit les indécisions de l'homme qui cherche sa manière, mais c'est une étude excellente qui fait concevoir de belles espérances.

Je ne parle pas de quelques vaudevilles et opérettes où M. Battu a mis beaucoup d'entrain et d'esprit.

20 décembre. — Sainte Philogone.

Le Canard, par GUSTAVE DESNOIRESTERRES.

Les romans de M. Desnoiresterres ne sont pas aussi appréciés qu'ils méritent de l'être.

Cet auteur a écrit une physiologie du *Canard*, et il a saupoudré de beaucoup de sel attique cet intéressant palmipède grassement nourri dans les entre-filets du *Constitutionnel*.

21 décembre. — Saint Thomas.

Traduction d'Anacréon, par P.-P. RABLE.

Quiconque n'a pas le bonheur de pouvoir lire Anacréon et Homère dans cette belle langue grecque, auprès de laquelle nos langues modernes sont si pauvres, ne se fera une idée exacte de ces grands poètes qu'en lisant la traduction de M. Rable. M. Rable n'est pas seulement un helléniste, son culte pour Anacréon et Homère va jusqu'à la frénésie. La passion du grec a donné à cet écrivain un caractère exceptionnel : le grec est pour lui une monomanie. Il a employé vingt années à faire sa traduction, vers par vers, sans recourir une seule fois à la cheville, en pliant notre langue à des inversions pleines de grâces, hardies quelquefois, jamais choquantes.

Le premier livre de l'*Iliade* est traduit en vers de seize pieds. M. Rable prétend que ce rythme est le seul qui soit épique, et il a bâti sur cette idée tout un arsenal de paradoxes. Le fait est qu'avec un peu d'accoutumance, l'oreille accepte cette nouvelle versification, qui a quelque chose de grandiose, et rend avec une scrupuleuse fidélité l'inimitable poésie d'Homère.

Comment l'État ne fait-il pas une pension à ce savant

extraordinaire qui vit à longue année de pain et d'oignons, et se désaltère avec de l'eau de goudron!

M. Rable deviendra illustre après sa mort et l'on regrettera de l'avoir laissé dans le dénûment.

22 décembre. — Saint Honorat.

Les Manieurs d'argent, par OSCAR DE VALLÉE.

Ce n'est pas un réquisitoire qu'a voulu prononcer M. Oscar de Vallée, c'est le cri d'alarme arraché du fond d'une conscience honnête, par le spectacle démoralisant de l'agiotage et des jeux de bourse, par la formation rapide, on pourrait dire spontanée, de fortunes qui n'ont pas pour base le travail.

Un tel avertissement donnée par un magistrat dans la position de M. de Vallée, a une signification immense; il signale un péril grave pour la société, il lui fait un devoir de chercher les moyens de s'en préserver.

Malheureusement l'acte de courage du magistrat n'a rien en soi qui puisse remédier aux monstrueux abus qui le contristent : les conséquences économiques d'une situation donnée ne s'arrêtent pas devant les consciences des honnêtes gens, et tel qui, n'écoutant

que les instincts de probité, cités à la barre de l'opinion publique les excès de l'agiotage, ne réussit qu'à entraver l'essor des grandes entreprises, à effaroucher les capitaux, et peut ainsi plonger dans le marasme et la misère le pays qu'il a voulu préserver d'une immoralité.

23 décembre. — Sainte Victoire.

Réfutation, par J. MIRÈS.

C'est ce qu'a parfaitement compris M. Jules Mirès, financier habile et d'une dévorante activité doublée d'une remarquable intelligence. Au premier coup d'œil, il a entrevu le défaut de la cuirasse dans l'argumentation de M. de Vallée. Le magistrat avait mis à nu la plaie vive, le financier n'a pas nié que cette plaie existât, mais il a démontré victorieusement qu'elle est un exutoire par lequel s'écoulent les âcres bumeurs, et qui entretient l'embonpoint et la santé dans cette portion de la société qui était naguère le pays légal, et qui est aujourd'hui le monde des affaires, la féodalité capitaliste.

Pendant que M. Mirès est en veine de réfutation, que ne réfute-t-il le *Spéculateur à la Bourse* de M. Proudhon ? Puisque c'est la lecture de ce livre qui

a arraché à M. Oscar de Vallée son cri d'indignation, il eût été logique que la réfutation s'adressât directement à M. Proudhon. M. Mirès n'y a pas songé. Il s'est contenté de dire que M. Proudhon est un sophiste et de rappeler qu'il est le père de cette abominable maxime : *La propriété c'est le vol.*

A la bonne heure, voilà une fameuse réfutation !

24 décembre. — Sainte Delphine.

De la Nature des Sociétés humaines, par l'abbé MITRAUD.

Cet ouvrage, l'un des plus forts qui aient paru à notre époque, devrait s'appeler le *Livre de l'Amour et de la Liberté*. Il a été fait des milliers de tentatives pour mettre d'accord les idées religieuses avec la raison, et je ne sache pas que personne ait plus approché du but que M. l'abbé Mitraud, penseur profond et indépendant, écrivain de l'ordre le plus élevé, intelligence vaste, inaccessible aux préjugés, cœur ouvert aux plus sublimes élans de l'amour pour l'humanité.

M. l'abbé Mitraud croit que l'on peut arriver par l'amour et par la charité à l'extinction de la misère, au développement intégral des facultés physiques et intellectuelles de tous les hommes, à la transformation de

l'autorité, à la plénitude de la liberté, en un mot, à l'égalité des conditions.

Noble conviction ! Il m'en coûte de la combattre, mais enfin voilà tantôt deux siècles que l'Évangile a répandu dans le monde les trésors de sa morale ; les Pères de l'Église dont M. l'abbé Mitraud semble être de nos jours une personnification glorieuse, n'ont épargné ni leur zèle, ni leurs efforts pour faire triompher la loi d'amour : quel soulagement en est-il résulté pour les classes déshéritées ? Le despotisme a-t-il disparu devant le christianisme ? La richesse est-elle le lot de ceux qui la produisent ? N'avons-nous plus sous les yeux le spectacle de misères effroyables à côté des jouissances matérielles prodiguées aux opulents ?

Ce n'est donc pas à l'idée chrétienne, non plus qu'à la philosophie qu'il faut demander les améliorations sociales.

25 décembre. — Noël.

Le Moineau de Lesbie, par ARMAND BARTHET.

Peut-on imaginer un titre plus euphonique et plus charmant ? M. Armand Barthet n'est pas un auteur dramatique de la France, c'est un poète grec, un corinthien au langage suave et mélodieux.

26 décembre. — Saint Étienne.

Le Camp des bourgeois, par DUMANOIR.

Quand le vaudeville à flon-flon était de mode, M. Dumanoir faisait du vaudeville à flon-flon : aujourd'hui que le vaudeville prend plus d'envergure et fait invasion dans la comédie de mœurs courantes, M. Dumanoir affecte des allures sérieuses et devient observateur philosophe. Plus spirituel que profond, il sait intéresser avec un sujet banal et manie assez bien le dialogue.

27 décembre. — Saint Jean, évangéliste.

Marie, par BRIZEUX.

M. Brizeux est un enfant de la Bretagne transplanté dans la civilisation parisienne. Poète, il a conservé la foi du Breton, l'amour du terroir, mais il a emprunté aux poètes policés leur forme étudiée et a souvent sacrifié l'inspiration au désir de se faire agréer par tout le monde. J'aime mieux l'originalité tranchée d'Hippolyte Morvonnais, le vrai poète breton bretonnant.

28 décembre. — Saints Innocents.

Petits Mémoires de l'Opéra, par CH. DE BOIGNE.

Raconteur plutôt que *littérateur*, M. de Boigne est de ces hommes du monde qui ont la facilité du style, observent les superficies et livrent au public qui les accueille avidement les anecdotes collectionnées.

Ce n'est pas le chroniqueur bavard et creux, retapant des vieilleries, rajeunissent les *anas*, et jouant au scandale inoffensif sur les initiales de madame la comtesse de V. ou de M. le baron de P., M. de Boigne a trop le respect de lui-même et de ses lecteurs pour cuisiner de tels ragoûts.

Les Petits Mémoires de l'Opéra, écrits sans prétention, contiennent de curieuses révélations sur le personnel de ce théâtre célèbre. Le sujet, très-piquant par lui-même, l'est devenu bien davantage encore sous la plume de M. de Boigne.

29 décembre. — Saint Trophim.

La Florentine, par CHARLES EDMOND.

On croirait que M. Charles Edmond a écrit ce drame pour démontrer qu'un homme de talent et de savoir peut aborder le théâtre avec des chances de succès, bien qu'il ignore l'art de charpenter une pièce.

Malgré son heureuse tentative, M. Charles-Edmond me semble plus apte à traiter les questions historiques qu'à faire du théâtre. Le sentiment artistique lui manque.

30 décembre. — Saint Sabin.

L'Ancien Régime et la Révolution, par ALEXIS DE TOCQUEVILLE.

M. de Tocqueville est devenu célèbre par son ouvrage de la *Démocratie en Amérique* : le livre en est à sa quatorzième ou quinzième édition, je crois. Ce grand succès a tenu principalement à ceci, que M. de Tocqueville est arrivé le premier sur ce terrain et qu'il s'était sérieusement préoccupé de nous initier au ca-

ractère, aux mœurs et aux tendances des Américains.

Cependant, la *Démocratie en Amérique*, n'est qu'une œuvre de circonstance qui se soutient bien plus par la réputation qu'on lui a faite autrefois, que par sa valeur actuelle. En effet, M. de Tocqueville n'a pu porter un jugement complet et définitif sur le caractère de la république fédérative des États-Unis : il l'a apprécié aussi bien que possible au moment de l'apparition de son livre, mais le temps a marché depuis lors, les idées ont singulièrement progressé, et quelques articles de M. Frédéric Gaillardet nous en apprennent plus que les volumes de M. de Tocqueville sur la nature du gouvernement de l'Union.

M. de Tocqueville a d'ailleurs du mérite comme écrivain ; je lui voudrais plus d'ampleur dans les idées, et je ne trouve pas qu'en traitant de l'*Ancien régime et de la Révolution*, il ait bien fait de plaider les circonstances atténuantes. Quand l'humanité a été entravée dans sa marche régulière vers le progrès, elle procède par enjambements qui produisent des commotions sociales et politiques : cela est fatal, nécessaire, et par conséquent il n'y a qu'à s'incliner devant la logique des faits.

31 décembre. — Saint Sylvestre.

La Manufacture, par ÉMILE CHEVALET.

A l'actif de M. Emile Chevalet, je porte les romans dont les noms suivent :

Le Pourvoi en grâce; — *la Quiquengrogne*; — *le Livre de Job*; — *les Mémoires d'une pièce de cinq francs*; — *la Ville aux Oiseaux*, ces deux derniers ouvrages en collaboration avec Paul Féval qui n'y a guère collaboré.

J'ai d'excellentes raisons pour ne dire ni bien ni mal de cet écrivain avec lequel je suis lié de la plus étroite intimité. Je recommande de toutes mes forces au public le livre qu'il publiera très-prochainement sous ce titre : *la Manufacture*.

Un dernier mot : Si vous apprenez que M. Emile Chevalet ait écrit un livre destiné à juger les auteurs contemporains, tenez pour certain que s'il n'a pas fait preuve de talent et que si ses appréciations ne semblent pas toujours justes, il a du moins rempli sa tâche avec l'impartialité la plus absolue.

Dis ce que tu penses.....

POST-FACE.

Des noms recommandables ont été sans doute oubliés dans cette longue nomenclature : il ne pouvait en être autrement, car je n'ai pas tout lu et n'ayant pas toujours gardé note de mes lectures, ma mémoire a dû me faire défaut. Ces omissions seront réparées dans l'*Annuaire de 1859*, et je prie les auteurs oubliés ou qui surgiront, de m'aider dans ce travail de remaniement, en faisant parvenir à mon éditeur, M. Gustave Havard, les titres de leurs ouvrages que je me ferai un devoir de lire.

FIN.

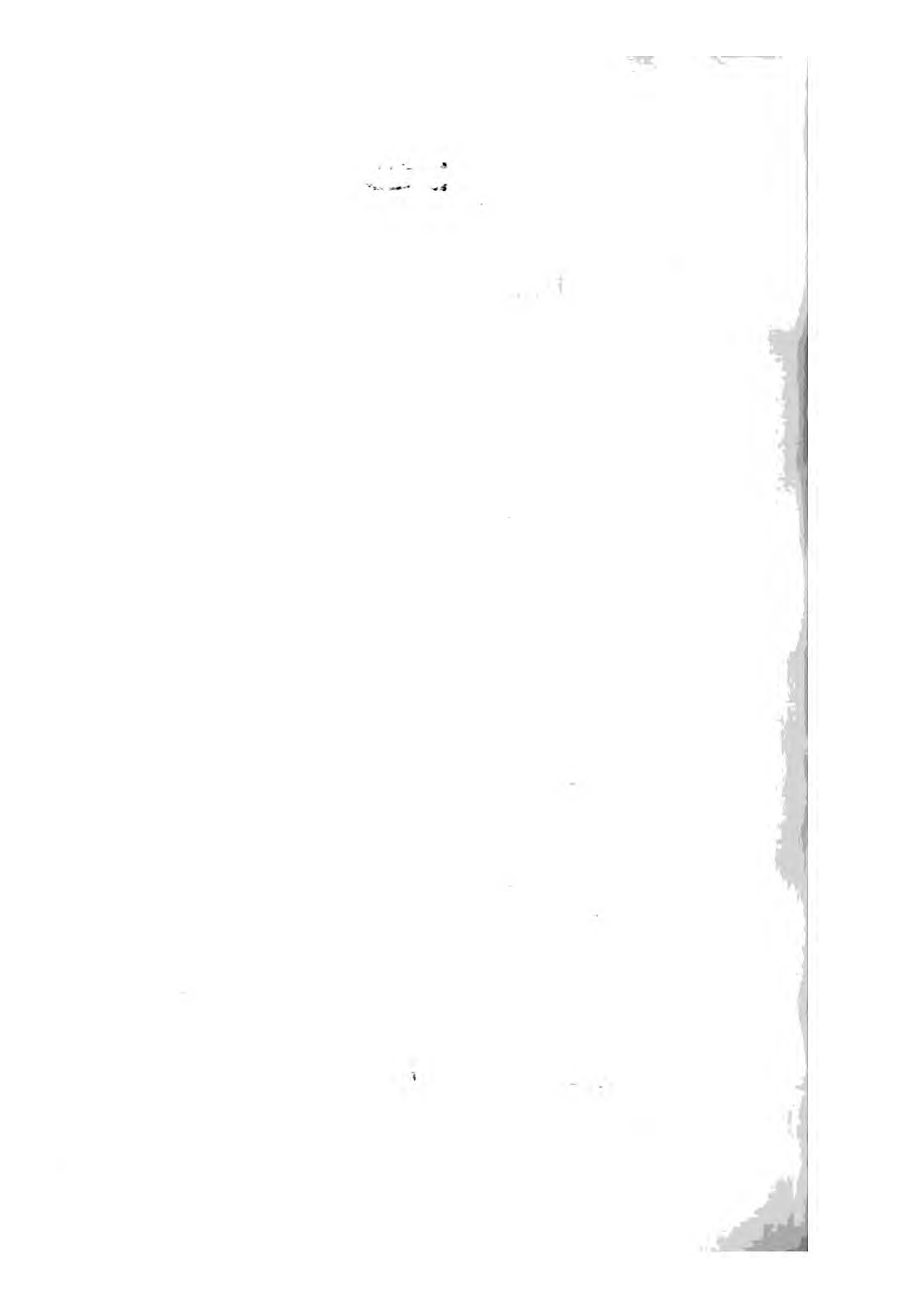


TABLE ALPHABÉTIQUE
DES
AUTEURS CONTEMPORAINS
COMPOSANT L'ANNUAIRE.

	Pages.		Pages.
About (Edmond).	25	Barbara (Charles).	8
Achard (Amédée).	48	Barbier (Auguste).	250
Adenis (Jules).	332	Barot (Odysse).	264
Alby (Ernest).	37	Barrière (Théodore).	222
Altaroche.	234	Barthélemy.	316
Ampère (J.-J.).	350	Barthet (Armand).	359
Ancelot (M ^{me}).	9	Baschet (Armand).	177
Anglemont (Edouard d').	244	Bast (Amédée de).	330
Anicet-Bourgeois.	118	Battu (Léon).	353
Anne (Théodore).	346	Baudelaire.	66
Antier (Benjamin).	248	Bawr (M ^{me} de).	197
Asselineau.	313	Bazancourt (de).	512
Audebrand (Philibert).	167	Beaufort (de).	282
Aufauvre.	329	Bellanger (Stanislas).	340
Auger (Hippolyte).	286	Belloy (de).	304
Augier (Emile).	156	Belmontet.	92
Autran (Jules).	152	Béranger (de).	206
Aycard (Marie).	86	Bergeron.	276
Balzac (H. de).	3	Bergounioux.	267
Banville (Théodore de).	99	Bernard (Pierre).	290
Barante (de).	284	Berryer.	268

	Pages.		Pages.
Berthet (Elic).	63	Clairville.	78
Berthoud.	94	Collet (M ^{me} Louise).	77
Berton (M ^{me}).	158	Comettant (Oscar).	148
Biguan.	260	Commerson.	220
Bisse (Georges).	292	Comte (M ^{me} Achille).	168
Blanc (Louis).	188	Constant (M ^{me} Noémie).	51
Bodin (M ^{me}).	411	Coq (Paul).	304
Boigne (de).	361	Cormenin.	297
Bonaparte (L.-N.).	230	Corne (H.)	127
Bonnellier.	272	Couailhac.	270
Bonnemre.	130	Cousin (Victor).	227
Bougy (Alfred de).	272	Crétineau-Joly.	41
Bouilhet (Louis).	58	Crèuce (l'abbé).	141
Bourdin.	266	Cubières (M ^{me} de).	161
Bourguin.	134	Custine (de).	273
Boyer (Philoxène).	126	Cuvillier-Fleury.	47
Brisset.	325	D'Almbert (Alfred).	214
Brizeux.	360	Darimon (Alfred).	59
Broglié (Albert de).	351	Dash (M ^{me}).	45
Brot (Alphonse)	100	Daumas (le général).	107
Broutta (Achille).	119	David (Jules).	44
Burat.	209	Déaddé.	147
Bureau (Allyre).	220	Deltuf.	297
Cahen (Isidore).	83	Demogeot.	161
Calonne (de).	209	D'Ennery.	108
Capefigue.	260	Deriège.	102
Carmouche.	206	Desbordes-Valmore (M ^{me}).	80
Carné (L. de).	346	Deschamps (Emile).	221
Caro.	279	Des Essarts (Alfred).	34
Carraud (M ^{me}).	36	Deslys.	111
Castille.	168	Desnoiresterres.	354
Cauchois-Lemaire (M ^{me}).	41	Desnoyers (Louis).	115
Cey (Arsène de).	182	Didier (Charles).	145
Céséna (A. de).	131	Dinocourt.	84
Chadeuil.	208	Doucet (Camille).	293
Challamel.	262	Du Camp (Maxime).	190
Champfleury.	123	Dugué (Ferdinand).	183
Chapus (Eugène).	243	Du Hamel (Victor).	216
Chasles (Philarète).	42	Dumanoir.	360
Chevalet (Emile).	364	Dumas (Alexandre).	95
Chevalier (Augustin).	251	Dumas fils.	96
Chevalier (Pitre).	24	Dumas (Adolphe).	97

	Pages.		Pages.
Du Molay-Bacon.	324	Gouet (Amédée).	208
Dupin (M ^{me}).	80	Goupy.	154
Du Plessis (Paul).	184	Gozlan (Léon).	30
Dupont (Pierre).	104	Granier de Cassagnac.	116
Duquesnel.	317	Guénot (Georges).	166
Duverry.	312	Guérin.	277
Duvert et Lausanne.	229	Guérout (Constant).	91
Edmond (Charles).	362	Guilbert (Aristide).	307
Empis.	232	Guinot (Eugène).	334
Enault (Etienne).	33	Guizot.	257
Enault (Louis).	71	Honoré (Oscar).	327
Epinay (M ^{me} d').	286	Houssaye (Arsène).	262
Etiennez.	259	Hugo (Victor).	38
Expilly.	201	Hugo (François-Victor).	326
Falloux (de).	253	Janin (Jules).	74
Ferré (Octave).	81	Joanne (Adolphe).	134
Fertiault.	229	Jourdan (Louis).	124
Feuillet (Octave).	278	Jousserandot.	239
Féval (Paul).	308	Jouvin.	93
Flaubert (Gustave).	192	Jubinal.	299
Flourens.	336	Judicis.	352
Fontenay (M ^{me}).	187	Juillerat.	200
Forgame (M ^{me} de).	53	Julia (Henri).	296
Forges (de).	181	Karr (Alphonse).	20
Forgues.	142	Kock (Paul de).	13
Fortoul (Louis).	256	Kock (Henri de).	68
Foucher (Paul).	140	La Beaume.	275
Foudras (de).	300	La Bédolière (de).	211
Fraissinet.	151	Labourieu.	342
Gaillardet (Frédéric).	149	Lachambaudie.	192
Gallet (Bénédict).	339	Lacroix (Paul).	87
Garde (M ^{lle} Reine).	283	Lacroix (Jules).	88
Gautier (Théophile).	11	Lafitte (J.-P.).	241
Gautier fils.	129	La Guéronnière (de).	43
Genoux (Claude).	318	La Landelle (de).	67
Germond de Lavigne.	69	Lamartine (de).	218
Girard (Fulgence).	113	Lamothe-Langon (de).	310
Girardin (Emile de).	178	Lapointe (Savinien).	175
Girardin (M ^{me} de).	122	Laprade (Victor de).	204
Goncourt frères).	129	La Rounat (de).	325
Gondrecourt (de).	85	Lascaux (Paul de).	314
Gonzalès (Emmanuel).	162	Latour de Saint-Ybars.	180

	Pages.		Pages.
Laurencin.	241	Mitraud (l'abbé).	358
Lavallée (Théophile).	226	Moineaux (Jules).	270
Lavergne (Alexandre de).	86	Molé-Gentilhomme.	5
Lecomte (Jules).	138	Moléry.	249
Ledhuy (Carle).	269	Monnier (Henry).	126
Legouvé (Ernest).	153	Monselet.	114
Lemer (Julien).	53	Montalembert (de).	301
Lemoine (Gustave).	223	Montépin (Xavier de).	105
Leroux (Pierre).	343	Morvonnais.	18
Lesguillon.	263	Murger (Henry).	32
Lesguillon (M ^{me}).	50	Musset (Alfred de).	120
Lespès (Léo).	29	Musset (Paul de).	121
Liadières.	164	Nefftzer.	109
Lienhart (Franz de).	211	Nicolle.	174
Limayrac (Paulin).	17	Nisard.	159
Lireux.	54	Noailles (le duc de).	64
Loève-Weimars.	318	Pécontal (Siméon).	274
Loménie (de).	146	Pelletan (Eugène).	345
Lottin de Laval.	305	Perrin (Maximilien).	153
Lovy (Jules).	144	Peyrat.	341
Lucas (Hippolyte).	79	Planche (Gustave).	255
Luchet (Auguste).	322	Plouvier (Edouard).	82
Lurine (Louis).	169	Poirson.	320
Mallefille (Félicien).	176	Pongerville (de).	306
Maquet (Auguste).	164	Ponroy (Arthur).	27
Marchal (Charles).	273	Ponsard.	112
Marco de Saint-Hilaire.	202	Pousson du Terrail.	223
Marennés (de).	240	Pontmartin (de).	205
Martin (Henri).	343	Prémaray (J. de).	163
Martonne (de).	210	Privat d'Anglemont.	174
Marville (de).	261	Proudhon.	89
Mary-Lafon.	284	Puymaigre (de).	295
Mérimée (Prosper).	271	Pyat (Félix).	106
Méry.	33	Quinet (Edgar).	349
Meurice (Paul).	16	Raban.	186
Mézières.	153	Rable.	355
Michel-Chevallier.	172	Rabou (Charles).	28
Michelet.	245	Ratisbonne (Louis).	338
Migeon (Jules).	289	Ravergie.	281
Mignet.	242	Raymond (Michel).	184
Mirecourt (de).	235	Rémusat (Ch. de).	315
Mirès (Jules).	357	Renée (Amédée).	136

	Pages.		Pages.
Reybaud (Louis).	49	Tainc.	70
Reybaud (M ^{me} Charles).	112	Texier (Edmond).	190
Reynaud (Jean).	328	Thierry (Augustin).	46
Robert (M ^{me} Clémence).	31	Thierry (Amédée).	353
Roger de Beauvoir.	108	Thierry (Edouard).	319
Roger de Beauvoir (M ^{me}).	191	Thiers.	72
Roland-Bauchery.	288	Thomas (Frédéric).	81
Romieu.	320	Tilleul (Benjamin).	182
Roqueplan (Nestor).	311	Tocqueville (de).	362
Roselly de Lorgues.	252	Touchard-Lafosse.	298
Rosseeuw-Saint-Hilaire.	333	Tournachon (Nadar).	147
Rovigo (René de).	143	Toussenel.	194
Royer (Alphonse).	244	Ubicini.	281
Saint-Aguet (Maurice).	199	Uchard (Mario).	76
Saint-Félix (Jules de).	125	Ulbach (Louis).	171
Saint-Maurice (Charles).	203	Ulliac-Tremadeure (M ^{me}).	254
Sainte-Beuve.	330	Vacquerie (Auguste).	23
Saintine.	52	Valdor (M ^{me}).	57
Saint-Victor (Paul de).	342	Valery-Vernier.	247
Sand (George M ^{me}).	6	Vallée (Oscar de).	356
Sandeau (Jules).	337	Valois (Charles).	165
Schiller (Charles).	56	Vanderburch (Emile).	121
Scribe.	290	Varennes (de).	198
Scudo (P.).	135	Vaulabelle (de).	294
Second (Albéric).	303	Véron (le docteur).	61
Ségalas (M ^{me} Anais).	40	Veillot (Louis).	322
Séгур (M ^{me} de).	150	Viennet.	39
Séjour (Victor).	160	Vigny (Alfred de).	139
Sézanne (de).	204	Villemain.	170
Simon (Jules).	98	Villemessant (de).	196
Sorr (M ^{me} de).	102	Villeneuve (Alfred).	200
Sorr (Angelo de).	103	Vitet.	533
Stern (Daniel).	132	Vitu (Auguste).	287
Sudre (Alfred).	347	Wey (Francis).	22
Sue (Eugène).	212	Zaccone (P.).	215

FIN DE LA TABLE,

62635345.

LES 365

ANNUAIRE DE LA LITTÉRATURE

ET

DES AUTEURS CONTEMPORAINS

PAR LE DERNIER D'ENTRE EUX.

138



PARIS

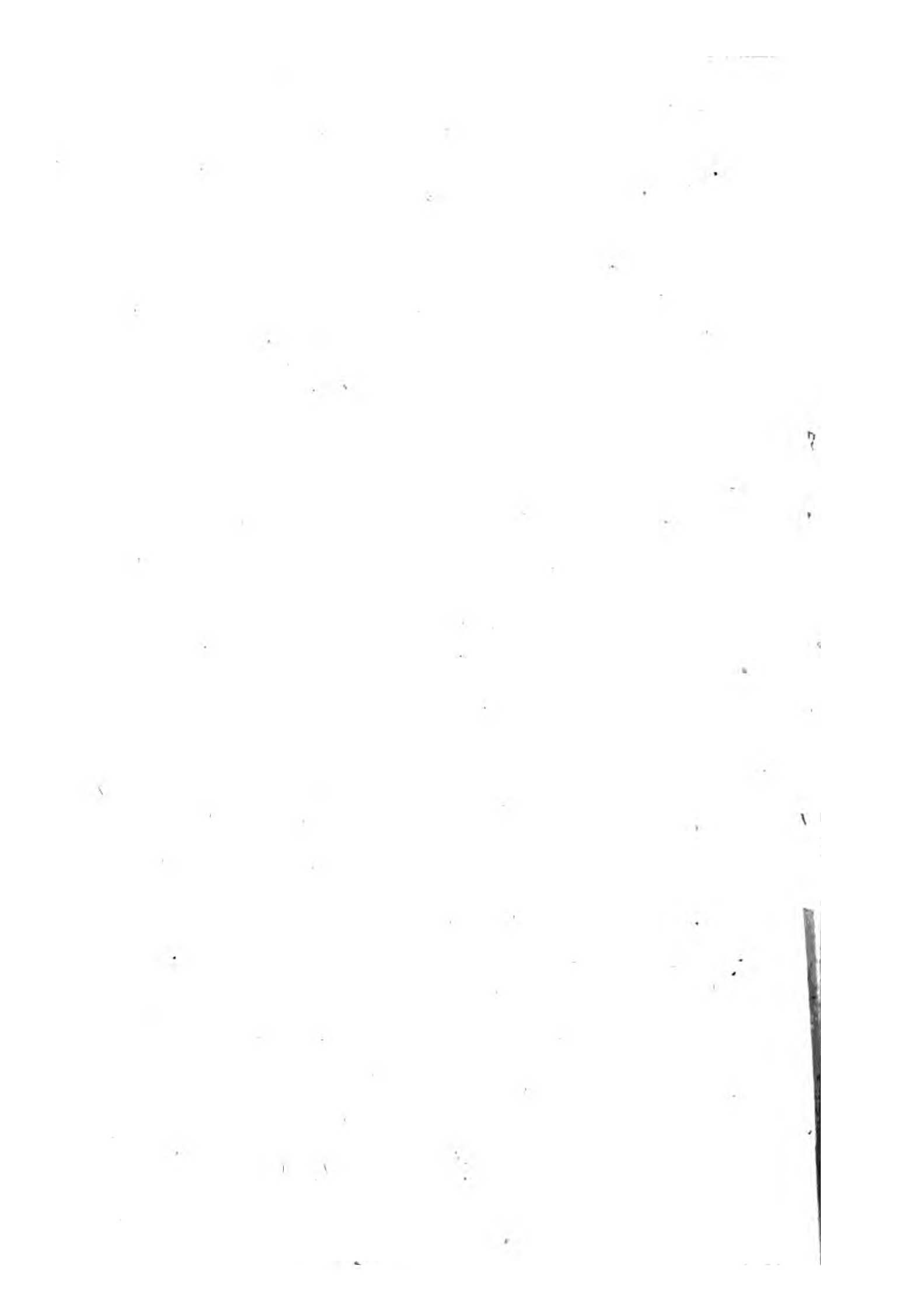
LIBRAIRIE MODERNE

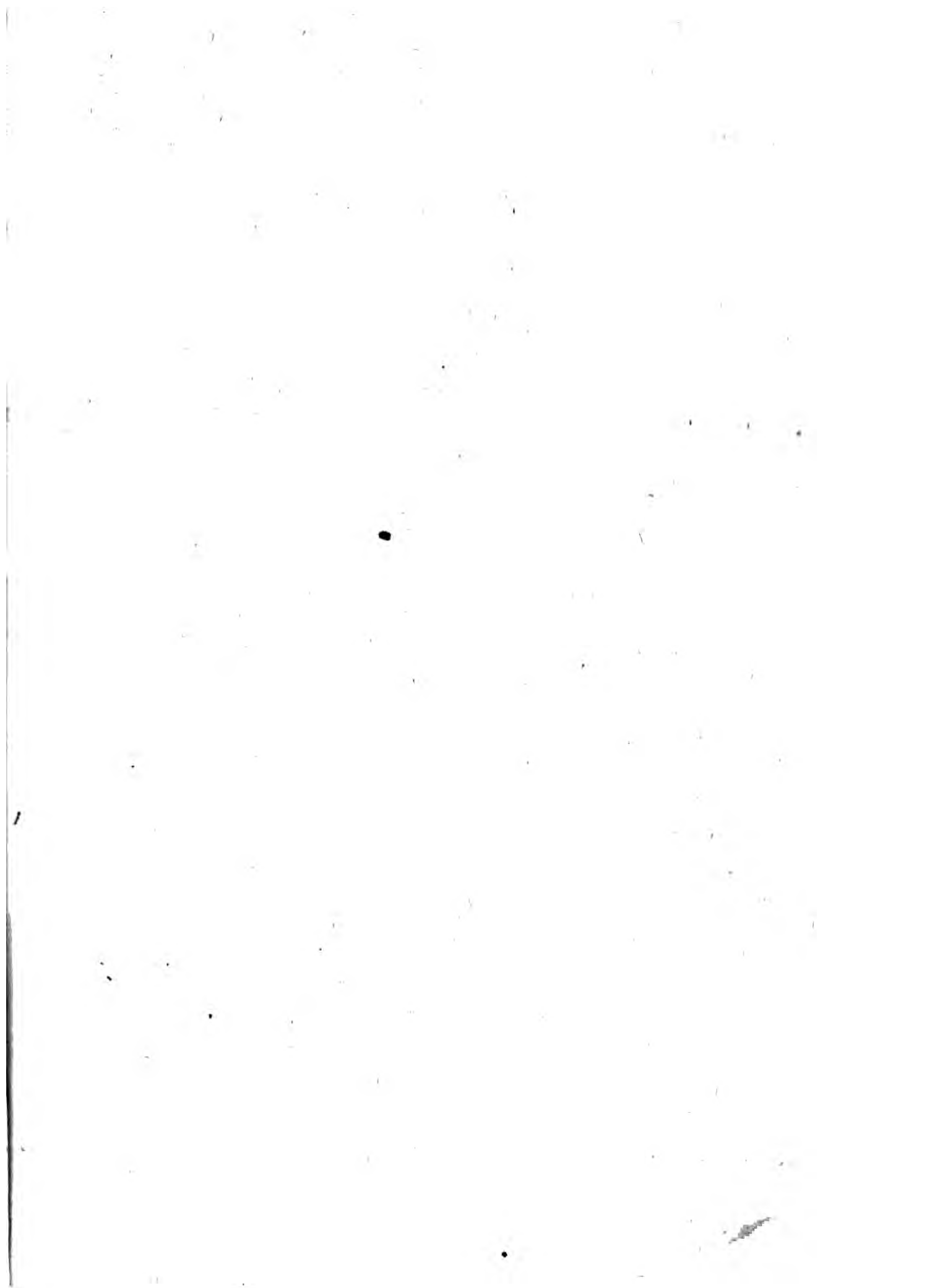
BOULEVARD SÉBASTOPOL ET RUE DE LA HARPE

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

—
1858

Ver. F. II 5. 1858





BIBLIOTHÈQUE MODERNE

Sous presse :

**ROMANS, HISTOIRE, VOYAGES, MÉMOIRES,
LITTÉRATURE, SCIENCES, ETC.**

DEUX VOLUMES PAR MOIS.

En vente :

**LE ROI D'OUDE
MŒURS DE L'INDE**

RÉCIT ARRANGÉ DE L'ANGLAIS

PAR

B. H. RÉVOIL

Suivi d'un

PRÉCIS DE L'HISTOIRE ET DE L'INSURRECTION DE L'INDE

PAR AUGUSTIN CHALLAMEL.

— TROISIÈME ÉDITION —

MÉMOIRES SUR BÉRANGER

SOUVENIRS, CONFIDENCES, OPINIONS, ANECDOTES, LETTRES

RECUEILLIS ET MIS EN ORDRE

PAR

SAVINIEN LAPOINTE

ACCOMPAGNÉS D'UNE PHOTOGRAPHIE REPRÉSENTANT LA TÊTE DE BÉRANGER
A SES DERNIERS MOMENTS.

Un fort volume in-8, prix : 3 francs.

IMPRIMERIE DE MUNZEL FRÈRES, A SCEAUX.

